|  |
| --- |
| Thierry FERAL  Germaniste, professeur agrégé d’histoire spécialiste de la question nazie, directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, chez L’Harmattan, Éditeur  (2005)  LE RACISME.  Ténèbres des consciences  Collection “Civilisations et politique”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html>

Courriel : [pierre.patenaude@gmail.com](mailto:pierre.patenaude@gmail.com)

à partir de :

Thierry FERAL

**Le racisme. Ténèbres des consciences.**

Paris : L’Harmattan, janvier 2005, 209 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Boite_aux_lettres_clair Courriels : Thierry FERAL : [tadf@orange.fr](mailto:tadf@orange.fr)

Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection “Civilisations et politique” pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d’obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

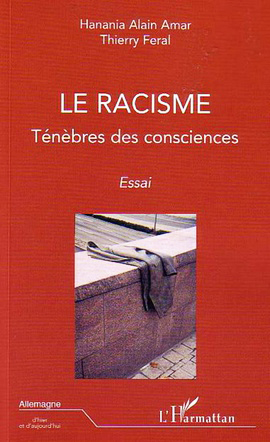
Édition numérique réalisée le 12 décembre 2019 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d’histoire spécialiste de la question nazie,  
directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, chez L’Harmattan, Éditeur

Le racisme.  
*Ténèbres des consciences.*



Paris : L’Harmattan, janvier 2005, 209 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Toute notre reconnaissance à ***Michel Bergès***, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection “Civilisation et politique” pour l’immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

**Michel Bergès**



Travail bénévole :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html>

Publications de Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html>

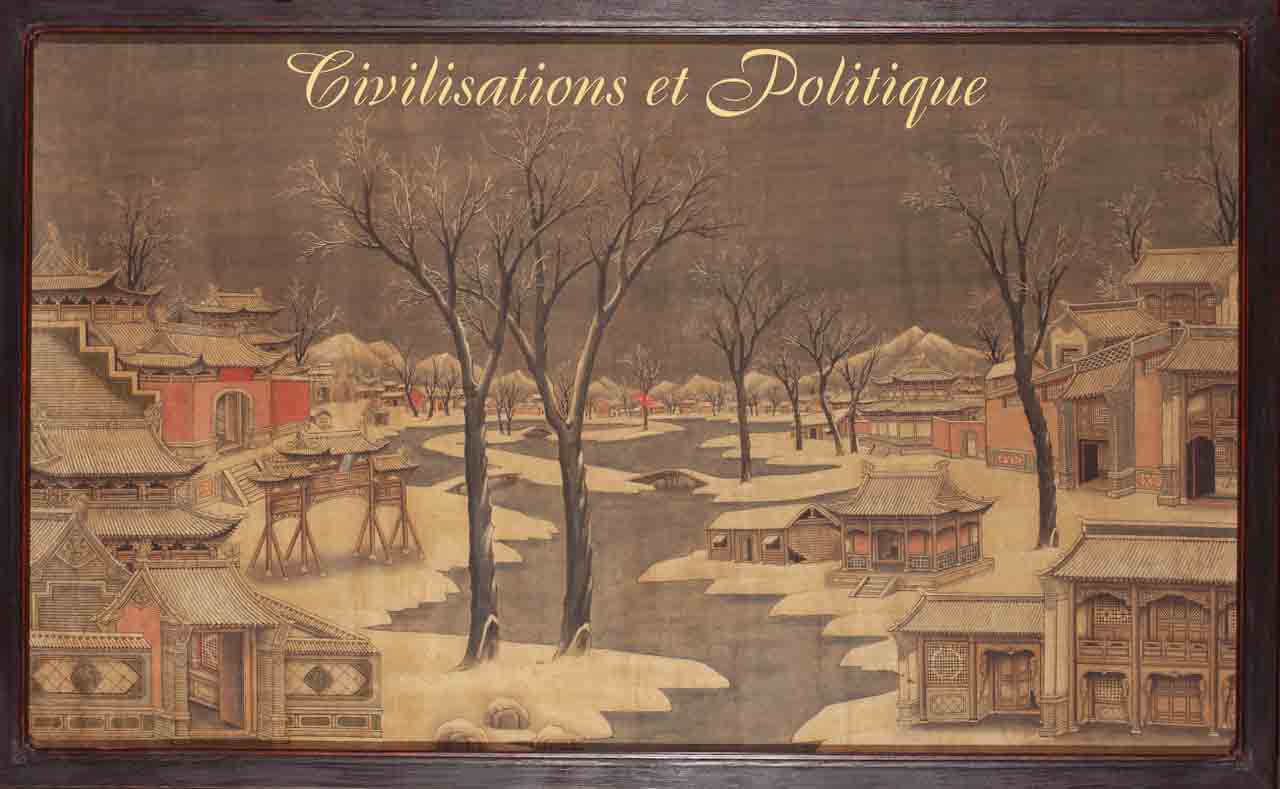
Collection “*Civilisations et politiques*” dirigée par Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html>

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès

Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[3]

Le racisme

*Ténèbres des consciences*

[4]

Allemagne d'hier et d'aujourd'hui

*Collection dirigée par Thierry Feral*

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette collection est d'en rendre compte. Constituée de volumes généralement réduits et facilement abordables pour un large public, elle est le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

Dernières parutions

Didier CHAUVET, *Sophie Scholl. Une résistante allemande face au nazisme,* 2004.

Ludwig KLAGES, *La nature du rythme,* 2004.

Michèle WEINACHTER, *Valéry Giscard d'Estaing et l'Allemagne,* 2004.

Marie-Noëlle BRAND-CRÉMIEUX, *Les Français face à la réunification allemande,* 2004.

Stephan MARTENS (dir.), *L'Allemagne et la France. Une entente unique pour l'Europe,* Préface de Alain Juppé, 2004.

Jean DELINIERE, *Weimar à l'époque de Goethe,* 2004,

A. WATTIN, *La coopération franco-allemande en matière de Défense et de Sécurité,* 2004.

Walter KOLBENHOFF, *Morceaux choisis,* Choix et adaptation française de Thierry Feral, 2004.

Rachid L'AOUFIR, *Ludwig Börne (1786-1837),* 2004.

Hans STARK, *Helmut Kohl, l'Allemagne et l'Europe. La politique d'intégration européenne de la République fédérale. 1982-1998,* 2004.

Doris BENSIMON, *Juifs en Allemagne aujourd'hui,* 2003.

Marie-Amélie zu SALM-SALM, *Échanges artistiques franco-allemands et renaissance de la peinture abstraite dans les pays germaniques après 1945,* 2003.

Bettina MROSOWSKI, *Savoir vivre avec les Allemands. Petit guide interculturel,* 2003.

[5]

Hanania Alain AMAR et Thierry FERAL

Le racisme

*Ténèbres des consciences*

*Essai*

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| L'Harmattan  5-7, rue de l'École-Polytechnique  75005 Paris FRANCE | L'Harmattan Hongrie  Könyvesbolt  Kossuth L. u. 14-16  1053 Budapest | L'Harmattan Itatia  Via Degli Artisti, 15  10124 Torino  ITALIE |

[6]

Des mêmes auteurs chez L'Harmattan

Hanania Alain AMAR

— *Une jeunesse juive au Maroc,* collection "Mémoires du XXe siècle", 2001.

— *Inquiétante étrangeté,* 2003.

— *Fantasmagorie,* 2004.

Thierry FERAL

— *Justice et nazisme,* 1997.

— [*Le national-socialisme : vocabulaire et chronologie*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Nazisme_en_dates/Nazisme_en_dates.html)*,* 1998.

— *Médecine et nazisme,* 1998.

— *Culture et dégénérescence en Allemagne,* 1999.

— *Les sous-Hommes,* roman de Walter Kolbenhoff (trad. et présent.), 2000.

— [*Le Nazisme, une culture ?*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/nazisme_une_culture/nazisme_une_culture.html)*,* 2001.

— *Adam Scharrer, écrivain antifasciste et militant paysan,* 2002.

— *La mémoire féconde. Cinq conférences,* 2003.

— *Morceaux choisis* de Walter Kolbenhoff (trad. et présent.), 2004.

© L'Harmattan, 2004  
ISBN : 2-7475-7521-7  
EAN : 9782747575218

[7]

*À Agnès,*

*À la mémoire de mes parents.*

*À Chipie.*

*À mes amis très chers.*

*H. A. A.*

*À mes maîtres et à mes élèves.*

*À tous mes amis germanistes.*

*Aux membres de l'ADEAF.*

*T.F.*

[8]

[209]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

Table des matières

[Avertissement](#Le_racisme_avertissement) [9]

[Avant-propos](#Le_racisme_avant_propos) [17]

[Préambule](#Le_racisme_preambule) [19]

[Antisémitisme : maladie auto-immune](#Le_racisme_texte_1) [27]

[Quelques définitions](#Le_racisme_texte_1_A) [27]

[Un peu d’histoire](#Le_racisme_texte_1_B) [29]

[Histoire brève de l’antisémitisme](#Le_racisme_texte_1_C) [32]

[L’antisémitisme et la psychanalyse](#Le_racisme_texte_1_D) [64]

[Violence et religions](#Le_racisme_texte_2) [93]

[Survol historique](#Le_racisme_texte_2_A) [95]

[Pour une quête de sens](#Le_racisme_texte_2_B) [100]

[Illustration spécifique](#Le_racisme_texte_2_C) [101]

[Les chemins de la violence](#Le_racisme_texte_3) [119]

[Prologue](#Le_racisme_texte_3_prologue) [119]

[Acte premier](#Le_racisme_texte_3_acte_1) [128]

[Acte deuxième](#Le_racisme_texte_3_acte_2) [139]

[Acte troisième](#Le_racisme_texte_3_acte_3) [152]

[Épilogue](#Le_racisme_texte_3_epilogue) [162]

[Conclusion](#Le_racisme_conclusion) [183]

[Bibliographie](#Le_racisme_biblio) [187]

[Index des noms cités](#Le_racisme_index) [197]

[9]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

AVERTISSEMENT

*« Puissent les autres parler de leur honte,*

*Moi, je parle de la mienne. »*

Bertolt Brecht

[Retour à la table des matières](#tdm)

Voici un livre dont on se demandera peut-être ce qui légitime sa présence dans une collection consacrée à l’« Allemagne d'hier et d'aujourd'hui ». Pourtant, à y regarder de plus près, ou comprendra aisément pourquoi il y trouve parfaitement sa place.

En effet, on sait que dès que fleurissent des croix gammées ou autres symboles et slogans rappelant les années noires du nazisme, et que les médias, sans aucun sens de l'analyse, font une outrancière publicité à l'affaire, les germanistes se retrouvent en première ligne et ne peuvent qu'accuser le coup.

Eux qui mettent tout en œuvre pour promouvoir la pensée et la culture d'outre-Rhin, faire découvrir la richesse d'une création littéraire et artistique incomparable, montrer combien la fécondité intellectuelle du bassin germanophone a façonné la modernité, expliquer pas à pas la contribution irremplaçable de ses grands esprits à la lutte contre l'obscurantisme – bref ne ménagent ni leur effort ni leur temps pour redonner à « l'allemand » ses lettres de [10] noblesse en une époque où sa désaffection programmée s'amplifie et ne peut que porter préjudice à la formation et à l'avenir des élèves, notamment dans le domaine professionnel –, les voici d'un coup de cuillère à pot renvoyés à la case départ.

Bien sûr, il n'est pas question de nier que c'est autour de 1879 que se sont imposés dans la langue allemande deux lexèmes mortifères qui, essaimant dans la sphère politique sous l'influence de « germanolâtres exaltés [...] dont le fanatisme niais n'a[vait] d'égal que les prétentions scientifiques » (J. Ridé, *Études germaniques,* 4/1966, pp. 500-501), aboutiront à terme aux affabulations frénétiques du national-socialisme : l'archaïsme *völkisch,* ressuscité sous la plume du philologue von Pfister, et le néologisme *antisemitisch,* lancé par le journaliste Wilhelm Marr. Mais ce qu'il convient de ne pas oublier, c'est que c'est en France, quinze ans plus tard, que les deux termes s'érigeront pour la première fois véritablement en idéologèmes : le premier par le biais du pamphlétaire Gaston Méry, un proche d'Edouard Drumont, qui l'adaptera et le propagera sous la traduction de « raciste » ; le second comme facteur commun de rassemblement au cours de 1'« Affaire Dreyfus » de tout ce que la troisième République comptera en « populace » ultranationaliste ; utilisés indifféremment par les bateleurs de l'Action française et d'autres courants d'extrême droite, ils offriront un ciment idéologique à tous les aigris de la démocratie bourgeoise et du capitalisme (cf. R, Rémond, *Les Droites en France,* Paris, Aubier, 1982).

Pas question non plus de minimiser les crimes hitlériens, de les banaliser ou de les passer sous silence ! [11] Mais là encore la sérénité contraint de balayer devant sa porte en regard de ce que commirent Laval et Pétain. Ce n'était pas « la France » voudra-t-on objecter ? D'accord, mais l'Allemagne hitlérienne était-elle « l'Allemagne » ? La France était occupée, certes ! Mais n'est-ce pas l'occupation de l'Allemagne par Napoléon qui avait donné naissance à la mobilisation nationaliste et aux théories ultratudesques les plus débridées, et celle de la Ruhr en 1923 qui alimentera la démagogie nazie ?

Les exemples pourraient être multipliés à l'envi que l'on ne sortirait pas de cette réalité formelle : le destin de l'Allemagne et de la France est historiquement inséparable, pour le pire comme pour le meilleur. Alors inutile de « bochiser » !

En 1994, un professeur d'histoire sociale de Fribourg-en-Brisgau (au XVIIe la ville était entre les mains du roi de France et fut même fortifiée par Vauban), Hugo Ott, a, par un livre splendide *(Laubhüttenfest,* Freiburg i. B., Herder), expliqué comment le 22 octobre 1940, alors que les nazis ne possédaient pas encore de structures appropriées pour des déportations massives (Auschwitz n'était alors qu'un « modeste » camp de concentration pour résistants et intellectuels polonais), les *Gauleiter* de Bade (Robert Wagner) et d'Alsace-Lorraine annexée (Josef Bürckel) avaient expédié *leurs Juifs* à Gurs dans les Pyrénées-Atlantiques, soit en « zone libre », c'est-à-dire grâce à la complaisance du régime de Vichy ! Au cimetière israélite de Fribourg, rue d'Alsace, derrière le Centre hospitalier universitaire, de nombreuses stèles funéraires témoignent de cette ignominie ! Et sur le parapet du pont Wiwili, juste au-dessus de la gare centrale, le sculpteur Helmut Stromsky, soutenu par la municipalité, a placé un manteau [12] en bronze frappé d'une étoile jaune et accompagné d'un panonceau explicatif pour que le passant se souvienne ! Un peu plus loin, au pied de l'Université, là où se trouvait la vieille synagogue ravagée par la « Nuit de cristal », un jardinet commémoratif.

Et en ville, dues au graveur Gunther Demnig et encastrées dans le trottoir devant les maisons où vécurent des Juifs déportés, des plaques sur lesquelles le promeneur « trébuche » ! Fascistoïdes, les Allemands ! Allons donc ! Qui peut prétendre à autant de vigilance et d'application dans la transmission de la mémoire criminelle de son peuple ?

Tout cela, les germanistes le savent, et c'est justement pourquoi ils mettent tout en œuvre pour faire la lumière sur les chapitres les plus sombres de l'histoire des relations franco-allemandes et les intégrer dans la mémoire officielle. Allez au camp des Milles, près d'Aix-en-Provence, là où en 1940 fut interné Lion Feuchtwanger et où se suicida Walter Hasenclever. Qu'en resterait-il si les germanistes Jacques Grandjonc et André Fontaine n'avaient pas fait durant d'interminables années le siège des autorités pour qu'un petit mémorial y voie le jour ? Et des autres camps en France (Noé, Rivesaltes, Saint-Cyprien, Le Vernet, Rieucros, etc.) si le germaniste Gilbert Badia et son équipe de germanistes de Paris-VIII, ou encore la germaniste Barbara Vormeier, n'avaient pas inlassablement mis en œuvre des recherches sur ces barbelés de l'infamie ? Comment négliger ce que rappelait, il n'y a pas si longtemps encore, Michel Cullin (Office franco-allemand pour la jeunesse) dans *Allemagne d'aujourd'hui* (158/2001), à savoir qu'« il y a eu une [13] résistance allemande au troisième Reich, et une résistance allemande spécifique en France.

[...] En 1939, les autorités françaises les ont internés dans des camps pour ressortissants de pays ennemis, eux, les antinazis allemands. Beaucoup y sont restés parqués jusqu'à ce que, en vertu de la convention d'armistice signée par Pétain en juin 1940, ils ne soient livrés aux bourreaux auxquels ils avaient cru échapper. Certains et certaines, croyant toujours en la France, réussirent à s'enfuir des camps et à rejoindre les maquis. Ce qui peut être considéré à juste titre comme la plus grande honte de la France au XXe siècle n'a jamais fait l'objet d'une manifestation particulière, voire d'un geste qui aurait symbolisé le regret de la France. Les discours de J. Chirac et de L. Jospin sur la responsabilité française dans la déportation et les rafles de Juifs, notamment celle du Vel d'hiv, n'ont pas tenu compte de cet événement précis. Pourtant on a continué pendant des décennies après le Traité de l'Élysée de 1963 à parler de réconciliation entre Allemands et Français. Mais finalement n'avait-elle pas déjà eu lieu dans les maquis et à cette époque ? [...] Pourquoi travailler à la transmission de cette mémoire ? Parce que tout simplement ces hommes et ces femmes ont été des citoyens européens avant la lettre ! »

Disons-le carrément : formés à l'école de *Nathan le Sage,* du *Wilhelm Meister,* des Kafka, Musil, Wiechert, Böll, Grass, et de professeurs de stature qui surent leur instiller la sève des grands philosophes et humanistes – et donc l'antidote aux tentations de l’antidémocratisme –, les germanistes sont trop conscients des réalités les plus horribles qui marquèrent l'histoire pour ne pas faire leur la célèbre sentence de Goethe : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », et ne pas s'investir pleinement pour la [14] défense de la liberté et de l'entente entre les hommes. N'ont-ils pas en mémoire le combat de leur collègue Jacques Decour (agrégation 1932), fondateur avec le philosophe Georges Politzer de *L'Université libre* (novembre 1940) et de *La Pensée libre* (février 1941), puis fusillés tous deux au Mont-Valérien (23 mai 1942) ?

Depuis 1870, l'allemand était une discipline pratiquée en vue de la guerre. C'est dans cet esprit que l'apprit le jeune Valéry Giscard d'Estaing (né en 1926) « L'allemand était première langue dans notre génération pour des raisons militaires : c'était la langue de la guerre future », confiait-il encore récemment à Michèle Weinachter (*Valéry Giscard d'Estaing et l'Allemagne,* Paris, L'Harmattan, 2004, p. 24). Aujourd'hui, alors qu'il est devenu une discipline essentielle pour refermer les plaies du passé et résorber définitivement ce type d'antipathies collectives dont Français et Allemands se glorifièrent si longtemps, l'allemand n'est paradoxalement plus la « première langue » des collèges et lycées ! Et pourtant : enseigné désormais avec le souci de susciter une transculturalité dont les antifascistes posèrent les jalons, n'est-il pas à même de constituer, contre l'actualité du populisme de droite, la base de la formation à la citoyenneté dans le cadre de l'Europe (cf. M. Cullin, *Documents-Revue des questions allemandes,* 1/2003) ?

Nul ne peut contester que rengagement des germanistes à cet égard est exemplaire : par des échanges interclasses, des appariements entre lycées et collèges, des séjours de découverte, des associations ouvertes sur le plus grand nombre, des jumelages et autres structures de coopération où leur présence est toujours décisive, par la mise en place de stages de longue durée ou plus simplement de contacts [15] individuels de jeunes par e-mail, les germanistes se positionnent sur tous les fronts afin de concrétiser, contre l'Europe des apparatchiks, l'Europe des peuples.

Ce livre se veut une réponse à tous ceux qui, par une volonté bassement politicienne ou plus prosaïquement par légèreté, ignorance ou pure bêtise, mettent à mal leur travail. Fruit de la collaboration d'un médecin psychiatre spécialiste d'éthique et d'un germaniste spécialiste de la question nazie, il montre que le pire n'est pas réservé à ceux auxquels on pense au premier chef. Basé sur la méthode dite contrastive, il se veut comme un argumentaire où l'on trouvera, dans l'intérêt de l'avenir de tous, des données concrètes et solides sur les mécanismes d'exclusion qui, aujourd'hui comme hier, rendent responsables d'un prétendu « déclin [...] ces personnages douteux qu[e seraient] les *étrangers »* (M. Cullin, *Documents-Revue des questions allemandes), op. cit.*).

Wilhelm Reich l'avait déjà formulé magistralement dans sa préface de 1942 à *La Psychologie de masse du fascisme* (Paris, Payot, 1974, p. 11) : contrairement à ce que voudraient faire croire un faux raisonnement et des clichés erronés – mais ô combien confortables pour se délester de ses propres responsabilités en la matière – l'antisémitisme, le racisme, le fascisme ne sont pas des phénomènes spécifiquement allemands.

Le vœu commun des auteurs est de l'avoir montré. Et s'ils y sont quelque peu parvenus, alors cet ouvrage sera bien aussi, à sa manière, un ouvrage sur l'Allemagne.

[16]

[17]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

PRÉAMBULE

Violence, haine, racisme...

Hanania Alain AMAR

[Retour à la table des matières](#tdm)

La violence se « décline » sur tant de modes : violence conjugale, violence à l'école, violence au travail, violence dans la Cité...

Sévices et mauvais traitements infligés à des enfants, à des vieillards...

Violence quotidienne, sournoise, insidieuse, banalisée, médiatisée...

Mais aussi violence entre ethnies...

Violences tribales... Entre États... À l'échelon planétaire...

Mais encore terrorisme, attentats aveugles, kamikazes...

Au cœur de ces phénomènes, la haine... haine de l'autre... haine de soi, avec à son paroxysme, racisme, xénophobie, antisémitisme...

Quelle est la place du psychiatre que je suis dans cette affaire ? Elle est plus que jamais au centre du débat car le propre du psychiatre est d'être confronté quotidiennement au stress, aux conséquences psychiques du traumatisme, qu'il soit aigu comme dans les prises d'otages, attentats, tortures... ou insidieux et pervers, comme dans le harcèlement moral trop souvent pratiqué dans [18] certaines entreprises. Celle de l'historien, mais aussi du citoyen ne l'est pas moins, comme le prouve le travail considérable effectué depuis maintenant plus d'un quart de siècle par Thierry Feral.

C'est pourquoi nous proposons cette réflexion à deux voix pour faire réagir sur un sujet particulièrement sensible, le racisme et sa manifestation la plus ancienne et la plus profondément ancrée, l'antisémitisme.

[19]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

AVANT-PROPOS

Tentative de définition du racisme

Hanania Alain AMAR

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le mot *race* apparaît dans la langue française vers la fin du XVe siècle, en 1490 environ. Au XIXe siècle, on l'utilise essentiellement dans le domaine hippique pour parler des *chevaux de bonne race.* Il faudra attendre 1932 pour que le terme *racisme,* suivi par celui de *raciste* apparaisse dans notre langue. En fait, on le trouve dans le dictionnaire *Larousse* dès 1930. Sur le plan législatif, il fut utilisé pour la première fois en France dans la promulgation du décret-loi Marchandeau, du 21 avril 1939, qui réprimait la diffamation commise par voie de presse envers « un groupe de personnes appartenant par leur origine à une *race* ou à une religion déterminée » dans le but d'inciter à la haine. L'utilisation du mot *race* sur un plan juridique en validait et établissait le concept et ouvrait ainsi la porte aux lois raciales de Vichy et aux statuts des Juifs, puisqu'il y en eut deux moutures.

Le mot *race* ne vient pas de *racine,* mais de *ratio :* sphère, ordre des choses [[1]](#footnote-1).

[20]

On en retrouve trace dès le IVe siècle après J.-C. : ce sont des savants qui l'utilisent à propos d'animaux ou de fruits au sens d'*espèce.* Étymologiquement, précise Bernard This [[2]](#footnote-2), le vocable *race* vient de l'ancien provençal *razza* attesté vers 1180 qui désigne « la bande d'individus qui se sont concertés dans un certain but, complot, conjuration ». En Italie, *razza* signifie la convention entre gens du même métier ou membres d'une même famille.

Rappelons l'existence du Code Noir, promulgué en 1685, qui avait pour but de « régler ce qui concerne l'état et la qualité des esclaves » dans les Antilles françaises et en Guyane. Le vocable *race* n'y figure pas. La référence à l'esclave est manifeste et il est bien évident que *l'esclave ne peut être que noir !* Une deuxième version du Code Noir voit le jour en 1724 pour la Louisiane. La notion de *race* y est beaucoup plus évidente [[3]](#footnote-3).

Les dictionnaires y sont « tous allés de leur définition » ! Selon le *Robert,* le mot *race* ne serait apparu pour l'espèce humaine que vers 1684. This mentionne le *Petit Larousse illustré* de 1969 qui définit le racisme comme :

« Un système qui affirme la supériorité d'un groupe racial sur les autres, en préconisant en particulier la séparation de ceux-ci, à l'intérieur d'un pays *(ségrégation raciale)* ou même visant à l'extermination d'une minorité *(racisme antisémite des nazis).* »

[21]

Il cite avec consternation [Charles Richet](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ric.hom)[[4]](#footnote-4), médecin français qui écrivait en 1919 :

« Nous créerons parmi les races qui peuplent la terre, une véritable aristocratie, celle des blancs de race pure, non mélangée avec les détestables éléments ethniques que l'Afrique et l'Asie introduiraient parmi nous. »

Hitler et ses semblables n'ont eu qu'à se servir parmi la multitude d'écrits de ce genre et laisser parler leur haine viscérale, mais le dictateur nazi n'était, certes, pas le seul coupable.

Le régime nazi a fonctionné comme un gigantesque ordinateur zélé, bête, mais efficace, qui a rejeté les individus non formatés correctement, non conformes à ses propres exigences. Il a pratiqué l'amalgame par rapport aux sujets « indésirables » : Juifs, Tziganes, francs-maçons, communistes, malades mentaux, homosexuels, opposants politiques. Pour les cinq dernières « catégories », il n'était pas question de *race* même si l'objectif proclamé était la *race* aryenne exaltée par Adolf Hitler et Joseph Goebbels. N'oublions pas que ces deux chantres du nazisme étaient tous deux petits, bruns, malingres (de surcroît, Goebbels était estropié), mais ils glorifiaient une *race* aryenne constituée d'individus grands, blonds, aux yeux bleus, modèle qu'ils étaient loin d'incarner !

Que dire alors du sort de ces « déshérités » particulièrement malchanceux affligés de « tares » cumulées ? Tous les cas de figure ont existé en prenant en compte les variables honnies par les nazis : Juifs, Tziganes, homosexuels, francs-maçons, communistes, malades mentaux...

[22]

Certes, les bourreaux ne pouvaient pas les exterminer deux ou plusieurs fois pour leurs « crimes » contre la prétendue *race* aryenne, mais tant de ces victimes ont vécu une effroyable déshumanisation conduisant à leur anéantissement physique et psychique, comme en a si douloureusement témoigné Primo Lévi.

Laissons Axel Kahn [[5]](#footnote-5) conclure ce chapitre : « Les races humaines, au sens strict, n'existent pas, c'est clair. Mais l'important dans le racisme, c'est que les gens voient une différence et l'appellent *race.* Et il ne suffît pas de supprimer ce mot pour supprimer le racisme. À cet égard, l'exemple de l'ancienne Yougoslavie est terrible : les trois peuples qui s'entretuent sont tous des Slaves du Sud, le même groupe ethnique, le même lignage indifférencié, les uns convertis au catholicisme, les autres à l'orthodoxie et les troisièmes à l'islam. Et le racisme est très fort entre eux. La réalité ou la non-réalité des races jouent très peu dans l'esprit et la naissance du racisme. Scientifiquement, pour qu'il y ait une race, il faut qu'elle soit génétiquement isolée des autres, autrement on a un continuum. Chez l'Homme, il existe des groupes ethniques différents : un Viking et un Pygmée ne se ressemblent pas, et, en moyenne, on peut même faire la différence entre un Alsacien et un Corse, mais c'est un continuum. Du Groenland à l'Équateur, vous traverserez des régions avec un passage progressif, par exemple les gens sont de plus en plus foncés. Au sein d'une espèce animale, une race est un groupe d'individus dont les ressemblances créent une homogénéité importante, la diversité génétique au sein d'une race étant petite par rapport à la diversité génétique entre deux races.

[23]

Ce n'est pas du tout le cas chez l'Homme où existent davantage de différences génétiques entre deux Noirs qu'entre un Finlandais et un Andalou ou un Chinois.

Les premiers hommes se sont, semble-t-il, diversifiés en Afrique. Ce n'est qu'ensuite qu'un petit nombre d'Africains auraient émigré, peuplant le reste du monde. C'est pourquoi la diversité génétique est aujourd'hui plus grande en Afrique qu'ailleurs.

Mais toutes ces considérations scientifiques, ethnologiques, ont peu d'importance car le racisme, c'est le rejet de l'autre.

On craint l'autre et on veut rapidement se donner les moyens intellectuels de lui dénier la dignité qui protège les gens de son clan, de sa famille, de son groupe, de sa *race.* C'est un phénomène d'autojustification pour légitimer qu'on n'étende pas la protection due à la dignité des gens du clan aux personnes d'un groupe extérieur. Si les personnes sont physiquement très différentes, ce sera plus facile à faire valoir qu'entre Bosniaques serbes et musulmans.

D'après les principes de l'évolution, il n'y a aucune raison de penser que se soient différenciées des capacités mentales différentes selon les régions du globe. L'Homme est récent. Tous les hommes de la planète sont très probablement issus d'un petit groupe d'individus qui a vécu il y a 150 000 ou 200 000 ans en Afrique. Les conditions qui ont permis à l'homme de survivre dans une nature hostile étaient les mêmes partout. Il a pu se maintenir et proliférer parce qu'il était plus intelligent que les autres espèces vivantes. »

[24]

NOTES ET RÉFÉRENCES

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[25]

[26]

[27]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

“L'antisémitisme :  
maladie auto-immune ?”

Hanania Alain AMAR

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce titre peut paraître provocateur ou sibyllin. Il s'agit d'émettre l'hypothèse selon laquelle l’antisémitisme pourrait fort bien être assimilé à une maladie auto-immune. Pour cela, je tenterai de soutenir ce concept à l'aide d'arguments scientifiques, historiques et philosophiques.

Quelques définitions

Maladies

La définition de la Santé par l'OMS (Organisation mondiale de la Santé) est la suivante : « La santé est un état d'équilibre physique et psychique. »

La maladie est un processus affectant le fonctionnement d'un ou plusieurs organes, un système, le psychisme (certains en doutent encore !), de manière transitoire ou chronique, dont l'origine est connue ou non. Une maladie est une entité regroupant plusieurs symptômes.

[28]

Le dictionnaire des termes techniques de médecine Garnier et Delamare définit la maladie comme [[6]](#footnote-6) : « Nom sous lequel on désigne le processus morbide envisagé depuis sa cause initiale jusqu'à ses conséquences dernières. »

Ainsi, un symptôme s'intègre dans un ensemble de signes pouvant constituer un syndrome : « réunion d'un groupe de symptômes qui se reproduisent en même temps dans un certain nombre de maladies », ou une entité plus complète, la maladie.

Maladies auto-immunes

Les maladies auto-immunes sont caractérisées par une perte de tolérance de l'individu par rapport à ses propres composantes. Cette perte de tolérance s'accompagne d'une activation des lymphocytes autoréactifs qui entraîne des dégâts portant sur un ou plusieurs organes.

L'organisme fabrique alors des auto-anticorps qui deviennent de véritables agents de destruction de tout ou partie d'un ou plusieurs organes.

Les maladies de système (lupus érythémateux aigu disséminé, sclérodermie...) relèveraient de mécanismes identiques ou voisins et sont encore plus redoutables car les auto-anticorps détruisent alors des tissus de même composition histologique, répartis dans l'ensemble de l'organisme.

Les mécanismes par lesquels les réponses auto-immunes sont amoindries ou annihilées sont encore imparfaitement connus.

[29]

Le transport des antigènes et l'activation des lymphocytes T sont principalement assurés par les cellules dendritiques situées dans les tissus périphériques non lymphoïdes et maintiennent un taux continu d'antigènes dans les tissus lymphoïdes.

Prenons un exemple éclairant, la thyroïdite d’Hashimoto qui affecte un organe précis, la thyroïde. Il s'agit d'une altération de la glande thyroïde, provoquée par des anticorps antithyroïdiens, liée à une extravasation initiale de la thyroglobuline. Cette maladie se caractérise par l'apparition d'un myxœdème, la plupart du temps chez des femmes préménopausées, un goitre diffus et dur.

À un degré plus grave, le processus peut affecter tout un système, c'est le cas de la sclérodermie caractérisée par des atteintes multiples cardiaques, pulmonaires, musculaires, ostéo-articulaires...

Un peu d'histoire biblique

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans le livre de la *Genèse,* chapitre 7, on peut lire :

« L'Éternel dit à Noé : entre dans l'Arche, toi et toute ta maison ; car je t'ai vu juste devant moi parmi cette génération [...] Car, encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre quarante jours et quarante nuits, et j'exterminerai de la face de la terre tous les êtres que j'ai faits. [...] Tout ce qui avait respiration, souffle de vie dans ses narines et qui était sur la terre sèche, mourut. »

[30]

**Le chapitre 8 précise :**

« Dieu se souvint de Noé [...] et fit passer un vent sur la terre et les eaux s'apaisèrent [...] L'an six cent un, le premier mois, le premier jour du mois, les eaux avaient séché sur la terre. Noé ôta la couverture de l'Arche ; il regarda, et voici, la terre fut sèche [...] L'Éternel dit : je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme, parce que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse ; et je ne frapperai plus tout ce qui est vivant comme je l'ai fait. Tant que la terre subsistera, les semailles et les moissons, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point. »

**Chapitre 9 :**

« Et Dieu dit à Noé : Tel est le signe de l'Alliance que j'établis entre moi et toute chair qui est sur la terre. Les fils de Noé qui sortirent de l'Arche étaient SEM, CHAM et JAPHET. Cham fut le père de Canaan. Ce sont les trois fils de Noé, et c'est leur postérité qui peupla toute la terre. »

Sem a donné la lignée des Sémites, Japhet est le père de la lignée qui a engendré la Grèce et l'Occident, Cham est le père de Canaan, précise M. A. Ouaknin [[7]](#footnote-7).

La suite du livre de la Genèse mentionne la descendance de Sem à laquelle je donnerai un éclairage particulier. Sem engendra Elam, Assur, Arpaschad, Lud et Aram. Au fil des générations issues de Sem, nous parvenons à Térach, père d'Abram.

[31]

Le nom d'Abram sera modifié en Abraham, celui de sa femme Saraï en Sara, après l'Alliance avec Dieu, après la circoncision d'Abraham. Saraï, devenue Sara, deviendra féconde et engendrera Isaac. Précisons que dans le tétragramme hébraïque (nom de Dieu imprononçable car il s'agit de quatre consonnes sans voyelles), existe à deux reprises la lettre *hé (Yod, hé, vav, hé* que l'on a « voyellisé » pour donner Yahveh ou Jéhovah) qui donne à Abraham et Sara la descendance.

L'Éternel conduisit Abraham dehors et lui dit : « Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer. Telle sera ta postérité. »

À partir de l'Alliance, Abraham devient le père des trois religions monothéistes, le judaïsme d'où découleront le christianisme et l'islam.

C'est ici qu'intervient mon hypothèse de travail pour le présent article : si les trois religions monothéistes sont bien issues d'Abraham, descendant de SEM, comment est-il possible d'admettre l'idée et, *a fortiori,* l'existence, le développement de l’antisémitisme ? En effet, Sem qui veut dire origine, est l'ancêtre d'Abraham, père des religions monothéistes. La question est : comment est-il possible dans un monde monothéiste d'être antisémite, c'est-à-dire contre SOI-MÊME ? C'est pourquoi je propose le concept de l'antisémitisme comme maladie auto-immune, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu précédemment, un processus où les anticorps sont à l'œuvre, oeuvre destructrice, autodestructrice.

[32]

Ressentir ou développer un sentiment antisémite revient à fabriquer des auto-anticorps.

Ce concept en déroutera, agacera ou même irritera plus d'un.

Peu importe, car il s'agit ici de tenter de trouver un « sens » dans quelque chose d'insensé, l'antisémitisme. Et à défaut d'un sens, peut-être y trouvera-t-on matière à échange et discussion ?

Histoire brève de l'antisémitisme

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je n'aurai pas la prétention de me substituer aux travaux d'illustres auteurs tels Léon Poliakov [[8]](#footnote-8). Toutefois, il me paraît indispensable de mentionner « à grands traits » les différentes étapes de cette dramatique histoire qui est aussi le récit des deux millénaires de l'ère chrétienne.

Léon Poliakov mentionne l'existence d'un « antisémitisme » dès l'Antiquité, surtout à partir des lois de Moïse organisant une religion différente des autres, polythéistes.

Le fait même de proclamer et confirmer l'existence d'un Dieu unique et qu'un peuple, les Hébreux soit le Peuple Elu chargé d'apporter la Lumière au Monde, a initié « l'anti-hébraïsme » qui deviendra l'antijudaïsme puis l'antisémitisme.

[33]

L'arrivée de Jésus, son supplice sur la croix, sa mort ont achevé de concrétiser l’antijudaïsme, avec l'accusation deux fois millénaire du pseudo déicide. Les Juifs paieront pour cette accusation dans leur chair, leur sang, précocement dans l'histoire de l'humanité et dans l'horreur absolue lors de la Shoah.

Grégoire de Nysse n'écrivait-il pas au IVe siècle après J.-C. :

« Meurtriers du Seigneur, assassins des prophètes, rebelles et haineux envers Dieu, ils outragent la Loi (Alors qu'ils ne font que respecter la Loi de Moïse [H.A..A.]), résistent à la grâce, répudient la foi de leurs pères. Comparses du diable, race de vipères, délateurs, calomniateurs, obscurcis du cerveau, levain pharisaïque, sanhédrin de démons, maudits... »

Saint Jean Crysostome ajoutait : « Lupanar et théâtre, la synagogue est aussi caverne de brigands et repaire de bêtes fauves... Vivant pour leur ventre, la bouche toujours béante, les Juifs ne se conduisent pas mieux que les porcs et les boucs, dans leur lubrique grossièreté et l'excès de leur gloutonnerie... »

L'antisémitisme chrétien a de multiples origines, écrit Poliakov dont la plus ancienne est d'origine religieuse.

Freud disait que la « haine du Juif est la haine du Christ... chez ces mal baptisés ». Poliakov poursuit en citant les travaux de Gavin I. Langmuir [[9]](#footnote-9), médiéviste américain qui écrit :

[34]

« L'affirmation selon laquelle les Juifs sont les meurtriers du Christ exprime – et réprime – une vérité d'un ordre différent : la conscience qu'avaient de tous les temps les Chrétiens de ce que les Juifs pouvaient avoir raison, quant à la nature simplement terrestre de Jésus et le caractère illusoire de leur croyance en sa résurrection.

Les diverses accusations à l'adresse des Juifs identifiaient la menace fondamentale : que le Christ pouvait n'être qu'un homme mort et que la foi chrétienne pouvait mourir. »

Le Vendredi saint, note Poliakov, on prie pour les Gentils autant que pour les Juifs. À partir du IXe siècle, la liturgie impose précisément : « *Pro Judaeis non flectant »* (Pour les juifs, on ne s'agenouille pas).

À ce sujet, un missel datant d'environ 1935-40 et dont j'ai pu lire des extraits, précise : « Prions pour le juif impie » (ici, on ne s'agenouille pas). Cette mention disparaît après Vatican II et l'œuvre de Jean XXIII.

Le judaïsme vit son âge d'or avec la conquête arabe en Espagne. Mais l'Inquisition va « œuvrer » et ce, de façon particulièrement perverse. Poliakov rappelle que l'Inquisition n'est pas une invention espagnole :

« On en trouve déjà une sorte de justification anticipée chez saint Augustin, d'après lequel une persécution modérée *(tempereta severitas)* était licite pour ramener les hérétiques dans le droit chemin. »

[35]

Le judaïsme atteint son apogée, en terre d'exil, en France, avec Rachi. Le véritable nom de Rachi est rabbi Chlomo Itzhaki, né à Troyes en 1040 et mort dans sa ville natale en 1105.

Il demeure jusqu'à ce jour le plus célèbre et le plus sage des talmudistes. Ses commentaires sont une référence de sagesse et de discernement.

Ils alimentent plus que jamais les discussions sans cesse renouvelées des écoles rabbiniques.

Cependant, les époques se suivent et ne se ressemblent pas. Ainsi, l'I

nquisition fut fondée par le Saint-Siège au XIIIe siècle, principalement contre les Cathares, en France.

Il faudra attendre la *Reconquista* avec Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, en Espagne – les « Rois très catholiques » – pour que l'Inquisition développe son activité criminelle, au nom de l'Église catholique, apostolique et romaine.

L'Inquisition ne sera abolie en Espagne qu'en 1834. À l'aide de conversions forcées, de délations, de tortures, l'Inquisition souhaitait éliminer d'Espagne tout ce qui était juif. Les nouveaux Chrétiens convertis de force, les *Conversos* faisaient l'objet d'une surveillance toute particulière. Leurs maisons étaient espionnées les jours de fêtes juives et lors du Shabbat. Si une odeur d'huile frite s'échappait d'une maison, elle abritait des Juifs *conversos,* qui répugnaient à utiliser le lard pour la cuisson des aliments...

[36]

Si aucune fumée ne sortait des cheminées de certaines maisons, c'est qu'elles appartenaient à des Juifs *conversos* respectant le Shabbat en cachette.

Il s'avère que bon nombre de *Conversos,* fréquentant assidûment l'église, disaient à voix basse une phrase en hébreu à la fin des offices : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite soit coupée et que ma langue se dessèche dans ma bouche... »

Le 31 mars 1492, deux événements majeurs surviennent en Espagne, l’édit d'expulsion des Juifs d'Espagne qui avaient refusé la conversion et survécu aux persécutions de réquisition et le 31 juillet, le départ des caravelles de Christophe Colomb qui partaient explorer les Indes et découvriront l'Amérique.

Les Juifs exilés, les *Marranos,* se réfugient, pour certains et pour un temps, au Portugal jusqu'à leur expulsion en 1497, après une série de conversions forcées menées de façon plus que martiale. Ils fuient l'Europe pour l'Afrique du Nord pour une partie d'entre eux. D'autres iront en Turquie, à Anvers, Amsterdam, Venise, Salonique, Bordeaux, Hambourg, Londres.

En Afrique du Nord, existaient déjà des communautés juives depuis plusieurs siècles. Haïm Zafrani [[10]](#footnote-10) leur a consacré un ouvrage remarquable et fort bien documenté, mettant en valeur les rapports particuliers des Juifs avec leurs compatriotes musulmans.

Cependant, il faut préciser que la diaspora juive au Maroc, par exemple, est originale.

[37]

Elle se situe au carrefour de plusieurs civilisations et de diverses cultures, romaine, juive, musulmane, berbère, hispanique, puis française. Elle est sans aucun doute la plus importante et la plus ancienne.

Selon certains historiens, des Juifs s'y seraient établis après la destruction du premier Temple de Jérusalem par Nabuchodonosor en juillet 587 avant J.-C.

Il en sera de même sous le règne du roi Salomon.

Puis une deuxième vague s'installera après la destruction du deuxième Temple par Titus, le 8 septembre 70 après J.-C, commémorée par le jeûne du 9 du mois de av, *tichââ bé av* [[11]](#footnote-11)*.*

Si la vie quotidienne pour les Juifs du Maroc n'était pas une sinécure, et que l'annonce du Protectorat permettra en 1912 d'espérer une vie nouvelle, on ne doit en aucun cas parler d'antisémitisme de la part des Marocains musulmans au sens où l'Europe a développé et cultivé ce concept jusqu'à l'extermination, l'holocauste. Les communautés juives et musulmanes vivaient en général en bonne intelligence, et seuls les mouvements de foule étaient craints par la communauté juive.

Les Juifs vivent un véritable âge d'or sous le règne des Almoravides, aux Xe et XIe siècles.

L'armée de Youssef ben Tachfine qui entreprend la conquête de l'Espagne compte plus de quarante mille soldats et officiers juifs. Le fils de Youssef ben Tachfine, Ali, n'a confiance qu'en son médecin personnel juif, Salomon abou Ayyoub [[12]](#footnote-12).

[38]

En Europe, des signes distinctifs imposés par les autorités permettaient d'identifier les Juifs, tout au long des siècles, à l'instar des lépreux munis de leur crécelle. Il en est ainsi de la rouelle.

Lors du IVe concile de Latran, en 1215, le pape Innocent III décide :

« Dans les pays où les Chrétiens ne se distinguent pas des Juifs et des Sarrasins par leur habillement, des rapports ont eu lieu entre Chrétiens et Juives ou Sarrasines, ou vice-versa. Afin que de telles énormités ne puissent à l'avenir être excusées par erreur, il est décidé que dorénavant les Juifs des deux sexes se distingueront des autres peuples par leurs vêtements, ainsi que d'ailleurs cela leur a été prescrit par Moïse.

Ils ne se montreront pas en public pendant la semaine sainte, car certains d'entre eux mettent ces jours-là leurs meilleurs atours et se moquent des Chrétiens endeuillés.

Les contrevenants seront dûment punis par les pouvoirs séculiers, afin qu'ils n'osent plus railler le Christ en présence des Chrétiens [[13]](#footnote-13). »

La rouelle était un insigne rond, de couleur jaune. Philippe le Bel, qui avait de l'argent un sens bien particulier, menaçant sans cesse les banquiers lombards et faisant brûler vifs les chefs des Templiers, eut l'idée de faire payer les rouelles. Jean le Bon fut plus avisé et modifia les couleurs de la rouelle qui, de jaune, devint mi-blanche mi-rouge, pour ne plus l'imposer lorsque les Juifs se déplaçaient.

[39]

Dans l'Allemagne du XIIIe siècle, un couvre-chef conique fut l'insigne infamant, en Pologne, un chapeau pointu. Le *sanbenito* sera imposé aux Juifs par l'Inquisition : il s'agissait d'une sorte de vêtement grossier et solide orné d'une croix de Saint-André [[14]](#footnote-14).

Dans un récent article du *Figaro* [[15]](#footnote-15)*,* Serge Michel note l'existence en Iran, en 1892, du port obligatoire d'un signe distinctif par les Juifs d'Iran :

« [...] L'antisémitisme est une invention européenne, inconnue en Iran, a déclaré le Président Khatami. [...] Il suffit pourtant de remonter en 1892, lorsque les Juifs de Hamedan, à 400 km au sud-ouest de Téhéran, furent obligés de porter une marque distinctive. Ils avaient aussi l'interdiction de sortir les jours de pluie (pour que leur impureté ne se répande pas en ville), et n'avaient pas le droit de marcher devant un musulman ou d'élever une belle maison. Il y eut des exécutions sommaires. Des familles juives moururent de faim et de peur, assiégées par la populace en furie. Malgré l'opposition du shah, des règles similaires furent établies dans d'autres villes par des éléments extrémistes du rite chiite... »

L'étoile jaune imposée par les nazis n'était qu'une survivance de périodes passées, à ceci près que le port de cet insigne désignait clairement les victimes aux bourreaux et conduisait aux camps de la mort.

J'aimerais, à ce propos, citer un livre de Patrick Modiano [[16]](#footnote-16) dans lequel il raconte l'histoire juive suivante :

[40]

« Au mois de juin 1942, un officier allemand s'avance vers un jeune homme et lui dit : “Pardon, monsieur, où se trouve la place de l'Étoile ?”. Le jeune homme désigne le côté gauche de sa poitrine. »

Régulièrement, l'Europe – plus particulièrement – sera secouée de spasmes convulsifs antisémites.

Il me paraît important de relater l'affaire des meurtres rituels allégués.

Les Juifs étaient accusés de sacrifier des nouveau-nés chrétiens dont le sang aurait été recueilli pour entrer dans la composition des *matzoth,* les pains azymes de la Pâque juive !

Cette affaire débute avec les passions déchaînées lors des croisades. La première accusation semble avoir été portée en Angleterre en 1144. Un jeune apprenti avait été découvert assassiné près de Norwich, la veille du Vendredi saint. Une rumeur se répandit, accusant les Juifs d'avoir prémédité ce meurtre pour dénigrer l'importance de cette date.

Le shérif de la ville fit tout ce qu'il put pour protéger les Juifs, les autorités ne croyant pas à cette infamie.

Une affaire similaire tut signalée en Allemagne, en 1147 à Würzburg. La rumeur enfla au fil du temps, au point que l'empereur Frédéric II nomma une commission d'enquête qui conclut à l'inanité des accusations, arguant du fait que, bien au contraire, l'Ancien Testament condamnait formellement l'usage du sang humain à quelque fin que ce soit [[17]](#footnote-17).

[41]

Il s'agit d'ailleurs d'un interdit alimentaire que l'on retrouve dans la cuisine strictement *cacher,* les viandes découpées en abattoir sont vidées de leur sang et doivent être salées pour compléter l'élimination du sang qui, en aucun cas, ne doit être consommé [H. A. A.].

Dix ans plus tard, le Saint-Siège promulgue, sous la plume d'Innocent III, une bulle tentant de laver les Juifs de tout soupçon, mais la rumeur aura la vie dure.

Suivra l'accusation fallacieuse de la profanation des hosties par les Juifs, ce qui vaudra à certains d'entre eux le bûcher.

L'accusation de meurtre rituel est encore portée en 1437 au Tyrol et aura quelques adeptes fanatisés jusqu'au XIXe siècle, en particulier au Moyen-Orient.

En revanche, signalons le cas très exceptionnel du duc de Naxos. Au cours du XVIe siècle, au Portugal, Juan Miquez, devenu Jean Miques était le compagnon d'escrime du futur empereur Maximilien. Il fut anobli par Charles Quint. Jean Miques appartenait au « clan » des Mendès, grands négociants à Lisbonne et Anvers.

Après de nombreuses pérégrinations, le clan se retrouva à Constantinople, où il fut accueilli en grande pompe par le sultan Sélim II. Jean Miquez, Marrane, prit le nom de Joseph Nassi et devint, grâce à l'appui du sultan, une véritable puissance politique qu'on qualifierait aujourd'hui d'incontournable.

[42]

Joseph Nassi devint, peu à peu, le véritable précurseur du sionisme en obtenant de Sélim II, une terre d'accueil pour les Marranes apatrides, la ville de Tibériade, puis l'île de Naxos dont il devint duc [[18]](#footnote-18).

Au siècle des Lumières, diverses positions s'affrontent

Ainsi, Voltaire ne cache-t-il pas ses sentiments antisémites. En particulier dans le *Dictionnaire philosophique,* il consacre une trentaine d'articles au sujet sur les 118 dont il est l'auteur.

« Les Juifs, nos maîtres et nos ennemis, que nous croyons et que nous détestons, le plus abominable peuple de la terre, dont les lois ne disent pas un mot de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme [...] Vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et qui les enrichissent...

[...] Vous êtes des animaux calculants, tâchez d'être des animaux pensants... »

« On regardait les Juifs du même œil que nous voyons les Nègres, comme une espèce d'homme inférieure », écrira-t-il dans *Essai sur les mœurs.*

Pour sa part, Jean Jacques Rousseau adopte une attitude ambiguë :

« Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge.

[43]

[...] Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un état libre, des écoles, des universités où ils puissent parler et disputer sans risque. Alors seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire ».

Ce dernier passage, surprenant pour l'époque, s'accorde bien avec les notions de liberté chères à Rousseau, lequel néanmoins dans le même souffle, emploie des propos « conventionnels » quand il parle des Juifs de l'Antiquité, « le plus vil des peuples... la bassesse de ce peuple incapable de vertu ».

Nouveau paradoxe quand Rousseau évoque Moïse qu'il admire :

« Pour empêcher que son peuple ne fondît parmi les peuples étrangers, il lui donna des mœurs et des usages initiatiques avec ceux des autres nations ; il le surchargea de rites, de cérémonies particulières [...] C'est par-là que cette singulière nation, si souvent subjuguée, si souvent dispersée et détruite en apparence, mais toujours idolâtre de sa règle, s'est pourtant conservée jusqu'à nos jours éparse parmi les autres sans s'y confondre, et que ses mœurs, ses lois, ses rites, subsistent et dureront autant que le monde, malgré la haine et la persécution du reste du genre humain... », texte extrait de Considérations sur le gouvernement de Pologne [[19]](#footnote-19).

Nicolas Fréret [[20]](#footnote-20) écrivait quant à lui :

« Il est évident que le christianisme n'est qu'un judaïsme réformé. La révélation faite à Moïse sert de fondement à celle qui, depuis, fut faite par Jésus-Christ : celui-ci a constamment déclaré qu'il n'était point venu pour détruire, mais pour accomplir la loi de ce législateur des Hébreux.

[44]

Tout le Nouveau Testament est donc fondé sur l'Ancien. En un mot, il est clair que la religion judaïque est la vraie base de la religion chrétienne... »

Peu de temps avant la Révolution française de 1789, le roi Louis XVI avait confié à Malesherbes la présidence d'une commission chargée d'améliorer la condition des Juifs.

En décembre 1789, la Constituante allait prendre des mesures concrètes, inspirées des thèses de l'Abbé Grégoire et de Mirabeau.

Il faudra cependant attendre Napoléon pour légiférer et proclamer l’émancipation des Juifs de France, en 1806.

Adolphe Crémieux symbolise l'émancipation des Juifs de France, Alphonse de Rothschild et Benjamin Disraeli également pour ceux d'Angleterre.

En 1842, Isaac Adolphe Crémieux, Cerfberr et Achille Fould sont élus à la Chambre par le corps électoral français. En 1844, le *Constitutionnel* commence à publier le feuilleton d'Eugène Sue, *Le Juif errant.*

Chateaubriand, Alfred de Vigny et Pierre Joseph Proudhon ne cachent nullement leurs sentiments profondément antisémites.

Proudhon, connu pour son antisémitisme et son antiféminisme écrivait notamment :

« Le Juif est [...] anti producteur, ni agriculteur, ni industriel, pas même vraiment commerçant.

[45]

C'est un entremetteur, toujours frauduleux et parasite, qui opère, en affaires, comme en philosophie, par la fabrication, la contrefaçon, le maquignonnage. Il ne sait que la hausse et la baisse, les risques de transport, les incertitudes de la récolte, les hasards de l'offre et la demande. Sa politique en économie est toute négative ; c'est le mauvais principe. Satan, Ahriman, incarné dans la race de Sem. »

Et dans ses *Carnets,* il se fait encore plus véhément : « Quand Crémieux parle à la tribune, sur une question où le christianisme est engagé, directement ou indirectement, il a soin de dire : votre foi, qui n'est pas la mienne ; votre dieu, votre Christ, votre évangile, vos frères du Liban. Ainsi font tous les Juifs ; ils sont d'accord sur tout avec nous sur tous les points, à tant qu'ils peuvent en tirer parti ; mais ils ont toujours soin de s'exclure – ils se réservent ! Je hais cette nation. »

Poliakov [[21]](#footnote-21) conclut sur le « cas Proudhon » :

« Hantise de la femme, hantise du Juif : tout laisse croire que l'asservissement de l'une et l'expulsion de l'autre revêtaient pour Proudhon des significations voisines et l'on est bien fondé à voir dans ce révolutionnaire en retard sur son temps, dans ce violent, le prototype d'un fasciste du XXe siècle. »

Richard Wagner, en Allemagne, après avoir pleinement profité de l'aide de son protecteur Giacomo Meyerbeer, l'invective violemment ainsi que son peuple :

[46]

« Pour qui a observé la tenue insolente et l'indifférence de l'assemblée de fidèles à la synagogue, pendant un service divin en musique, il est facile de comprendre qu'un compositeur d'opéra juif ne se sente pas blessé de retrouver la même chose chez un public de théâtre. [...] Le judaïsme est la mauvaise conscience de la civilisation moderne [...] Réfléchissez qu'il existe un seul moyen de conjurer la malédiction qui pèse sur vous : la rédemption d'Ahasvérus – l'anéantissement »

Poliakov ajoute que le compositeur, en proie à une paranoïa évidente, devenait un antisémite forcené.

Schopenhauer ne sera pas en reste, bien contraire. Il vitupéra les Juifs avec une ardeur peu commune, parlant de la « puanteur juive » *(foetor judaïcus).*

Quant à Friedrich Nietzsche, il écrivait des Juifs dans *Humain, trop humain :*

« Ce furent des libres-penseurs, des savants, des médecins juifs qui maintinrent le drapeau des lumières et de l'indépendance d'esprit sous la contrainte personnelle la plus dure ; c'est à leurs efforts que nous devons en grande partie qu'une explication du monde plus naturelle, plus raisonnable, et en tout cas affranchie du mythe, ait enfin pu ressaisir la victoire, et que la chaîne de la civilisation gréco-romaine soit restée ininterrompue. Si le christianisme a tout fait pour orientaliser l'Occident, c'est le judaïsme qui a surtout contribué à l'occidentaliser à nouveau : ce qui revient à dire en un certain sens, à rendre la mission et l'histoire de l'Europe une continuation de l'histoire grecque. »

[47]

En France, l'affaire Dreyfus sera le point culminant atteint par les antisémites en cette fin de XIXe siècle. Tant d'ouvrages ont été publiés à propos de cette lamentable histoire que je me contenterai d'un bref rappel.

Le capitaine Alfred Dreyfus, accusé à tort en 1894 d'intelligence avec les Allemands (Esterhàzy était le véritable coupable) sera dégradé dans la cour de l'École militaire, condamné au bannissement à l’Ïle de Ré puis à l’île du Diable jusqu'à la révision de son procès et son retour en France en 1899.

C'est au cours de la dégradation de Dreyfus que Théodor Herzl [[22]](#footnote-22), journaliste écœuré et bouleversé par ce à quoi il assiste, pense à la nécessité d'un foyer juif. Il publiera son *Manifeste pour un État juif* en 1895. L'affaire Dreyfus divisera profondément la France. Zola publiera dans l’*Aurore* son célèbre *J'accuse,* lettre ouverte au Président de la République française.

Edouard Drumont, qui fait siennes les idées de Charles Fourier, éructe en 1885 l'ignoble *France juive* [[23]](#footnote-23), ouvrage dans lequel il exalte l'antisémitisme dont il s'est toujours vanté d'être le héraut.

Bernard Lazare [[24]](#footnote-24) eut avec lui des échanges plus que houleux, par articles de presse interposés. C'est une époque où le mot *Juif* est volontiers remplacé par un terme plus flou et moins « infamant » dans la bouche de ceux qui l'emploient. Ainsi est consacrée la dénomination *Israélite* qui voit le jour dès le début du XIXe siècle.

[48]

Ce mot apparaît comme une sorte de cache-misère. On dirait aujourd'hui qu'il s'agit d'une expression *politiquement correcte,* comme si le fait de prononcer le mot Juif pouvait salir celui qui l'emploie...

D'ailleurs, dans la vie quotidienne, il était fréquent d'entendre dire par des Français bon teint : « C'est un Israélite... mais c'est un type bien ! »

Edmond Fleg [[25]](#footnote-25) raconte la découverte de ses origines par hasard dans son livre *L'enfant prophète :*

« Quand j'ai commencé de comprendre, j'avais quel âge ? Cinq ans, quatre ans peut-être. [L'enfant, accompagné de sa nounou, croise un gros monsieur revêtu d'une soutane]...

— Oh ! Le joli petit, dit-il. Un vrai petit Jésus ! [...] Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Claude Lévy

Il ne bouge pas. Sa figure est encore tout contre la mienne. Mais qu'a-t-il ? Que ses yeux sont loin, tout à coup ! Et ses joues, qu'elles sont tristes !

— Dommage, (dit-il) et s'en va. »

Plus tard, le petit garçon, en proie à mille doutes, veut savoir ce qu'est un Juif. Issu lui-même d'un milieu non-pratiquant, il est tenté par la conversion au catholicisme, mais un prêtre l'en dissuade et lui demande de réfléchir... il n'a que treize ans !

Fleg poursuit :

« Quand j'ai dit à maman que je voulais faire ma Bar-Mitsva, j'ai dû traduire le mot. Et quand je l'ai eu traduit, elle a été bien surprise ! ...

— Où vas-tu prendre ces idées, mon Claude ! Ton père ne sera pas content ! [...]

[49]

— Savez-vous, mon ami, ce que notre Claude a imaginé, depuis le mariage de Jacques ?

— Il veut se faire rabbin ?

— Pas encore. Mais il veut préparer sa... Comment prononces-tu ce mot Claude ?

— Ma *Bar-Mitsva*

— Qu'est-ce que c'est que c'est ça ?

— Sa première communion israélite.

— Voilà du nouveau ! Toi qui voulais devenir Éclaireur. [...] Voyez, chère amie, où mènent les concessions, dit papa. On traîne ce petit dans une synagogue. Deux notes de musique, trois mots d'hébreu : et voilà un enfant qui tombe dans le mysticisme ! ».

Ce passage correspond à ce qu'on appelait l'assimilation, une des voies dont parle Albert Memmi [[26]](#footnote-26) dans son livre *La libération du Juif.* Cette assimilation est pourtant tragique car elle va gommer, au fil du temps, toute originalité, tout lien avec les origines. Ce n'est pas ce qu'a choisi Edmond Fleg qui, bien au contraire, s'intéressera toute sa vie au monde juif et fondera, en 1926, l'Amitié judéo-chrétienne, estimant que le judaïsme peut adopter Jésus, sans adopter le christianisme.

Que se passait-il en Afrique du Nord ? Après la conquête de l'Algérie, la France s'intéresse au Maroc. Il est totalement interdit aux *roumis* de pénétrer dans ce pays, sous peine de mort. Charles de Foucauld, après la vie aventureuse et dissolue qu'on lui connaît, y parvient, déguisé en Juif, grâce à Mac Carthy, de la bibliothèque d'Alger.

[50]

Ce dernier organise le voyage périlleux de Charles de Foucauld, en compagnie du guide et rabbin Mardochée-Abi-Serour, né au Maroc et connaissant parfaitement le pays. Foucauld empruntera l'identité factice de rabbi Joseph Aleman, originaire de Moscovie, pour échapper à une mort certaine, mais non aux vexations et humiliations qui sont monnaie courante pour les Juifs.

Pour cela, Foucauld doit vivre dans le quartier juif d'Alger, laisser pousser sa barbe, ses papillotes, adopter le costume traditionnel juif, acquérir les manières juives et se faire oublier. À cette occasion, le bouillant officier a la possibilité de se rendre compte par lui-même que les vexations viennent tant des Musulmans que des Français établis en Algérie. Parvenu enfin au Maroc, il est grandement aidé dans sa mission par Samuel ben Simhon, du mellah de Fès, puis à Boujad, par Sid ben Daoud et son petit-fils El Hadj-Idriss, Musulman marocain très cultivé et ouvert à l'Occident.

Ce dernier déclarera à Charles de Foucauld que le Maroc est paralysé par l'autorité précaire du sultan, les luttes incessantes des qaïds, les tributs à payer pour une protection aléatoire. Les Marocains éclairés désirent la paix française.

Pourtant, Foucauld se révèle bien ingrat à l'égard de Mardochée-Abi-Serour dont il mentionne à peine l'existence dans son livre : *Reconnaissance au Maroc ;* il ne lui rendra hommage que bien plus tard. Ce n'est que justice pour le rôle joué par Mardochée, alors âgé de cinquante-trois ans, et prêt à vivre très dangereusement pour guider Foucauld.

[51]

Celui-ci n'est pas tendre pour les Juifs qu'il classe en deux catégories, les Juifs de *bled el makhzen* soumis au sultan, et ceux qui vivent en zone indépendante, *bled es-siba* [[27]](#footnote-27)*.*

« Les Juifs du bled *el-makhzen* [...] tiennent par la corruption des magistrats auxquels ils parlent fort, tout en leur baisant les mains, acquièrent de grandes fortunes, oppriment les Musulmans pauvres [...] sont paresseux et efféminés ont tous les vices et toutes les faiblesses de la civilisation, sans en avoir aucune des délicatesses...

Les Juifs du bled *es-siba* ne sont pas moins méprisables, mais ils sont malheureux [...] ayant chacun leur seigneur Musulman, dont ils sont la propriété, [...], ils sont les plus infortunés des hommes. Paresseux, avares, gourmands, ivrognes, menteurs, voleurs, haineux, surtout sans foi ni bonté [...] Les Israélites du Maroc observent avec la dernière rigueur les pratiques extérieures du culte. Mais ils ne se conforment en rien aux devoirs de morale que prescrit leur religion. [...] J'écris des Juifs du Maroc moins de mal que je n'en pense ; parler d'eux favorablement serait altérer la vérité ; mes explications s'appliquent à la masse du peuple : dans le mal général, il existe d'heureuses exceptions, mais ces modèles sont rares et on les imite peu. »

Les Juifs doivent se déplacer pieds nus dans la ville arabe, par respect pour le seigneur musulman, et ne remettent leurs chaussures que dans l'enceinte du mellah.

À l'époque, Foucauld est encore le jeune officier français en quête d'aventures, blasé par les artifices de la vie à Paris ou en garnison.

[52]

Son engagement ultérieur dans la foi et le soulagement des misères de toutes sortes lui feront écrire d'autres textes qui apparaissent en contradiction totale avec ce qui précède [[28]](#footnote-28) :

« Tout Juif du bled *es-siba* appartient corps et biens à son seigneur, son *sid*. [*..*.] Le *sid* protège son Juif contre les étrangers comme chacun défend son bien. [...] Le Juif mène la vie la plus pauvre et la plus misérable, il ne peut gagner un liard qui ne lui soit arraché ; on lui enlève ses enfants.

Finalement, on le conduit lui-même sur le marché, on le met aux enchères et on le vend [...] rien au monde ne protège un Israélite contre son seigneur ; il est à sa merci.

Veut-il s'absenter, il lui faut une autorisation ; sa famille doit rester auprès du *sid* pour répondre de son retour. »

La France sera considérablement aidée dans son travail de pénétration au Maroc par des Juifs lettrés et les responsables des diverses communautés juives du pays [[29]](#footnote-29).

*Les Protocoles des Sages de Sion,* odieux pamphlet antisémite ont été rédigés en France, dans une obscure officine de la police tsariste. Depuis, ils ont été régulièrement exhibés par la propagande arabe, notamment avec la bénédiction du Grand Mufti de Jérusalem, au moment du partage de la Palestine et de la création de l'Etat d'Israël. Ils ont également servi d'obscurs intérêts du célèbre constructeur automobile Henry Ford.

[53]

Ils fourmillent d'une série d'aberrations plus grotesques les unes que les autres et reprennent les vieux thèmes des pamphlets des XIVe et XVe siècles.

En France, Pierre-André Taguieff [[30]](#footnote-30), directeur de recherche au CNRS, a publié en 1992 un ouvrage de référence sur les *Protocoles.*

Dans un dossier rédigé par le journaliste Eric Conan [[31]](#footnote-31) dans l'hebdomadaire *L'Express* du 18 novembre 1999, des détails fort intéressants sont fournis au lecteur.

En compulsant les archives soviétiques, l'historien russe Mikhaïl Lépékhine a découvert l'identité du rédacteur des *Protocoles* dénonçant le prétendu « complot juif mondial ».

Il s'agit de Mathieu Golovinski qui, en poste à Paris, inventa au tout début de l'année 1901 les Protocoles pour le représentant de la police politique du Tsar Nicolas II, lequel mettra en doute leur authenticité et en interdira la diffusion.

Les *Protocoles* seront utilisés en 1919 en Europe occidentale. En France, Drumont avait éructé un pamphlet voisin avec la *France Juive.* La maison Grasset les publie dès 1921 avec plusieurs rééditions jusqu'en 1938.

Les nazis, certains pays arabes, Henry Ford dans *The Dearborn Indépendant* et le Père Charles E. Coughlin dans son livre *Social Justice,* aux USA, s'en firent les fidèles échos, malgré les efforts entrepris en 1921 par le *Times,* pour démontrer la manipulation [[32]](#footnote-32).

[54]

Les *Protocoles* des Sages de Sion parfois nommés *Programme juif de conquête du monde* ont été publiés dans leur version complète en 1905 puis 1906.

Ils rendent compte d'une série de pseudo réunions judéo-maçonniques secrètes. L'objectif prétendu de ces « réunions » était de détruire les monarchies et la civilisation chrétienne par l'utilisation de la violence, les révolutions, la guerre, le capitalisme pour détruire un monde sur les ruines duquel les Sages de Sion installeraient un pouvoir juif mondial. La première véritable publication des *Protocoles* eut lieu en Angleterre et en Allemagne en 1920.

Dans *Mein Kampf.* Hitler affirme leur authenticité : « Les *Protocoles des Sages de Sion –* que les Juifs rejettent officiellement avec une telle violence – ont montré de façon incomparable combien toute l'existence de ce peuple repose sur un mensonge permanent.. »

Dès 1933, à leur arrivée au pouvoir, les nazis s'empresseront de diffuser largement les *Protocoles.*

En 1951, ils réapparaissent dans une édition en arabe publiée au Caire, dans le but de dénoncer un « complot sioniste ».

Taguieff [[33]](#footnote-33) note :

« Les Protocoles constituent un modèle réduit de la vision antijuive du monde la plus propre à la modernité, vision centrée sur le thème de la domination planétaire. La référence publique aux Protocoles est, par exemple, aujourd'hui présente dans les textes et les discours du FIS algérien et du *Hamas* palestinien. »

[55]

À un niveau tout à fait différent, le Général de Gaulle n'avait-il pas déclaré après l'affaire des vedettes de Cherbourg qu'Israël était un « peuple fier, dominateur et sûr de lui », et n'avait-il pas modifié en faveur des pays arabes l'attitude de la France traditionnellement amie d'Israël ? Les récents événements lors du voyage d'un Premier Ministre français en Israël en février 2000 n'éclairent-ils pas d'un jour particulier toute cette politique ?

Taguieff [[34]](#footnote-34) poursuit :

« Le texte des *Protocoles* satisfait le besoin d'explication, en donnant un sens au mouvement indéchiffrable de l'histoire, dont il simplifie la marche en désignant un ennemi unique. Il permet de légitimer, en les présentant comme de l'autodéfense préventive, toutes les actions contre un ennemi absolu, diabolique et mortel qui se dissimule sous des figures multiples : la démocratie, le libéralisme, le communisme, le capitalisme, la république, etc. Le succès et la longévité des *Protocoles* [...] tiennent paradoxalement au manque de précision du texte, qui peut facilement s'adapter à tous les contextes de cris, où le sens des événements est flottant, indéterminable. D'où les permanentes réutilisations. »

Les *Protocoles,* tel le monstre du Loch Ness, resurgissent fréquemment du cloaque. Le mal est fait et au-delà de l'Europe. Outre certains pays du Moyen-Orient, d'autres États sont touchés, ainsi le Maroc, fortement agité par un parti ultra nationaliste, artisan partiel de l'indépendance de cet ancien protectorat de la France.

[56]

Il est vrai qu'avant le Protectorat, les Juifs avaient un statut particulier, celui de *dhimmi,* sujets protégés par le sultan, soumis à l’humeur de ce dernier et aux diverses crises qui pouvaient secouer le pays, dont ils faisaient généralement les frais au cours de scènes de pillage, d'incendies de synagogues, de destructions de livres sacrés, de massacres. Le sultan ne contrôlait pas totalement l'empire chérifien ; les tribus du sud et surtout du nord du Maroc, notamment du Rif, entraient souvent en rébellion contre son autorité [[35]](#footnote-35).

Lors de l'indépendance du pays en 1956, après une période de transition marquée de doutes, d'espoirs et de déceptions, l'antijudaïsme prospère.

En 1960, le gouvernement marocain, pour ne pas déplaire à Nasser et se situer dans la ligne politique de la Ligue arabe, interdit tout échange de courrier entre Israël et le Maroc.

Cette décision est prise par le Premier Ministre marocain, Abdallah Ibrahim (Ibrahim est, notons-le, la version arabe du prénom Abraham !) qui a pourtant des idées progressistes et se situe plutôt à gauche. La jeune radiodiffusion marocaine emploie un ton d'une extrême virulence pour vilipender les Juifs dans des termes qui n'auraient pas déplu à Hitler ou Goebbels.

Pour la première fois, des relents nauséabonds de l'antisémitisme européen ont franchi la Méditerranée et révèlent aux communautés juives sidérées et angoissées qu'elles sont devenues des otages [[36]](#footnote-36).

[57]

Cette affaire intervient peu après le tragique naufrage, au large des côtes tangéroises, du navire le *Pisces,* qui a quitté en secret le Maroc, le 10 janvier 1961, embarquant 44 Juifs, dont 24 enfants.

Victor Malka précise [[37]](#footnote-37) :

« La preuve était désormais faite pour l'opinion publique internationale que les Juifs marocains devenaient des otages, et que la liberté de circulation, garantie par la Déclaration des droits de l'Homme, leur était contestée. [...] Un numerus clausus de fait fut introduit dans le recrutement des fonctionnaires. Des dizaines de jeunes furent arrêtés, sans raison, emprisonnés et violés.

De nombreuses jeunes filles disparurent. Des cortèges funèbres juifs furent lapidés [...] Une nouvelle haine découvrait son visage pour les Juifs nationaux [...] Les services des passeports des villes marocaines recevaient des milliers de demandes auxquelles ils opposaient leur refus [...] Un ministère des Affaires islamiques, confié au chef de l'Istiqlal, Allal-El-Fassi [...] À l'usage, la communauté juive nationale dut se rendre à l'évidence : la fonction essentielle de ce ministère était la conversion de Juives mineures à l’islam. »

On ne saurait parler d'antisémitisme, mais bien d'antijudaïsme. On peut ainsi lire dans le journal *Akhbar Ad-Dounia* du 11 septembre 1963 : « Les Juifs ne méritent même pas le nom d'hommes » et dans *El Alam :*

« Les Juifs sont des puces, des renards, des usuriers, ils ont une insatiable soif d'argent. »

[58]

L'association des Oulémas (assemblée de sages religieux du royaume) exige l'épuration de l'Administration « polluée par les Juifs et autres étrangers ». Victor Malka [[38]](#footnote-38) consacre dans son livre un important chapitre à ce sujet. Les ultranationalistes iront jusqu'à exhumer, pour les publier, les ignobles *Protocoles des Sages de Sion [[39]](#footnote-39).*

En 1962-63, au Maroc, la période est particulièrement sombre au moment où éclate l'affaire des disparitions de jeunes filles juives et des conversions forcées. Cette affaire est gravissime. Elle plonge la communauté juive dans l'inquiétude.

Au cours de ces années noires nommées *les années de plomb,* les cartes d'identité des sujets juifs marocains portaient un signe distinctif particulier.

En effet, un « I » majuscule (Israélite) figurait en haut et à gauche – écrit à la main avec une encre indélébile – d'une taille relativement discrète, mais d'une présence édifiante... Je l'atteste car j'ai vu de telles cartes.

Au XVIe siècle, des Juifs de Fès, dont la famille du ministre des Affaires islamiques Allal-el-Fassi, s'étaient convertis de force à l'islam.

David Amar, secrétaire général des Communautés juives du Maroc, écrivit avec courage dans *La Voix des Communautés :* « Si d'aucuns se complaisent dans le rôle de Juifs honteux, libre à eux. Nous avons choisi la parole et la libre expression ». D'autres hommes courageux de toutes origines ont agi pour freiner Allal-el-Fassi dans sa politique anti-juive [[40]](#footnote-40).

[59]

Et pourtant, la dynastie alaouite au pouvoir depuis plus de quatre siècles a toujours protégé les Juifs au Maroc, notamment le roi Mohammed V qui, selon la légende, prit des positions très courageuses lors de la promulgation des lois raciales de Vichy et surtout par la suite, le roi Hassan II qui autorisa le départ de nombreux Juifs et leur demanda de revenir dans leur pays natal, bien plus tard, après des rencontres « secrètes » avec des responsables israéliens et le secrétaire général du Congrès Juif Mondial....

Mais il n'en a pas été de même partout. La lecture récente du bouleversant témoignage que Moïse Rahmani nous livre dans son remarquable ouvrage intitulé *L'exode oublié. Juifs des pays arabes* [[41]](#footnote-41)a provoqué en moi une tristesse intense, une douleur, une colère et une profonde révolte...

Moïse Rahmani, dans une démarche courageuse car douloureuse évoque de façon précise, détaillée et très émouvante ceux que l'histoire semble vouloir oublier. Ces Juifs des pays arabes étaient pour la plupart implantés dans leur pays de naissance bien avant la conquête arabe, parfois depuis un ou deux millénaires. Ces Juifs oubliés au nombre imposant de près d'un million d'âmes ont été soit condamnés au départ soit chassés de leurs pays, comme s'ils étaient contaminés et contaminants. L'extermination des Juifs d'Europe avec la Shoah a occulté leur drame. Et pourtant, aucune horreur ne peut et ne doit être hiérarchisée.

[60]

Elle est « horreur », tout simplement et la nature des exactions n'en efface pas la monstruosité.

Ainsi, on découvre que les malheureux Juifs d'Égypte dont la communauté florissante comptait près de 100 000 personnes a subi, en 1948, des actes de barbarie dignes des horreurs nazies. Des camps de concentration ont anéanti psychiquement et physiquement des hommes dont des vieillards dans des conditions qui font horreur. Les témoignages contenus dans le livre de Moïse Rahmani sont à la fois édifiants et d'une émotion intense.

L'auteur égrène les souvenirs de témoins évoquant leur vie en Algérie, à Aden, en Égypte, Irak, Syrie, Libye, au Maroc, en Tunisie, au Yémen... Tout ne s'est pas passé de la même façon et certains Juifs dans certains pays ont eu moins à souffrir de ce que je persiste à nommer antijudaïsme, antisionisme et non pas antisémitisme.

L'antijudaïsme en pays arabe avait une connotation particulière différente de l'antisémitisme chrétien d'Europe avec les horreurs que l'on sait.

Toutefois, un nouvel antisémitisme est né, l’antisémitisme propagé et véhiculé par des musulmans se réclamant abusivement de l'islam. Ce nouvel antisémitisme est proche de l'antisémitisme chrétien historique et peut être encore plus violent car aveugle et encore plus monstrueux, au nom d'Allah ! Quelle dérision [[42]](#footnote-42)!

[61]

Dans le domaine international, défilent tragiquement la première guerre mondiale, la fin des Romanov et la révolution russe, la défaite allemande, le traité de Versailles, le partage de l'Empire ottoman – le premier partage du monde avant Yalta –, la république de Weimar et la naissance progressive des nationalismes exacerbés d'Europe, le krach de 1929, le piège infernal des traités internationaux, pour aboutir à l'horreur des horreurs, la Deuxième Guerre mondiale et ses exactions de toutes sortes. Cette fois, pas d'amateurisme, il s'agit, outre la machine de guerre redoutable du troisième Reich, d'une organisation particulièrement obsessionnelle d'élimination d'individus nommés *Untermenschen,* indignes de vivre, les Juifs, les communistes, les francs-maçons, les Tziganes, les homosexuels, les malades mentaux, les arriérés, les opposants au régime... Il n'est pas question ici de synthétiser une tranche d'histoire aussi épouvantable, mais seulement d'en rappeler l'existence, au sens où Marek Halter et Elie Wiesel parlent du devoir de mémoire.

Voici 25-30 ans, des intellectuels ou du moins considérés comme tels, ont innové un mouvement dit révisionniste. Il s'agit plutôt de négationnisme. Le thème récurrent est l'inexistence des chambres à gaz nazies et l'inexactitude du nombre de déportés de toutes origines éliminés par les nazis. Des partis politiques d'extrême droite en Europe en ont fait leur slogan, utilisant des petites phrases assassines ou des actions d'une grande violence.

[62]

En 1999, sous la direction et avec la participation de P. A. Taguieff, a été publié un volumineux travail intitulé *L'antisémitisme de plume* [[43]](#footnote-43)*,* qui recense des études et documents durant la période allant de 1940 à 1945 avec des références plus anciennes. On trouve des noms tels que Drumont, Rebatet, Montandon, Martial, Boissel, Brasillach, Pierre-Antoine Cousteau (frère du Commandant Jacques-Yves Cousteau), Darquier de Pellepoix... chacun éructant des insanités ahurissantes dans une compétition bien pathétique (au sens anglais, c'est-à-dire pitoyable).

L'antisémitisme n'est pas encore mort, le racisme en général non plus et la technologie moderne permettent la création de groupes néofascistes, néonazis, racistes de tout poil, grâce au « dieu » Internet... Des « jeux » racistes y sont même proposés, des rencontres sont organisées, des forums de discussion également…

Cependant, au milieu de toutes ces turpitudes, il est capital d'insister sur le fait que, en tout lieu, à toute époque, des Chrétiens et des Musulmans, des agnostiques, des hommes de bonne volonté, hommes et femmes, se sont dressés, souvent au péril de leur liberté et/ou de leur vie pour s'indigner, le faire savoir et combattre l'exclusion. Le roi Juan Carlos d'Espagne a officiellement demandé le pardon des Juifs et abrogé solennellement l'édit d'expulsion de 1492. Le président Jacques Chirac a également et officiellement reconnu les crimes de l'État français vichyste lors du 53e anniversaire de la rafle du Vélodrome d'hiver du 17 juillet 1942.

[63]

Récemment, la date anniversaire de cette tragique rafle a été déclarée journée officielle du souvenir des victimes juives du régime de Vichy. Des personnalités telles que André Chouraqui, le pape Jean-Paul II, Monseigneur Lustiger, œuvrent pour un rapprochement des trois religions monothéistes.

Marek Halter a rendu un vibrant hommage à tous les Justes, surtout anonymes dont le courage et l'abnégation permettent d'espérer un avenir autre pour une humanité digne de ce nom.

Yigal Carmon [[44]](#footnote-44) responsable du MEMRI *(Middle East Media Research Institute)* notait en avril 2003 que le discours antisémite du monde arabe est en train de changer. Ainsi, des intellectuels palestiniens, algériens, marocains, égyptiens, libanais, syriens, ont dénoncé l'organisation en mars 2001 à Beyrouth d'une conférence des négationnistes et obtenu son annulation.

La conférence était le fait de *l’Institute for Historical Review* de Los Angeles et l'organisation helvétique *Vérité et Justice.* Les intellectuels musulmans offusqués avaient rédigé un communiqué précisant en substance :

« Tenir cette conférence à Beyrouth n'est pas à la gloire de la capitale libanaise... Cette conférence défend le bourreau nazi et son crime contre les Juifs et d'autres encore, au nom des victimes palestiniennes et arabes. Il s'agit d'un règlement de comptes entre Occidentaux et Occidentaux, où le problème palestinien joue le rôle de faux témoin... Le Liban possède trop de faux pour que le Protocole des Sages de Beyrouth vienne s'ajouter à la liste. »

[64]

Si je suis issu d'une religion monothéiste et que je me déclare antisémite – c'est-à-dire antijuif, antichrétien et antimusulman –, je développe à l'égard de mes origines un processus contre moi-même ; c'est bien ce que font les anticorps dans une maladie auto-immune.

L'histoire biblique et celle de l'humanité fourmillent d'arguments qui viennent valider mon hypothèse de départ, l'antisémitisme comme maladie auto-immune.

Abraham est le père des trois religions monothéistes, Moïse le premier véritable législateur et les Dix Paroles recueillies sur le Mont Sinaï s'adressent, non pas à un seul peuple, mais à l'humanité tout entière. D'ailleurs, les trois religions monothéistes n'ont-elles pas conservé, au cours des millénaires, cette référence fondamentale ?

L'antisémitisme et la psychanalyse

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce n'est sûrement pas un hasard si la psychanalyse voit le jour dans un empire austro-hongrois antisémite [[45]](#footnote-45). Il me paraît normal de commencer par l'attitude de son père fondateur, Sigismund Schlomo Freud.

Lors du 1er Congrès international d'Histoire de la Psychanalyse qui s'est tenu à Paris en mai 1987, auquel j'ai assisté avec beaucoup de passion et d'intérêt, le même majeur était : *La psychanalyse et les psychanalystes durant la Deuxième Guerre mondiale dans le monde* [[46]](#footnote-46).

[65]

J. Chasseguet-Smirgel précisa dans son intervention qu'il y existait jusqu'alors très peu d'écrits sur cette période [[47]](#footnote-47). Une véritable enquête s'est avérée nécessaire pour reconstituer le puzzle. Il est notamment difficile de comprendre l'attitude de Freud pendant la guerre, sans procéder à un retour en arrière qui permet d'apprécier le contexte sociopolitique de l'époque. Il existe, bien évidemment des écrits de Freud lui-même qui sont les témoins de sa fidélité au judaïsme. En revanche, on retrouve autant de textes ou de positions qui peuvent évoquer un reniement.

Après tout, souvenons-nous que Sigismund Schlomo Freud, éloigné des pratiques religieuses, était le fils de Jacob Freud, le petit-fils de rabbi Schlomo Freud, l'arrière-petit-fils de rabbi Ephraïm Freud, et l'un de ses ancêtres avait été le rabbi Nathan Halévy Chamatz, un des grands talmudistes de Galicie.

Par ailleurs, David Bakan [[48]](#footnote-48) écrivit que, douze ans avant la naissance de Freud à Freiberg, en Moravie, avaient été publiés des travaux sur la question de l'antisémitisme, par Karl Marx, travaux qui sont d'une extrême sévérité à l'égard de ses coreligionnaires. Il semble que le mot « antisémitisme » soit apparu pour la première fois en Allemagne vers 1873. En Autriche, une puissante vague d'antisémitisme marque l'année 1882. À Presbourg, près de Vienne, des violences furent commises contre des Juifs. Un pamphlet intitulé *Le Juif du Talmud* par August Rohling, professeur à l'Université de Prague, avait constitué une véritable exhortation au pogrom. Ce fut pour Freud un tournant de sa vie.

[66]

Dès lors, Freud se rendit compte que les attaques qui avaient lieu étaient dirigées non seulement contre les Juifs, en tant que personnes, mais aussi contre toute la tradition et la culture juives.

En 1893, parut un autre pamphlet intitulé *Un meurtre rituel* écrit par le père Joseph Deckaert » relatant notamment un procès intenté en 1474 contre des Juifs accusés de meurtres rituels.

La « question juive » était un sujet courant de conversation. Des remarques dans ses lettres attestent que Freud était préoccupé par ces questions.

Ainsi, dans une lettre à Fliess, il commenta l'affaire Dreyfus. Mais il utilisait souvent la dissimulation dans ses écrits. On en trouve la trace dans *Moïse et le monothéisme* [[49]](#footnote-49)*.* Freud signalait que son intention première était de ne pas publier la dernière partie qui était aussi la plus importante.

Citons un court extrait :

« [...] nous vivons ici dans un pays catholique, sous la protection de cette église, incertains du temps pendant lequel cette protection nous sera assurée. Tant qu'elle persiste, cependant, nous hésiterons naturellement à faire quelque chose qui nous attirerait l'animosité de l'église. Ce n'est point lâcheté, mais prudence. Le nouvel ennemi (le nazisme, [H.A.A.]) dont nous nous garderons de servir les intérêts est plus dangereux que l'ancien avec lequel nous avions appris à vivre en paix. Les recherches psychanalytiques sont, de toute façon, considérées avec une attention méfiante par les Catholiques et nous n'affirmerons pas que ce soit à tort.

[67]

Quand nos recherches nous amènent à conclure que la religion n'est qu'une névrose de l'humanité, quand elle montre que sa formidable puissance s'explique de la même manière que l'oppression névrotique de certains de nos patients, nous sommes certains de nous attirer le plus grand ressentiment des pouvoirs de ce pays ».

Freud avait pleinement conscience que la matière de ses écrits rencontrerait une résistance aussi bien à cause de leur contenu que parce qu'ils étaient écrits par un Juif. N'écrit-il pas dans les premières lignes de *Ma vie et la psychanalyse :*

« Je suis né le 6 mai 1856, à Freiberg, en Moravie, une petite ville de la Tchécoslovaquie actuelle. Mes parents étaient juifs, moi-même suis demeuré juif. » [[50]](#footnote-50)

Max Graf [[51]](#footnote-51), pour sa part, rapportait :

« [...] Quelquefois, au cours des visites de Freud, on abordait la question juive. Freud était fier d'appartenir au peuple juif qui donna la Bible au Monde [...]

Quand mon fils naquit, je me demandais si je devais le soustraire à l'antisémitisme haineux [...] Je pensais qu'il était peut-être préférable de le faire élever dans la foi chrétienne. Freud me conseilla de ne pas le faire. Si vous ne laissez pas votre fils grandir dans le judaïsme -disait-il -, vous le priverez de ses sources que rien ne peut remplacer. »

L'une des rares distractions de Freud était sa participation aux réunions de la Loge *B'nai Brith* (les fils de l'Alliance), à Vienne, où l'on joue une fois par semaine au tarot, jeu populaire inspiré de la Kabbale.

[68]

C'est devant cette société qu'il exposa, pour la première fois, son thème le plus audacieux, celui de Dieu et de Satan. Freud était membre de l'Institut Scientifique yiddish de Vilno. Une question importante est celle de l'étendue des connaissances de Freud en hébreu et en yiddish. On trouve un grand nombre de mots appartenant à ces deux langues dans ses écrits. Freud ne pouvait manquer d'entendre couramment parler le yiddish, chaque fois qu'il se rendait dans le quartier juif de Vienne. Pour l'hébreu, Ernest Jones, son biographe [[52]](#footnote-52), dit qu'on avait bien sûr enseigné l'hébreu à Freud.

Jacob Freud avait d'ailleurs offert à son fils Sigismund Schlomo une bible illustrée de 685 gravures, celle du rabbin Ludwig Philippson, dans laquelle Jacob, enfant, avait appris les rudiments du judaïsme. Cette bible comportait notamment une dédicace en hébreu.

Jones poursuit en déclarant que Freud se sentait Juif « jusqu'à la moelle des os ». Freud déclara lui-même qu'il n'était « ni autrichien, ni allemand, mais Juif ». Il est cependant important de distinguer chez Freud le sentiment qu'il avait de son appartenance judaïque et son acceptation des doctrines religieuses. L'intensité de son appartenance juive n'avait d'égal que son rejet de la doctrine et de la pratique religieuse.

Albert Memmi [[53]](#footnote-53), pour sa part, constate qu'on aboutit à un paradoxe chez Freud, qui est obsédé par sa judéité, au point d'y consacrer son œuvre, alors qu'il en efface systématiquement les traces. Selon Memmi, à la question posée aux Juifs modernes par l'histoire, Freud répond : la judéité est à la fois positive et négative.

[69]

La condition juive doit être à la fois acceptée et rejetée. C'est d'abord en refusant le judaïsme qu'on assume le mieux sa judéité. Le terme « judéité » a été introduit par Memmi et signifie pour lui l'appartenance juive, religieuse ou non.

Janine Chasseguet-Smirgel [[54]](#footnote-54) note que Simone Weil, philosophe, avait proféré des attaques antisémites virulentes.

Il est certain que la notion de « peuple élu » permet de comprendre le caractère sacrificiel.

Entre les deux guerres mondiales, l'antisémitisme était particulièrement actif.

Les Juifs avaient trois solutions : soit s'enfermer dans une pratique religieuse très orthodoxe, avec le risque d'isolement et de rejet, soit opter pour l'assimilation ou pour la solution sioniste, commencée en 1870 par les Amants de Sion, puis confortée par le manifeste de Théodor Herzl écrit après l'affaire Dreyfus dont il rendit compte en tant que correspondant de son journal.

À 17 ans, Freud avait fait partie d'un mouvement nationaliste et s'était affirmé allemand et non autrichien. Toutefois, Freud écrit en 1919 qu'il ne déplore pas la défaite allemande. Freud entretenait une importante correspondance avec Arnold Zweig à propos du sionisme. À la fin de sa vie, en 1938, Freud s'affirme Juif et renie le peuple allemand. Il considère la Palestine comme sa mère-patrie.

[70]

Entre 1933 et 1938, Freud était constamment préoccupé par la violence annoncée du nazisme, avant l’*Anschluss.* D réaffirme sans cesse son identité juive lors de cette période.

En 1934, Carl-Gustav Jung écrivait pour sa part [[55]](#footnote-55) un article intitulé *Civilisation en transition* (règlement de comptes avec son maître ?) :

« [...] Aucun psychothérapeute ne devrait laisser échapper l’occasion de s'étudier de façon critique à la lumière de ces psychologies négatives. Freud et Adler ont regardé très clairement le côté ombre qui nous accompagne tous. Les Juifs ont cette particularité en commun avec les femmes. Étant physiquement plus faibles, ils doivent viser les défauts dans l’armure de leur adversaire et grâce à cette technique qui leur a été imposée tout au long des siècles, les Juifs eux-mêmes sont mieux protégés là où les autres sont plus vulnérables. [...] Grâce à leur expérience d'une vieille culture, ils sont capables, tout en étant pleinement conscients de leurs fragilités, de vivre en bons termes avec elles, tandis que nous sommes encore trop jeunes pour ne pas avoir d'illusions sur nous-mêmes. De plus, ayant été chargés de créer une civilisation... et pour cela, les « illusions [...] En tant que membre d'une race avec une civilisation vieille de trois mille ans, le Juif, comme le Chinois cultivé, a une zone plus large de conscience psychologique que nous. Par conséquent, il est en général moins dangereux pour le Juif de mettre une valeur négative sur son inconscient. L'inconscient aryen, par contre, contient des forces explosives et la semence d'un futur encore à naître [...]

[71]

Le Juif, qui a quelque chose du nomade, n'a encore jamais créé une forme culturelle qui lui soit propre et aussi loin que nous puissions voir, n'en créera jamais, car tous ses instincts et talents exigent une nation plus ou moins civilisée, pour servir d'hôte à leur développement... L'inconscient aryen a un potentiel supérieur à l'inconscient juif ; c'est à la fois l'avantage et le désavantage d'une jeunesse pas encore entièrement sevrée de la barbarie. À mon avis, cela a été une grande erreur de la psychologie médicale d'appliquer jusqu'ici les catégories juives [...] sans discrimination à la chrétienté allemande et slave.

À cause de cela, le secret le plus précieux des peuples germaniques - leur profondeur d'âme créative et intuitive - a été interprété comme un marécage d'infantilisme banal, tandis que ma propre voix élevée pour mettre en garde a été durant des décades suspectée d'antisémitisme. Ce soupçon émanait de Freud. Il ne comprenait pas la psyché germanique, pas plus que ses partisans allemands. Le formidable phénomène du national-socialisme que le monde entier contemple avec des yeux étonnés, les a-t-il éclairés ? »

Consternant et éclairant, à n'en pas douter [[56]](#footnote-56).

Freud espérait demeurer jusqu'au bout à Vienne, afin de sauvegarder la psychanalyse en Autriche, mais sa santé très préoccupante rendait indispensable son départ.

Jones avait multiplié les contacts avec le *Foreign Office,* les ambassades d'Autriche, d'Allemagne à Londres et avait entrepris toutes les démarches pour obtenir un certificat de résidence pour Freud et sa famille.

[72]

L'énergie déployée par Anna Freud et Jones était considérable. À partir de 1936, Anna écrivit des lettres de plus en plus pressantes à Jones. Les dernières lettres d'Aima Freud avant le départ de Vienne étaient très émouvantes et pleines d'angoisse. Ce fut un homme très diminué qui quitta tragiquement Vienne pour un court exil à Londres. Sa première publication en exil s'intitulera *Un mot à propos de l'antisémitisme.*

Freud, malade, âgé, faisait référence à un ouvrage qu'il avait lu avec intérêt : *La nature de l'antisémitisme,* du Comte Heinrich Coudenhove-Kalergi – fondateur du mouvement paneuropéen –, paru en 1901 et réédité en 1929. Dans cet ouvrage, on peut lire notamment :

« [...] Je pose comme préalable que je ne suis pas Juif [...] On n'a pas le droit non plus, en aucune façon, de les appeler inférieurs. Depuis que nous leur avons permis de collaborer à nos tâches culturelles, ils ont montré leur mérite par des contributions précieuses dans tous les domaines de la science, de l’art et de la technique, et ont largement récompensé notre tolérance. Cessons donc enfin de leur octroyer des grâces, là où ils ont droit à la Justice. »

Et Freud de commenter :

« Qu'un non-juif ait pris si résolument parti, m'a fait, naturellement, grande impression [...] et l'œuvre [...] est-elle vraiment restée sans aucune influence sur nos contemporains ? » [[57]](#footnote-57)

Après l’*Anschluss* et la disparition de Freud, une nuit noire tomba sur la psychanalyse.

[73]

En France, selon Alain de Mijolla[[58]](#footnote-58)  la SPP (Société Psychanalytique de Paris) va mal pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il existe un courant français qui a tenté de donner une vue médicale de la psychanalyse. Mais un autre courant avec Marie Bonaparte et Rudolph Loewenstein, plus proches de Freud, donne une coloration plus clinique et plus psychologique.

Au-delà de ces divergences qui ont failli aboutir à une scission, le problème de l'antisémitisme en France s'est rapidement posé à la SPP.

La psychanalyse en France est, à l'époque, très teintée d'antisémitisme. Il semble que le plus féroce ait été Edouard Pichon.

La SPP est alors composée de vingt-quatre membres titulaires dont six Juifs.

La SPP ferme ses portes avant l'Armistice. À la mort de Freud, le *Figaro* avait publié des articles particulièrement insultants sur l'homme et son travail.

À l'arrivée des Allemands à Paris, Sophie Morgenstern se donne la mort. Sacha Nacht, notamment, entre en clandestinité et s'active dans la résistance dans le midi de la France.

Troublante et inquiétante sera l'attitude de René Laforgue, alsacien, de culture allemande. Son ambiguïté réside dans le fait qu'il affiche des attitudes pronazies, mais sauve dans le même temps des partisans.

Il ira jusqu'à proposer son concours aux Allemands, sans avoir été sollicité.

[74]

Il aurait proposé à Mathias Göring, cousin du Maréchal Hermann Göring, fondateur de l'Institut Göring, une liste de psychanalystes « aryens » pour fonder une nouvelle société psychanalytique. Cet institut avait pour objectif de mettre au pas la psychiatrie et la psychanalyse, pour servir l'ordre social décidé par les nazis.

Des « psychothérapies » brèves étaient menées pour les délinquants et les homosexuels qui avaient une obligation de soins. Ces psychothérapies brèves servaient aussi à galvaniser les jeunes recrues de l'armée allemande.

Revenons à Laforgue qui semble avoir voulu être naturalisé allemand. Laforgue adhère aux idées de Doriot et à la politique antijuive des nazis et de Vichy ; il aurait même proposé de dénoncer des personnalités dans le groupe psychanalytique parisien pour « l’épurer ».

Daniel Lagache jouera un rôle bien particulier : en effet, il se réfugie à Clermont-Ferrand, continue à travailler, à publier, enseigne, et mène une activité de soutien très efficace auprès d'étudiants juifs. Il cache notamment Salem Shentoub et son épouse.

John Leuba assure la défense passive, Francis Pasche fera partie des FFI, ainsi que Michel Renard. Serge Lebovici entre dans la Résistance, après la déportation de son père (d'après la communication d'Alain de Mijolla).

En Allemagne, en 1930, la DPG (société psychanalytique allemande) compte neuf membres « aryens » sur cinquante-six. Mais la situation va très vite évoluer vers une « épuration ».

[75]

À titre anecdotique, rappelons la « gaffe » ( ?) monumentale d'un président de l'Ordre des médecins français. Il y a quelques années, devant le refus réitéré de son confrère, le professeur Alexandre Minkowski (fils du célèbre psychiatre Eugène Minkowski) de payer sa cotisation à l’ordre, ledit président déclara publiquement qu'il réprouvait ce non-paiement de la part d'un médecin qui, de plus, n'avait même pas un nom français !

En mai 1933, a lieu en Allemagne, dans une atmosphère d'excitation portée à son comble, l'autodafé des livres de Freud et des savants et intellectuels Juifs. Le président de la DPG est Juif, il sera remplacé. Il n'existe pratiquement aucune solidarité entre Juifs et non-Juifs. Il ne reste que neuf analystes juifs à Berlin en 1935, date à laquelle les lois raciales de Nuremberg sont promulguées. À la DPG, sont proposées soit une dissolution soit la démission forcée des membres juifs ; c'est cette dernière solution qui sera adoptée. Publiquement, cette démission sera annoncée comme volontaire, [d'après la communication de Karen Brecht] [[59]](#footnote-59).

En novembre 1938, les SA organisent la *kristallnacht,* suivie de l'exclusion des Juifs des professions libérales, des universités et de la fonction publique. En outre, les Juifs n'avaient plus le droit d'être présidents ou directeurs d'organismes médicaux, l'ordre des médecins ayant cautionné cette mesure.

En Hongrie, le mouvement psychanalytique débute en 1913. Ses membres étaient presque exclusivement Juifs.

[76]

Dès 1920, l'antisémitisme se manifeste de façon très violente. Le *numerus clausus* contraint de nombreux Juifs à l'exil. Ferenczi hésite à partir.

Mais dès 1938-39, Geza Roheim, Michael Balint et son épouse Alice émigrent aux USA, [d'après la communication d'Eva Brabant] [[60]](#footnote-60).

Ernst Federn, Juif viennois, rescapé de Buchenwald a porté un témoignage particulièrement émouvant quant aux détails fournis sur la vie au camp de Buchenwald et sa rencontre avec le jeune Bruno Bettelheim. Après ce témoignage, un participant allemand, âgé d'une soixantaine d'années, donc concerné directement par les tristes événements de la Deuxième Guerre mondiale, a demandé à Federn ce qu'il pensait de l'attitude des Israéliens par rapport aux Palestiniens. Federn, très digne, a répondu dans un tonnerre d'applaudissements qu'il était Juif viennois. Il est difficile, dira-t-il, de définir un Juif, impossible de définir un viennois. Hitler est toujours parmi nous. Les hommes qui ont le pouvoir se comportent tous de la même façon. À ce titre, les Juifs sont des gens comme les autres, ils sont capables du meilleur comme du pire et rejoignent en cela la communauté des Nations [[61]](#footnote-61).

La lecture d'une revue achetée lors du congrès m'a passionné. J'ai pu y lire la différence subtile que Judith Dupont introduit entre le racisme ordinaire et le racisme extraordinaire [[62]](#footnote-62).

[77]

Le *Petit Robert* définit le racisme comme « une théorie de la hiérarchie des races qui conclut à la nécessité de préserver la race dite supérieure de tout croisement et à son droit de dominer les autres ».

Judith Dupont analyse les mécanismes psychiques qui sont à l'œuvre quand un individu se trouve confronté à quelque chose qui lui déplaît ou lui fait peur en lui-même. Ces mécanismes sont essentiellement la projection, la phobie et le clivage.

- La projection :

On projette, par exemple, sur les membres d'un autre groupe, les traits ou les sentiments qu'on n'aime pas en soi-même. Les groupes humains que l'on charge ainsi de tout ce qui est vil et déplaisant apparaissent alors comme hostiles, dangereux, voire malfaisants.

- La phobie :

L'auteur donne l'exemple de gens qui éprouvent de la répulsion à la vue, au toucher de telle ou telle couleur de peau...

- Le clivage :

J. Laplanche et J. B. Pontalis [[63]](#footnote-63) en donnent la définition suivante : le clivage est « l'existence au sein d'un même sujet de deux attitudes psychiques différentes, opposées, et indépendantes l'une de l'autre ».

Ce clivage permet à un individu apparemment normal, civilisé, soumis aux inhibitions sociales et morales de rigueur, de détacher une partie de lui-même qui peut [78] tout s'autoriser à l'égard des catégories rejetées. De ce fait, les individus appartenant à ces catégories rejetées sont déshumanisés et deviennent aux yeux du raciste une sorte de bétail, voire d'objet utilitaire.

Ces trois mécanismes sont, en quelque sorte, des mécanismes de protection destinés à préserver le narcissisme et la cohésion interne des individus qui les mettent en œuvre. L'idée de purification est habituelle chez le raciste. Ainsi les nazis nommaient *judenrein* (pure de Juifs), les régions dans lesquelles ils avaient exterminé tous les Juifs.

J. Dupont [[64]](#footnote-64) poursuit en précisant que, pour que la « sauce raciste » prenne, et se développe en prenant appui sur les mécanismes déjà cités, il faut que certaines conditions soient réunies :

- Le passage de l'individuel au collectif,

- L'existence d'un préjugé qui rencontre une certaine adhésion,

- Une théorisation délirante (Gobineau, Chamberlain, Alexis Carrel...),

- La légalisation (lois raciales de Vichy, lois raciales nazies, lois sur l'apartheid...) ;

- Le rôle d'une tension extérieure.

Je m'intéresserai davantage aux trois derniers aspects.

- Théorisation délirante :

C'est là que le racisme débuterait, selon la définition du *Petit Robert.*

[79]

Il ne s'agit plus de préjugés, mais d'une théorie qui prétend s'appuyer sur des arguments scientifiques, philosophiques, moraux ou religieux et qui s'efforce de justifier la prétendue supériorité d'une race ou d'une ethnie ou la prétendue infériorité d'une autre. L'Europe vit encore des convulsions de ce type, en ex-Yougoslavie notamment.

Qu'adviendra-t-il de l'Autriche ? Mais l'Europe n'a pas le monopole de l'horreur, puisque, ailleurs dans le monde, se produisent aussi de telles exactions. À partir de théories délirantes, se greffe un raisonnement logique non moins délirant. Il s'agit alors d'une construction aux allures savantes dont l'impact est bien plus dangereux que celui d'un préjugé. On peut parfaitement établir un lien entre ces processus et ceux qui sont à l'œuvre dans la psychose paranoïaque sous-tendue par la haine.

- La légalisation :

Un pas de plus est franchi lorsqu'une société établit ou impose une légalisation qui tient compte de l'appartenance à telle ou telle race.

On débute par le *numerus clausus* pour aboutir aux lois d'exclusion et à l'extermination : décret du Reich nazi sur les malades mentaux, puis législation sur les Juifs, les Tziganes ; lois raciales de Vichy conçues par Raphaël Alibert, Garde des Sceaux de l'État français, promulguées en 1940 et ce, sans la contrainte des autorités allemandes.

[80]

Vichy abroge également le décret Crémieux pour les Juifs d'Algérie. Roger Hanin [[65]](#footnote-65) dans son livre, *L'ours en lambeaux,* raconte son expérience personnelle avec beaucoup d'émotion, lorsque lui et ses camarades Juifs sont exclus publiquement, en présence de tous les autres élèves, par la direction de leur établissement scolaire.

- Rôle d'une tension extérieure :

Une situation de tension dans une société risque fort de transformer un antisémitisme latent en un phénomène violent et organisé. Il en a été ainsi en Allemagne entre les deux guerres : une défaite mal supportée, une situation économique désastreuse ont déclenché une flambée d'antisémitisme et ont abouti à une légalisation.

Ces situations ne créent pas le racisme, mais elles sont le prétexte pour favoriser l'explosion d'un antisémitisme larvé préexistant. Une société déstabilisée a besoin de boucs émissaires.

L'histoire est riche en exemples (l'Inquisition, l'affaire Stavisky, l'affaire Dreyfus...). L'éclosion d'une flambée de violence a besoin d'une cible qui se définit par l'existence d'une différence, mais aussi d'une ressemblance, car la différence sert à se démarquer de l'autre et la ressemblance lui permet d'accueillir ce que l'on veut rejeter de soi-même.

Mon hypothèse de l'antisémitisme comme maladie auto-immune trouve ici toute sa raison d'être.

[81]

L'antisémitisme est un phénomène européen. Hors d'Europe, on ne le retrouve d'ailleurs que chez des descendants d'Européens, donc chez les descendants des fils de Japhet, fils de Noé.

C'est le racisme le plus stable et le plus durable de l'histoire. Et c'est certainement celui qui a donné lieu aux explosions de haine et de violence les plus extrêmes et les plus meurtrières.

Les nazis se méfiaient des Juifs, mais aussi des Chrétiens dans la mesure où le christianisme trouve son origine dans le judaïsme. L'antisémitisme a pris une forme extrême dans l'Allemagne nazie, mais d'autres pays ont suivi cette aberration, la Hongrie, la Pologne, et, à un moindre degré, la France et l'Italie. Mais c'est l'Allemagne qui a fait preuve du maximum d'initiatives et de technicité dans ce domaine : organisation systématique des déportations, organisation systématique des exterminations usant d'une diabolique parcellisation ou atomisation de la responsabilité, avec, en outre, un mouvement anticulturel : *autodafés* des livres d'auteurs juifs ou « enjuivés », mis à l'écart d'œuvres picturales jugées décadentes. Il importe de dire que les Chrétiens ont eu aussi leur part de persécution.

Tout se passe – précise J. Dupont –, comme si la vieille Europe préchrétienne tentait de renaître.

Il faut d'ailleurs rappeler que l'Allemagne nazie se réclamait d'un projet européen fondé sur les anciennes traditions germaniques, teutoniques, tentant de rejeter 2000 ans de civilisation importée.

[82]

Suzanna Achache-Wiznitzer [[66]](#footnote-66), consacre un article au *racisme extraordinaire ou l'art de tuer les métaphores.*

L'auteur définit le racisme extraordinaire comme un racisme tapi dans « les replis élégants de certains discours abstraits, philosophiques ou politiques ».

Le racisme extraordinaire et l'antisémitisme sont ceux des intellectuels, des écrivains, des penseurs de tout poil, qui se disent non antisémites et qui élaborent un langage totalitaire, qui, une fois élaboré, est repris dans un discours ordinaire. Et c'est là qu'il devient meurtrier.

L'auteur cite JF. Lyotard et son ouvrage *Figure forclose* [[67]](#footnote-67)*,* dans lequel il écrit que le judaïsme est structuré comme une psychose. Il s'agit, bien entendu, d'une construction intellectuelle. Mais au niveau du signifiant, qu'en reste-t-il ? Judaïsme = psychose, et juif = psychotique ? La conclusion serait fort hâtive et ressemblerait aux raisonnements syllogistiques.

Toutefois, Lyotard, toujours cité par Suzanna Achache-Wiznitzer, dans l'ouvrage *le Différend* [[68]](#footnote-68)*,* démontre que l'affirmation de Faurisson : « Il n'y a pas eu de chambres à gaz »[[69]](#footnote-69) ne peut être réfuté sur un plan purement intellectuel car les témoins sont morts et ceux qui témoignent n'y étaient pas puisqu'ils sont non morts. Cette démonstration est parfaite sur un plan logique. Et il s'agit bien d'un syllogisme cher aux logiciens.

Lyotard poursuit : « une chose est réelle, pensons-nous, quand elle existe, alors même qu'il n'y a personne pour vérifier qu'elle existe. Par exemple, nous disons que la table est réelle, si elle est toujours là, même quand le lieu où elle se trouve est sans témoins ... L'existence ne se conclut pas ».

[83]

Voici un exemple où le recours au raisonnement logique tenu par une personne reconnue peut conduire à des conclusions fausses tirées par quelque lecteur dépourvu d'honnêteté et de scrupules.

S. Achache-Wiznitzer estime qu'il s'agit d'une curieuse démarche de la pensée qui s'empare d'une phrase lourde de sens, de connotation historique : « les chambres à gaz n'ont pas existé », pour la remplacer par une phrase neutre, que l'on peut désarticuler comme un poulet.

« Mais – conclut S. Achache-Wiznitzer – il y a des phrases qu'on ne peut pas toucher comme on toucherait à une volaille morte, sans prendre de risques. Les mots recouvrent des objets, la représentation de mots est aussi représentation d'objets.

Et certains objets, à leur évocation, remuent d'infinies douleurs. Bien sûr, pour le logicien, dans son discours, cette douleur n'existe pas. Elle n'est même pas une catégorie de pensée.

Dans l'écrit de logique pure, il n'y a pas de sentiment, il n'y a pas d'amour, pas de compassion, pas de colère, pas de corps [...] Toute pensée légitime a le droit de s'exprimer, toute publication a le droit d'exister. Elle n'a qu'une obligation, c'est de se conformer aux lois juridiques en vigueur dans le pays où elle est publiée. Il n'y a donc rien pour empêcher Lyotard de consacrer un livre à l'analyse de la nature [...], mais s'il ne définit pas la place d'où il parle, son discours contient autre chose qu'un simple raisonnement philosophique. »

[84]

L'auteur cite un passage de Lacan [[70]](#footnote-70) : « Nous voudrions ici nous démarquer du niveau de plaisanterie où se tiennent d'ordinaire certains débats de principe en nous demandant d'où notre regard doit prendre ce que lui propose la fumée, puisque tel est le paradigme classique, quand elle s'offre à lui de monter des fours crématoires ? »

S. Achache-Wiznitzer conclut enfin :

« Face au discours de Faurisson, pseudo historique, face à l'analyse logique ou paralogique qu'en fait Lyotard, y a-t-il une place d'où se définirait une parole ou un acte de vie ? Les philosophes et les historiens répondent oui et la psychanalyse aussi en ce que la psychanalyse ne traite de l'inconscient que dans ce qui lui est donné à apercevoir à travers l'histoire et la mémoire ; la psychanalyse se pratique dans un lieu réel, où le corps de l'homme est présent dans sa jouissance et dans sa souffrance. »

Pour ma part, j'aimerais achever ce chapitre en citant un extrait du livre remarquable d'Eric-Emmanuel Schmitt, intitulé *L'enfant de Noé* [[71]](#footnote-71)*:* « Lorsque nous nous rejoignions dans sa synagogue secrète, le père Pons me donnait des échos de la guerre...

– Rendez-moi plus claire la différence entre juif et chrétien, mon père *(demande le petit Joseph, caché par le père Pons,* [H. A. *A*.])*.*

[85]

– Les juifs et les chrétiens croient au même Dieu, celui qui a dicté à Moïse les Tables de la Loi. Mais les juifs ne reconnaissent pas en Jésus le Messie annoncé, l'envoyé de Dieu qu'ils espéraient ; ils n'y voient qu'un sage juif de plus. Tu deviens chrétien lorsque tu estimes que Jésus est bien le Fils de Dieu, qu'en lui Dieu s'est incarné, est mort et ressuscité.

Donc, pour les chrétiens, ça s'est déjà passé ; pour les juifs, c'est à venir.

Voilà, Joseph. Les chrétiens sont ceux qui se souviennent et les juifs ceux qui espèrent encore. »

NOTES ET RÉFÉRENCES

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[86]

[87]

[88]

[89]

[90]

[91]

[92]

[93]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

“Violence et religions.  
Violence des religions”

Hanania Alain AMAR

*Le mot « dieu » est parfois écrit avec une initiale minuscule dans ce qui va suivre. L'intention n'est pas de choquer le lecteur. Cela représente tout simplement ce que je ressens par rapport à la divinité ou ce qu'on nomme communément ainsi.*

30 mars 2003.

[Retour à la table des matières](#tdm)

La violence peut s'exercer en famille, entre ethnies, entre États. Elle est l'aboutissement ultime de l'absence de dialogue. On peut distinguer plusieurs aspects et diverses étapes :

– L'agressivité :

Celle-ci à des degrés divers, n'a pas que des inconvénients, bien au contraire. Elle est indispensable à la vie au sens archaïque car elle préside à l'instinct de survie ou (selon les freudiens et leurs successeurs) à la pulsion de vie.

À ce sujet, il me paraît totalement artificiel et bien présomptueux de réserver à l'animal la notion d'instinct et d'accorder à l'être humain la notion jugée plus noble de pulsion.

[94]

Dans une chanson de Serge Reggiani, ce dernier dit notamment : *« L'homme est un loup pour l'homme... c'est pas très gentil pour les loups. »* J'appuie totalement cette affirmation car de tous les mammifères, seul l'homme est capable de faire du mal par plaisir, de tuer et d'humilier et sans nécessité vitale.

Les lois, l'organisation sociale camouflent tant bien que mal des instincts plus bas (des pulsions... ?) et seul l'homme développe avec une facilité étonnante des conduites perverses.

Alors, frères humains, soyons plus modestes et surtout plus lucides ! L'Homme est sûrement l'être potentiellement le plus malfaisant de l'espèce et l'histoire de l'humanité est là pour en apporter de multiples preuves.

Le « brave » Jean-Jacques Rousseau, grand donneur de leçons devant l’« Éternel », en écrivant *L'Emile ou l'éducation* et *Le contrat social* aurait pu réfléchir à deux fois et se pencher sur sa vie avant de s'ériger en censeur, lui qui abandonna ses enfants à l'Assistance Publique et maltraitait sa malheureuse épouse Thérèse en se comportent comme un abominable tyran domestique. René Descartes aussi s'était lourdement trompé en affirmant que « *le bon sens était la chose du monde la mieux partagée ».* Dans ce domaine, Albert Camus, plus lucide martelait : « *L'ignorance est la cause de tous maux. »*

– La violence :

Elle survient quand tout dialogue a cessé d'être possible et alors tout est permis.

[95]

Cette violence se retrouve aussi bien entre États, entre voisins, entre membres d'une même famille, entre conjoints, à l'intérieur d'une même communauté religieuse (ainsi les antagonismes entre séfarades et ashkénazes), entre ethnies (Rwanda, Côte d'Ivoire, Sri Lanka...).

Je définirai personnellement la violence comme étant une effraction de l'espace physique et/ou psychique de la personne, comme une violation du *no man's land,* espace vital nécessaire et indispensable à tout individu.

La violence, selon moi, n'a pas besoin d'être seulement exprimée brutalement pour exister, elle peut être plus insidieuse, plus larvée, plus sournoise et beaucoup plus pernicieuse quand elle revêt un masque fallacieux et doucereux dont les conséquences sont parfois encore plus désastreuses que lorsque la violence est « agie ».

– L'agression enfin :

Elle est le passage à l'acte de l'agressivité non maîtrisée, non métabolisée, non « parlée » et ses conséquences peuvent être illimitées.

Survol historique

[Retour à la table des matières](#tdm)

L'histoire de l'humanité, vue sous un certain angle est une longue succession de guerres, de massacres, de déportations de population, de génocides.

[96]

Certes, le monde a fait quelques progrès dans les domaines scientifiques, éducatifs, sanitaires, mais l'histoire de l’humanité est teintée voire baignée de sang.

Il est impossible et trop désespérant de citer tous les grands massacres de l'histoire, aussi, ne pourrons-nous évoquer que quelques périodes particulièrement tragiques.

Il me paraît tout d'abord essentiel de différencier les guerres de religion des massacres perpétrés au nom de la religion. En effet, lors des « guerres » de religion, existaient des belligérants défendant chacun dans son propre camp la notion de la « vraie foi », les autres étant bien sûr des hérétiques à convertir ou à détruire.

Ainsi, parmi les « guerres de religion » majeures, citons les prétendues guerres saintes, qu'elles aient été nommées croisades ou *jihad,* avec comme objectif dans les deux camps la chasse voire la mise à mort de l'infidèle (on est toujours l'infidèle de quelqu'un, [H. A. A.]).

Lors de guerres entre belligérants identifiés, il est curieux de voir que les clergés respectifs ont toujours béni les armées, les armes des différents camps, évoquant un dieu qui devait leur porter secours et les aider dans leur lutte sur l'infidèle, l'Autre !

Le « *Gott mit uns »* (Dieu est avec nous) a servi bien des fois dans l'histoire.

[97]

Cela penser au psychiatre que je suis que le « dieu » invoqué avait sans doute une personnalité multiple pouvant « défendre » tous les camps à la fois (vision naïve des belligérants) soit ressembler comme deux gouttes d'eau au célèbre marchand d'armes Basil Zaharoff qui équipait en moyens de destruction les camps opposés sans aucun scrupule.

En France, on ne compte pas moins de huit guerres de religion entre Henri II (1558) et la reconnaissance officielle du protestantisme le 13 avril 1598, lorsque fut signé l'édit de Nantes. Auparavant, le massacre de la Saint-Barthélémy le 24 août 1572 avait plongé la communauté protestante dans un bain de sang.

L'édit de Nantes sera révoqué par l’Édit de Fontainebleau le 18 octobre 1685 sous le règne de Louis XIV.

Le 2 mai 1598, le traité de Vervins avait mis fin très provisoirement aux guerres de religion.

Les Dragonnades feront un nombre considérable de victimes (assassinats et condamnations aux galères).

Mais depuis la nuit des temps, l'histoire est émaillée de massacres sur tous les continents. Cette fois, il ne s'agit pas de guerres, mais de génocides, de populations décimées au nom du « sabre ou du goupillon », du raz-de-marée d'un islam déferlant sur l'Occident faisant la chasse au mécréant. Souvent situés en marge des guerres, ces massacres ont parfois éliminé des populations entières et quasi éliminé des ethnies. La liste est encore plus longue et plus affligeante, depuis Moïse qui terrasse ses ennemis dans sa progression à travers le désert pour [98] rejoindre la Terre Promise, Gengis Khan, les Espagnols massacrant les Indiens d'Amérique (cf. les « exploits » d'un Pizarro et d'un Cortés...).

À ce sujet, le livre de Jean-Claude Carrière [[72]](#footnote-72) *La Controverse de Valladolid,* dont une excellente adaptation cinématographique a été réalisée, a pour thème central ; les Indiens d'Amérique ont-ils une âme, sont-ils des individus inférieurs ou des hommes libres et égaux aux chrétiens ?

Le légat du pape est là pour trancher ce débat surprenant alors que vont s'affronter l'envoyé du Roi d'Espagne Philippe II, Juan Ginés de Sepúlveda, et le père Bartolomé de las Casas, prêtre qui a vécu au plus près de ces Indiens menacés d'extinction. La controverse aboutit à la reconnaissance de la nature humaine des Indiens, mais la fin de l'ouvrage est saisissante car le légat du pape conclut : « *S'il est clair que les Indiens sont nos frères en Jésus-Christ, doués d'une âme raisonnable comme nous, et capables d'une civilisation, en revanche, il est bien vrai que les habitants des contrées africaines sont beaucoup plus proches de l'animal. Ces habitants sont noirs, très frustres, ils ignorent toute forme d'art et d'écriture, ils n'ont construit que quelques huttes...* [...] *ils sont des êtres totalement privés de la nature délibérative de l'esprit, autrement dit de l'intelligence véritable. En effet, toute leur activité est physique et depuis l'époque de Rome, ils ont été soumis et domestiqués. »*

[99]

Tout au long de l'histoire suivront et suivent encore pêle-mêle, et dans le désordre, des pogroms, massacres et déportations frappant les Juifs, les Arméniens [[73]](#footnote-73), les Tziganes [[74]](#footnote-74), la barbarie nazie, l'élimination des Catarrhes, des Indiens d'Amérique du Sud et du Nord – voir les « exploits » de l'ignoble Custer [[75]](#footnote-75)–, le conflit entre Catholiques et Protestants en Irlande, entre Juifs et arabo musulmans au Proche-Orient, les « épurations ethniques » récentes de l'ex-Yougoslavie, les Kurdes, le Rwanda en 1994 – 800 000 Tutsis et Hutus modérés ont été massacrés -, et tout récemment la guerre Irak États-Unis et Grande-Bretagne... La liste est trop longue et trop « déprimante » et ne sera jamais exhaustive... !

À chaque fois est exalté le soutien inconditionnel d'un pseudo dieu protecteur de chaque camp respectif et la défense de valeurs opposées dont chacun revendique la prééminence.

Pourtant, des hommes de bonne volonté ont tenté de modifier les mentalités et Jean XXIII avait entamé une œuvre fondamentale avec le concile de Vatican II (1962 à 1965) : « *Le Concile du Vatican déclare que la personne humaine a droit à la liberté religieuse. Cette liberté consiste en ce que tous les hommes doivent être soustraits à toute contrainte de la part tant des individus que des groupes sociaux et de quelque pouvoir humain que ce soit, de telle sorte qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience ni empêché d'agir, dam de justes limites, selon sa conscience, en privé comme en public, seul ou associé à d'autres.*

[100]

*II déclare, en outre, que le droit à la liberté religieuse a son fondement dans la dignité même de la personne humaine telle que l’ont fait connaître la parole de Dieu et la raison elle-même. Ce droit de la personne humaine à la liberté religieuse dans l'ordre juridique de la société doit être reconnu de telle manière qu'il constitue un droit civil. »*

Alors, Vatican II, une révolution ? : peut-être, dans la mesure où, dès lors, d'autres regards ont scruté les grandes religions monothéistes et la place de l'Humain, cet Autre, si cher à Lévinas [[76]](#footnote-76).

Pour une quête du sens

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comment expliquer ce mouvement fort et inquiétant de repli sur soi, cet éveil des nationalismes, cette exacerbation des extrémismes religieux ou pseudo religieux ?

À l'instar de la grande peur de l'an mille, la fin du deuxième millénaire a vu se développer des conduites fort troublantes, inquiétantes marquées par une radicalisation outrancière des religions monothéistes, en particulier dans le judaïsme et l'islam.

De nombreuses sectes ont vu le jour ou ont prospéré davantage, allant à la pêche d'âmes perdues et promettant un monde meilleur. La spiritualité qui a pignon sur rue fait moins recette.

[101]

Les excès, qu'ils relèvent de religions reconnues ou de sectes douteuses voire pernicieuses, attirent davantage et cela n'a rien à voir avec la spiritualité.

Selon moi, seul un réflexe sécuritaire face à un monde devenu incontrôlable permet d'expliquer le recours à la radicalisation et aux sectes. Les minorités ethniques et religieuses en particulier cherchent, et trouvent parfois, refuge dans le dogmatisme et l'assèchement de toute réflexion. Il est tellement plus rassurant de ne plus réfléchir et de se laisser porter par quelque gourou (ou prêtre, rabbin, imam), affirmatif et directif.

Mais cela signifie le sommeil voire la mort de toute pensée autonome et constructive et une soumission aveugle à des conseils ou ordres aboyés par quelques illuminés.

Illustration spécifique

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je voudrais illustrer cet article par un exemple précis, récent, sans pour autant lui conférer une quelconque valeur exhaustive ou lui donner une dimension générale.

Un de mes amis très proches, né dans la religion juive, mais devenu non pratiquant puis passablement incroyant, a eu à vivre, lors des obsèques de sa mère, des moments éprouvants qui l'ont conduit à m'en faire le récit. Cette disparition aura notamment pour effet de trancher la dernière amarre qui l'attachait encore à des traditions familiales et religieuses.

[102]

Je tiens immédiatement à dire que je *« suis athée, dieu merci »*, comme le disait J.P. Sartre et que le récit dont je vais me faire l'écho n'est ni une généralité ni une attaque, mais simplement un récit avec ce que cela implique d'affectivité, de subjectivité, d'émotion, mais aussi de quête du sens.

Dans la pratique religieuse séfarade, du moins pour les gens nés en Afrique du Nord, demeurent vivaces des pratiques d'un autre âge, certaines datant de quatre millénaires ou au moins de Moïse, le premier législateur pour le peuple juif.

Il s'avère que lors d'obsèques en milieu séfarade (j'ignore comment cela se pratique précisément en milieu ashkénaze), la personne décédée doit non seulement avoir immédiatement le corps et le visage couverts, mais aussi reposer sur le sol, dans un coin d'une pièce destinée à veiller le mort. L'idée étant « *tu es poussière et tu retournes à la poussière »*. Dans la tradition séfarade, il n'y a pas de cercueil, mais uniquement un linceul et le corps est enfoui directement sous la terre. Mais avec l'exil, les Juifs d'Afrique du Nord se doivent de respecter les lois des pays dans lesquels ils vivent. Par conséquent, il y a antinomie entre les traditions d'une part et les lois incontournables de la République française par exemple. Je rappelle que dans tous les livres de prières juifs, figurent des passages destinés au chef de l'État et au pays dans lequel résident les ressortissants de religion juive.

Dans le cas qui nous concerne, mon ami, un quasi-clone, a été élevé de façon très libérale par des parents ouverts à toutes les idées et pratiquant peu leur religion.

[103]

Pour le décès de sa mère, il a bien voulu se prêter à quelques aspects du rite afin que la paix règne dans les esprits en des temps aussi troublés et surtout pour un événement aussi douloureux. Il n'avait jamais fait mystère à quiconque de son absence de pratique religieuse et de son incroyance. Il dit donc le *kaddish* (prière d'action de grâces et également prière des Morts), mais eut l'énorme surprise de voir le rabbin officiant se précipiter littéralement sur le coin **gauche** de sa chemise, à la hauteur exacte du cœur, et la déchirer à l'aide d'un canif ou d'un objet tranchant qu'il ne put identifier.

L'effet de surprise fut d'autant plus traumatisant que mon ami venait de subir, à la suite d'un infarctus du myocarde, une très lourde intervention chirurgicale et plus précisément un quadruple pontage aorto coronarien aux suites délicates. Le geste du rabbin constituait une agression brutale et stupide car il ne prit pas la précaution de prévenir mon ami de ce qu'il allait faire au point que mon clone hurla littéralement au rabbin ahuri : « *Le chirurgien, lui, au moins, m'avait anesthésié. »*

Vraisemblablement, la symbolique du geste avait échappé à ce rabbin totalement borné, uniquement préoccupé du respect de la tradition et non du respect de la personne, ce qui en soi, est tout à fait contraire aux principes même du judaïsme car toute pratique doit s'effacer devant l'intérêt de la personne. Il est vrai que seule la synagogue réformée est ouverte aux idées nouvelles et se heurte souvent aux pratiques surannées et déplorables des « *orthodoxes »* ou prétendus tels et à leurs critiques acerbes.

[104]

En fait, l'obscurantisme, la non-intelligence et l'absence de réflexion guident les actes de ces extrémistes qui pervertissent le véritable message philosophique et mystique du judaïsme.

J'ai cherché à en savoir davantage et en « surfant » sur le web [[77]](#footnote-77), j'ai trouvé des textes édifiants prouvant combien les rites étaient figés, secs et totalement en décalage avec le siècle. En voici un extrait que je qualifie sans hésiter de consternant :

« *D'après la Halakha* (tradition, [H. A. A.]), *le corps du défunt est à la disposition de la H'évra Kadicha* (service funèbre du consistoire, [H. A. A.]).

*L'affligé prononcera la formule d'acceptation de la sentence divine (Tsidouq Hadine) soit après le décès, soit au moment où il déchire son vêtement, ou bien avant le départ du cortège vers le cimetière. La famille et la H'évra Kadicha la répéteront après lui. Ensuite l'affligé se tournera en direction de Jérusalem et récitera le kaddish.*

*Une autre bénédiction devra être aussi récitée le plus tôt possible après l'annonce d'un décès :* « Bénis sois-tu Éternel notre Dieu, Roi de l'Univers, Juge de Vérité. »

*Après un décès :*

*- On demande au défunt qu'il nous accorde son pardon.*

*- Le mort est ensuite placé sur le sol (non chauffé) car la terre n'est pas perméable à l'impureté* (! [H. A. A.]) *de la mort, ce qui n'est pas le cas d'un lit ou d'une table.*

*- On recouvre le défunt d'un drap blanc qui sert à isoler le mort des regards des vivants.*

*- On ouvre une fenêtre de la pièce où se trouve le mort.*

*- On couvre les miroirs de la maison.*

[105]

*- Puis, tes personnes ayant touché le mort doivent se rincer les mains sans prononcer de bénédiction.*

*- Tout affligé pour son fils, sa fille, frère ou sœur, père, mère, époux ou épouse, qui devra prendre le deuil déchirera son vêtement. La déchirure sera faite sur la* ***partie droite*** *d'une façon spécifique de manière voyante, sauf pour les femmes en raison de pudeur. La mesure de cette déchirure est importante : de 8 à 10 cm de longueur et non de largeur. La déchirure se fait debout. Ce vêtement déchiré devra être porté pendant les 7 jours de deuil. La déchirure aura lieu au moment où l'émotion est la plus forte : à l'instant du décès, lors de la demande du pardon, au moment où le cercueil quitte la maison.*

*Une coutume datant de la mort de Myriam (Nombres 20, 2) fait force de loi de nos jours. Elle consiste à renverser aux égouts toutes les eaux qui étaient présentes sous le toit du défunt ainsi que dans son alentour (le voisinage). Ceci pour éviter qu'une personne ne les boive car elles sont devenues impures par l'ange de la mort.*

*Il sera aussi interdit d'en tirer profil par quelque moyen que ce fut, pour se laver, faire la vaisselle, cuisiner... Les eaux contenues dans des bouteilles bouchonnées ou au réfrigérateur sont aussi soumises à cette condition.* J'ignorais que le réfrigérateur existât au moment où le texte des Nombres fut rédigé, [H. A. A.]).

*C'est une Mitsva* (bonne action [H. A. A] ) *que de veiller un mort jusqu'à son enterrement, de jour comme de nuit sans le laisser à aucun moment seul. II sera veillé par un Juif qui ne devra pas prier dans la pièce, manger ou boire, ni même saluer une autre personne.*

[106]

*Il* *lui sera permis de lire les Psaumes et de prononcer des paroles saintes [...] La coutume est d'enterrer le mort avec des vêtements blancs en lin ou à défaut en coton.*

*L'aîné de la famille aura pour mission, avant de baisser les paupières du défunt, de lui placer sur les yeux de la poussière venant d'Israël* (fourniture « fort aisée à trouver dans les grandes surfaces », par exemple... comme chacun sait ! [H. A. A.]). *Il prononcera le verset de la Genèse 3,19 ;* Tu es poussière et tu redeviendras poussière.

*Puis le verset suivant Genèse 46, 4 :* Et c'est Joseph qui mettra sa main sur tes yeux... »

Mais le plus choquant se trouve ci-après car ce texte oppose deux notions, le caractère cardinal de l'être humain et la prétendue impureté de la mort :

[...]« *Ceci est la raison pour laquelle l'Homme a été créé unique : afin de t'enseigner que celui qui entraîne la perte d'une seule vie humaine du peuple d'Israël est considéré par l'Écriture comme s'il avait causé la perte d'un monde en soi.*

*Celui qui, au contraire, sauve une seule vie, humaine du peuple d'Israël permet ainsi le maintien d'un monde en soi. »* Traité Sanhédrin 37a.

*En d'autres termes, l'homme n'est pas une infime particule perdue au milieu d'un ensemble de trois milliards. Il en constitue ce que nous pourrions appeler l'élément cardinal.*

« [...] *L'impureté d'un mort est la catégorie d'impureté la plus importante. Elle peut être transmise à tout Juif, qu'il soit homme, femme, enfant, Cohen ou Lévi.*

[107]

*Mais elle ne peut se transmettre à un goy. Cette impureté se transmet par contact, port, déplacement du mort et sous le toit où il se trouve.*

*Tout mort transmet de l'impureté, qu'il soit fœtus, bébé, femme, et même juste. Les tombes transmettent également l'impureté par contact ou par toit. C'est pourquoi le Cohen ne peut aller visiter les tombes des Patriarches.*

*Un mort se trouvant sous un toit propage son impureté à tout le volume recouvert par lui.*

*S'il n'existe pas d'écran au-dessus du mort, l'impureté se propage sur une hauteur illimitée, c’est-à-dire qu'elle montera jusqu’au firmament.*

*Pour l'arrêter, il faudra placer un écran d'une matière qui ne reçoit pas l'impureté, d'une dimension minimale 10 cm x 10 cm et à une distance de moins de 10 cm au-dessus du mort exemple : une dalle.*

*Toutes les maisons d'un immeuble deviendront impures si un mort se trouvait dans un appartement car le fait d'ouvrir la porte d'entrée fait en sorte de propager l'impureté sous tout le toit.*

*[...] À l'époque du Temple, il existait une obligation qui n'existe plus de nos jours : la purification de l'homme après avoir été en contact avec un mort, être passé sous le toit où se trouvait un mort, avoir touché un matériel qui a servi à enterrer un mort, etc. En quoi celle-ci consistait-elle ? Il s'agissait de brûler une vache entièrement rousse, récupérer ses cendres et les faire asperger par un Cohen sur l'homme impur et avec un certain rituel.*

[108]

*Celui qui aspergeait l'homme impur devenait, lui aussi, impur alors que l'autre était purifié... Une chaîne qui n'en finissait pas et un commandement incompréhensible. Aucune explication n'est donnée par nos Sages puisqu'ils disent :*

« *Ce n'est ni le cadavre d'un mort qui rend impur, ni l'eau lustrale qui purifie !*

*C'est en réalité une décision du Roi des Rois, le Saint béni soit-Il... »*

[...] *La période de deuil est partagée en cinq sous-périodes :*

*- Le premier jour après l'enterrement*

*- Les trois premiers jours*

*- Les sept premiers jours ou Chiva*

*- Les trente jours : Chelochim*

*- Les douze mois pour le décès du père et de la mère.*

*Durant les Chiva, l'endeuillé ne devra pas :*

*1. Travailler*

*2. Se laver et se frictionner*

*3. Se chausser de cuir*

*4. Accomplir son devoir conjugal*

*5. Lire ou étudier la Torah*

*6. Saluer, ni être salué*

*7. S'asseoir sur un lit ou une chaise, mais à même le sol*

*8. Laver et repasser ses vêtements*

*9. Couper ses cheveux et ses ongles*

*10. Se réjouir.*

[109]

*Le Shabbat ou un jour de fête interrompt le deuil : l'endeuillé changera alors ses vêtements de dessus et portera un habit, non pas de fête ou neuf, mais un habit non déchiré. Il prendra place à table.*

*Le septième jour après le lever du soleil, les interdictions cessent : l'endeuillé remet ses chaussures et abandonne le port du vêtement déchiré.*

*Il est de coutume de se réunir chez l'endeuillé la veille du septième jour pour prier chez lui et d'étudier au bénéfice de l'âme du défunt.*

*Les endeuillés ont coutume de ne prendre leur premier repas que s'il est offert par une personne non touchée par le deuil (voisin). L'usage est de servir des œufs et des lentilles. On allume le Ner Néchama* (bougie de l'âme). *On recouvre de draps le lit du défunt et les chaises.*

*Il faut rendre visite aux endeuillés pour les consoler. Mais durant les trois premiers jours, « jours de pleurs », on ne doit pas leur adresser la parole. Les sept jours sont réservés aux éloges funèbres et élégies.*

Si l'exécution stricte et aveugle du rite doit supplanter l'éthique, le respect de l'intégrité tant physique que psychique des personnes, alors, nous ne sommes plus dans le religieux au sens de la spiritualité, mais dans une forme particulièrement perverse de terrorisme intégriste.

Je sais que ces propos en choqueront plus d'un, mais les « Justes » se reconnaîtront, les extrémistes de tous bords également.

[110]

J'ai souvent eu des discussions avec des « religieux juifs » qui, évoquant ce qu'ils nommaient la crise de foi de l'église chrétienne et en particulier catholique, défendaient un point de vue sectaire, fermé, affirmant que seule la pratique immuable fidèle à la loi de Moïse pouvait permettre la survie et le développement de la religion juive. Je prétends exactement le contraire, estimant que la synagogue réformée a de beaux jours devant elle, fort heureusement et gagnera du terrain si la religion juive veut survivre et s'épanouir dans un monde multiconfessionnel, dans un troisième millénaire déjà porteur de bien nombreuses exactions et drames sur tous les plans.

Je me garderai de « mettre tout le monde dans le même panier ».

En effet, dans toutes les confessions, des hommes et des femmes de bonne volonté prônent une vision œcuménique qui pourrait sembler utopique, mais qui est pourtant la seule voie d'avenir.

Je voudrais d'ailleurs, à ce sujet, citer deux ouvrages récents, celui de Gilles Bernheim [[78]](#footnote-78), rabbin, qui, dans son livre *Le Souci des autres au fondement de la loi juive,* précise :

« [...] *Les lois et les jetés juives, charpentes de la vie et du temps, sont faites pour aider l'homme à se réaliser dans son humanité et pour favoriser l'humanité d'autrui* [...] *Savoir parler et écouter, donner et recevoir. Savoir* regarder [...] *Il ne s'agit peut-être que de tenter d'être à la hauteur de quelques verbes, de quelques principes. »*

[111]

L'auteur a essayé, à travers ses idées, d'énoncer les paroles fondamentales, ceux des versets de la Bible et des rites qui AIDENT À VIVRE.

À une époque où les religions se replient dangereusement sur elles-mêmes, Gilles Bernheim a clairement voulu démontrer que le souci des autres est un des piliers du judaïsme.

Théo Klein [[79]](#footnote-79) quant à lui, est avocat, ancien président du Comité Représentatif des Institutions Juives de France. Dans son livre intitulé *Libérez la Torah ! Moïse, l'homme et la loi : une relecture,* adopte un discours plus direct :

« [...] Cher Bondieu,

*Je ne crois ni à tes miracles ni à ta parole... je ne crois ni à ta présence... ni à ta cruauté et tes jugements...Sortis de leur ghetto, socialement, économiquement, politiquement, les Juifs ont eu du mal cependant à défier la parole rabbinique, largement alourdie d'une foule de coutumes, d'usages et de traditions accumulées et devenues, à leur tour, irréfutables.*

*Si je mets en doute cet enseignement rabbinique aujourd'hui, c'est parce qu'il s'est fort éloigné de ce que je voudrais montrer comme l'essentiel de la Torah. Et c'est à Moïse de nous faire à nouveau sortir d'Égypte en nous libérant de l'esclavage d'une pensée contraignante.*

*Il nous a jadis proposé un art de vivre, libres et responsables. À nous de le renouveler par un questionnement incessant. À nous surtout de le mettre en pratique...*

[112]

*Chacun doit être libre, à sa manière, sans priver les autres de l'être à leur façon... Si le juif orthodoxe entend me dicter ses lois surannées, je proteste ; quand il veut m'enfermer dans un monde intellectuellement limité aux plaisirs de la casuistique et biologiquement interdits aux enfants de mère non juive, je me révolte... La Torah a fait de moi un homme libre et responsable. Responsable devant moi-même d'abord... Responsable devant dieu ? Je ne le crois pas. Si dieu existait, il ne pourrait être que la perfection du droit et de la justice... »*

Je pense également aux livres d'un auteur que j'apprécie pour l'émotion qui se dégage de ses ouvrages. J'ai nommé Chaïm Potok [[80]](#footnote-80) qui, dans *L'Élu,* décrit avec beaucoup de précision, mais surtout avec une infinie tendresse les rapports difficiles entre un jeune *hassid*[[81]](#footnote-81)*,* fils d'un rabbin Lubavitch et son camarade, fils d'un enseignant progressiste. La difficulté des relations tient essentiellement aux positions opposées des pères alors que les hasards (?) de la vie font que le jeune *hassid* devient psychothérapeute et quitte son univers tandis que le fils du professeur progressiste devient rabbin...

Si l'on n'y prend pas garde, nous constituons nous-mêmes nos propres ghettos avec ses règles, ses lois, ses exclusions dangereuses dans un but sécuritaire stérile.

Mais l'extrémisme et le fanatisme ne sont pas l'apanage d'une religion.

[113]

On les retrouve malheureusement fort vivaces dans les religions monothéistes, certes, mais aussi chaque fois qu'il y a sectarisme, fondamentalisme, monolithisme que ce soit dans les croyances religieuses ou dans les engagements laïques, politiques, syndicaux, associatifs, idéologiques...

Il y a extrémisme, fanatisme et intolérance dès que le dogme, exalté dans sa forme intransigeante et non humaine, remplace et annule ou annihile la reconnaissance et de ce fait l'existence de l'Autre, cet Autre dont Emmanuel Levinas a si bien défini l'importance.

Lors du forum organisé par l'Association Marseille Espérance [[82]](#footnote-82) en avril 2002, dont une amie Martine B... a bien voulu me communiquer les actes, on peut notamment lire l'intervention remarquable de François Chirpaz, philosophe dont je cite quelques extraits :

« [...] *Le fanatisme n'est pas la simple furie qui veut imposer à d'autres hommes sa propre loi, il est ce qui s'impose au nom de la vérité la plus grande. Comment, en effet,* [...] *accepter que d'autres hommes n'acceptent pas de reconnaître l'unique vérité à même de donner un sens à leur vie ? Le fanatisme naît de cette évidence qu'une seule représentation de dieu est valable, la sienne et, par voie de conséquence, que toutes les autres ne sont qu'erreurs et perversions qu'il faut combattre et réduire par la force sans reculer devant le recours à la violence, de la contrainte, jusqu'à donner la mort* [...] *le fanatisme est un service pervers de la vérité parce qu'il* [114] *repose sur une perversion du rapport de l'être humain à la vérité à laquelle il se rapporte.*

*Il repose sur une confiscation de la totalité du savoir auquel les hommes peuvent prétendre sur dieu. Son opinion est érigée au rang de savoir, lui seul sait et tous les autres sont dans l'ignorance ou dans l'erreur et, par conséquent, il s'arroge, de sa propre initiative, le droit de juger des actes et des intentions de tous les autres. »*

Pour conclure, nous sommes « condamnés » à l'œcuménisme. Autant transformer cette nécessité en joie, échanges et projets pour la survie d'une humanité totalement « déboussolée » devenue la proie facile de sectes et d'extrémistes de tout poil.

NOTES ET RÉFÉRENCES

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[115]

[116]

[117]

[118]

[119]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

“Les chemins de la violence.  
Réflexions d’un germaniste.”

Thierry FERAL

« *Hier sera ce qu'a été demain. »*  
G. Grass, *Une Rencontre en Westphalie,* Seuil, 1981.

Prologue

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comme l'a montré Adolf Leschnitzer [[83]](#footnote-83), la quête du bouc émissaire est une constante inévitable des sociétés modernes. De fait, les systèmes générés par le capitalisme – et ce de quelque nature qu'ils puissent être – se caractérisent par leur incapacité à apporter des solutions efficaces au « malaise dans la culture » que ne peuvent qu'éprouver tous les laissés-pour-compte et exclus qu'ils produisent, mais aussi tous ces ouvriers, artisans, employés, petits paysans, commerçants et fonctionnaires taraudés par les incertitudes d'un avenir qui semble inexorablement s'enliser dans la décadence.

C'est pourquoi lesdits systèmes, impuissants à concilier impératifs économiques et épanouissement de la personnalité, course au profit et dignité humaine, spéculation et sécurité existentielle, n'ont à terme d'autre issue que d'adopter des stratégies de *dérivation :* leur souci primaire étant de se préserver de la colère de ceux dont [120] ils sont producteurs de l'agressivité, ils émasculent la pensée de sa dimension dialectique et érigent des superstructures à fonction hypnotique et *omni explicative* qui frustrent l'homme de sa réalité pour l'aliéner à un univers fictif (cf. Robert Musil, *L'Homme sans qualités,* 1930-1932), le somnambulisent (cf. Hermann Broch, *Les Somnambules,* 1931-1932), le contraignent à rechercher ce que, dans *Effi Briest* (1895), Theodor Fontane appelait fort judicieusement des « constructions de fortune » *(Hilfskonstruktionen).* L'éminent socio-psychanalyste Gérard Mendel l'a bien résumé [[84]](#footnote-84) : « Placé entre l'écorce et la cognée, la tendance naturelle du moi [est] d'aimer à s'illusionner. [...] La société l'a beaucoup aidé dans cette voie. Cette voie, elle est celle de l'occultation du conflit. Et il existe une telle complicité entre le moi individuel et la société qu'il est souvent bien difficile de démêler ce qui revient à l'un et à l'autre. L'individu, inconsciemment, refoule, projette (ce n'est pas moi, c'est l'autre), et idéalise ; et la société pousse au refoulement et à la répression, désigne sur qui l'on doit projeter – l'ennemi – et qui l'on doit idéaliser – le père social, le grand, le chef –, tout en majorant, exploitant et pérennisant ce processus. »

Sans identité et sans historicité, enfermé dans une vie silencieuse et muette, l'individu en est réduit à exaspérer ses rancœurs et à exorciser ses angoisses au gré d'une partition sans cesse réécrite pour lui.

Ceci n'est pas sans évoquer le *Berlin Alexanderplatz* (1929) du psychiatre Alfred Döblin, *Et maintenant, mon bonhomme* (1932) de Hans Fallada, ou encore le très remarquable texte du sociologue Siegfried Kracauer [121] consacré à la classe moyenne de l'Allemagne du tournant des années trente, *Les Employés.*

Cependant, les « constructions de fortune » sont marquées du sceau de l'aléatoire. Leur vacuité désespérante ne saurait compenser durablement les carences narcissiques de l'individu qui, à moins d'assumer la logique ultime de la médiocrité, voire de la déchéance à laquelle le condamne le système, c'est-à-dire la mort, n'a d'autre recours que de se donner une raison de vivre *malgré tout.* Pour cela, il n'entrevoit dans le tumulte qui l'agite qu'un seul dénouement à sa portée immédiate : focaliser sur un *objet-poubelle* [[85]](#footnote-85)*,* un *dépotoir* [[86]](#footnote-86)*.* Pour se réaliser illusoirement comme sujet de droit, il transfère la somme de ses ressentiments sur une figuration mythique en laquelle il peut – selon régression sartrienne – « localiser tout le mal de l'univers » [[87]](#footnote-87).

Il est évident que, dans un tel contexte, le *cogito* n'est plus de mise. À lui se substitue désormais un « ça pense en moi » – régression sur un fonds archaïque comme ersatz à la dépersonnalisation – qui déleste l'individu de toute implication rationnelle et responsable dans la maîtrise de sa destinée et l'édification d'une société meilleure, le libère – encore Sartre – de sa « peur devant la condition humaine » [[88]](#footnote-88) par repli sur des « hallucinations de l'arrière-monde » [[89]](#footnote-89).

« Lorsque l'homme est prisonnier de conditions sociales surannées, la violence archaïque resurgit », notait fort judicieusement Walter Benjamin [[90]](#footnote-90). Tout n'est maintenant qu'appel de l'intérieur, involution vers – toujours Sartre – une « sagesse ancestrale [qui] n'a pas besoin d'intelligence » [[91]](#footnote-91), primat d'un élan vital s'abreuvant à la [122] source du *génie de l'espèce,* retour à la source primordiale, recentrage sur la rac[in]e dont l'individu n'est que le surgeon. Bref, pour reprendre la belle formule de Georges Politzer [[92]](#footnote-92), « à la conscience tournée vers la lumière » fait place « la conscience tournée vers les ténèbres ». On n'est alors plus très loin du moment où, comme l'indiquait en substance Hermann Hesse [[93]](#footnote-93), ayant perdu leurs yeux et leur âme, les vivants acceptent de faire leur chemin à travers l'enfer ; l'existence se fait sombre et sauvage, la mort hurle sa chanson... Voilà à quoi conduit implacablement – verdict de Sartre[[94]](#footnote-94) –, l'explication du « train du monde par la lutte du principe du Bien contre le principe du Mal. [...] C'est Ormuzd contre Ahriman [...], cette croyance [...] que l'harmonie une fois le Mal évincé, se rétablira d'elle-même. [La] tâche est donc uniquement négative : il ne saurait être question de construire une société, mais seulement de purifier celle qui existe. [...] Ce dualisme est éminemment rassurant [...] : s'il ne s'agit que d'ôter le Mal, c'est que le Bien est déjà *donné.* Point n'est besoin de le chercher dans l'angoisse, de l'inventer, de le contester patiemment lorsqu'on l'a trouvé, de l'éprouver dans l'action, de le vérifier à ses conséquences et d'endosser finalement les responsabilités du choix moral qu'on a fait ». Une fois l'épuration consommée, « le Paradis perdu se reformera de lui-même ! »

Et puisque *Le Juif,* nous remémore à bon escient Georges-Arthur Goldschmidt [[95]](#footnote-95), a « servi de tout temps d'exutoire et de bouc émissaire », puisqu'il a été « voué de tout temps à un discours de haine qui ne cesse de s'adapter aux circonstances », puisque depuis deux millénaires « il est fait pour cela », on le choisit bien sûr [123] derechef comme figuration mythique du mal absolu tout en se réservant, ainsi que le cynique Hermann Göring (« C'est moi qui décide qui est juif ! »), la latitude d'en déterminer les expressions actives en fonction de ses besoins : la démocratie, le parlementarisme, le socialisme, la haute finance, l’homosexualité, les grèves, les épidémies, l’immigration... Le champ est illimité car – *on le sait – Le Juif* nerecule devant aucun moyen pour assurer sa domination. *Il* est le concurrent *par* *définition,* le ferment de la discorde, celui qui, pour régner, ruse, ment, trompe, trahit, souille, meurtrit, à l'image de l'abject Veitel Itzig dans le copieux (pratiquement mille pages) et ravageur best-seller *Doit et Avoir* (1855) de Gustav Freytag [il se repentira de son erreur en 1890, adhérera à la Ligue contre l'antisémitisme et épousera une Juive, mais le paradigme qu'il avait enfanté avait fait école : *Itzig* était désormais entré dans le langage populaire pour flétrir les Juifs ainsi que l'attestent tant le *Duden Universal Wörterbuch* (1989, p. 783) que le célèbre roman de Gunter Grass, *Les Années de chien/1963*]*.* Comment ne pas rappeler ici les *Protocoles des Sages de Sion,* ces cent feuillets ignobles censés constituer la preuve formelle d'une conjuration juive internationale qui, entre 1920 et 1933, connurent trente-trois éditions sous l'égide du journaliste Ludwig Müller et serviront en 1922 de justification devant le tribunal aux assassins du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau [[96]](#footnote-96) puis aux exactions nazies ?

Ainsi en va-t-il donc des chimères, vilenies et autres bassesses auxquelles le « malaise dans la culture » pousse l'homme à se raccrocher pour se donner une illusion d'être-là*.*

[124]

Non, n'en déplaise à ses détracteurs, Sigmund Freud ne s'était pas trompé [[97]](#footnote-97) : « L'inquiétante étrangeté [...] puise à la source de nos complexes refoulés. »

C'est à coup sûr dans « les sombres arcanes de l'inconscient », corrobore Josy Eisenberg [[98]](#footnote-98), qu'il convient de rechercher le « comment cela fut-il possible ? » de la Shoah.

« Va-t’en, Juif, clamait Jacques de Feraudy en septembre 1941 [[99]](#footnote-99), entends bien ce que te dit la France, bien moins par haine au cœur, crois-moi, que par raison. Ta face immonde a trop noirci mon horizon. J'ai besoin de clarté pour guérir ma souffrance ! » Feraudy, le dramaturge raté, l'oublié des encyclopédies qui, en rejoignant la curée, pensait briller sur la scène culturelle pétainiste au lieu d'avoir à se cantonner dans des rôles cinématographiques de second rang !

Et à peine l'obscurantisme, avec son sinistre cortège de passions irraisonnées et de mystifications dévastatrices, a-t-il découvert sa face grimaçante que déjà est en branle l'engrenage qui – comme sur la gigantesque toile de Francisco Pacheco (1564-1644), *El juicio final,* exposée au musée de Castres – consacrera les « élus » par l'élimination des « damnés ».

Fin de la tirade de Jacques de Feraudy : « Comme afin de renaître à l'heure où l'aube luit, le jour semble arracher le manteau de la nuit, d'une chaîne infernale enfin je me délivre, et te chasse à jamais parce que je veux vivre ! » *À jamais :* entendons le crime total, celui qui fait disparaître jusqu'aux traces et au souvenir, l'effacement définitif.

[125]

De l'arrogante stigmatisation par un *Hep ! Hep ! (Hierosolyma est perdita)* jeté au passage à la discrimination juridiquement codifiée par des « lois raciales » (Nuremberg, septembre 1935), de la persécution administrative (interdictions professionnelles, expropriations, lettre « J » sur les passeports) aux pogroms (*Nuit de Cristal,* 9-10 novembre 1938) et à l'estampillage (étoile jaune), nous voici arrivés aux portes de ces usines à néantisation *(Vernichtung)* conçues pour que l'on « n'en ressorte qu'à travers la grille des cheminées » [[100]](#footnote-100) et où l'on est floué de sa propre mort [[101]](#footnote-101).

« Torrent furieux, foudre dévastatrice : tout sauf un homme » (J.P. Sartre) [[102]](#footnote-102), l'antisémite - et d'une manière générale tout raciste – se réalise à travers son fantasme. C'est pitoyable, mais après tout, tant que son fiel se déverse à l’intérieur, cela reste son problème : son mépris de l'autre n'est en fait que son propre mépris ? Mais hélas ! dans notre monde constamment ébranlé par les incertitudes et les traumatisme » infligés par l'idéologie dominante, le fantasme gagne progressivement de larges fractions de la société et risque de se cristalliser en conduite collective – Rudolph Loewenstein en a exposé excellemment le mécanisme dans sa *Psychanalyse de l'antisémitisme* [[103]](#footnote-103) *–* pour peu qu'un contexte propice (une déstabilisation socio-économique brutale par exemple) et un habile démagogue se présentent. Nul n'ignore que cela a été le cas dans l'Allemagne de Weimar au tournant des années trente, mais soyons bien persuadés que **cela peut se produire dans n'importe quel pays**.

[126]

Il faudrait en effet être aveugle, après les cinglantes leçons infligées par l'Histoire, pour ne pas admettre avec Gérard Mendel [[104]](#footnote-104) « la puissance du phénomène psychologique individuel dans la politique à l'époque moderne », c'est-à-dire la place et le rôle tenus par l'inconscient. Et de nous avertir solennellement :

« C'est un caractère des sociétés modernes [...].

Les individus ne sont plus arrimés comme par le passé à un statut défini pour l'existence entière et la force psychologique des fantasmes risque de l'emporter sur les appartenances concrètes. [...]. Dans certains cas, la régression psychologique peut toucher des individus en nombre suffisant pour emporter la décision politique ! »

Une décennie après Auschwitz, Albert Camus publie *La Chute.* Il a déjà l'intuition que le choc du nazisme n'aura pas suffi à éradiquer de la conscience sociétale la manie taxinomiste, marginalisante, évacuatrice ; souvenons-nous [[105]](#footnote-105) : « C'est ça, leur organisation *Voulez-vous d'une vie propre ?* [...]Vous dites oui, naturellement. Comment dire non ? *D'accord On va vous nettoyer.* [...] Mais je suis injuste. Ce n'est pas leur organisation qu'il faut dire. Elle est la nôtre, après tout : c'est à qui nettoiera l'autre. » Oui, le « regard de Pannwitz » (Primo Levi [[106]](#footnote-106)) est toujours là, basé sur une intentionnalité différentialiste : lui ***ou***moi, et non pas lui ***et***moi ; bref, l'homme déniant à l'homme son statut d'homme sous prétexte d'une altérité ciblée *a priori* et réduisant à de la vermine l'autre pour se conforter dans son propre statut d'homme. Quelle nullité ! Et Camus de surenchérir en nous racontant [[107]](#footnote-107) cette « cellule descrachats qu'un peuple imagina récemment pour prouver qu'il était le plus grand de la terre ».

[127]

Conspuer (étymologiquement, cracher sur), crier haro, traîner dans la boue, déporter, vouer à la « nuit et au brouillard », liquider par le phénol et le gaz... Tout cela n'est-il pas du même registre, la violence de l'acte et son ampleur n'étant en vérité qu'une question de pouvoir et de moyens techniques ?

Soyons-en bien persuadés : le problème de fond – et c'est ce à quoi il importe d'être sans cesse vigilant – c'est d'œuvrer en permanence de telle sorte que le crime ne s'ébauche jamais [[108]](#footnote-108). Cela suppose en premier lieu un face-à-face avec soi-même afin, pour reprendre les termes du sociologue strasbourgeois Freddy Raphaël [[109]](#footnote-109), de « dominer en soi l'incapacité d'admettre autrui dans son altérité ».

Le présent article n'ambitionne pas de répondre ni de résoudre. Il se veut questionnement et interpellation, donc mise en cause. S'il parvient modestement à motiver une réflexion, à argumenter – dans un environnement fait d'expédients et de substituts illusoires pour alléger les charges névrotiques qui inlassablement nous assaillent – pour la réhabilitation ne serait-ce que d'un soupçon de morale (cf. Immanuel Kant [[110]](#footnote-110)), à inciter à un ralliement aux valeurs de la philosophie humaniste [[111]](#footnote-111) et conséquemment à un sursaut de dignité face à l’*hýbris* de vouloir se positionner dans un destin historial fondé sur une discrimination qui irrémédiablement se cherche des arguments dans un zoologisme absurde et primitif, alors il aura atteint son but. D'autant que son auteur se doit lui-même d'accorder que, à chaque fois qu'il médite [128] sur le sujet, il subit invariablement quelques rappels à l'ordre épistémologiques des plus salubres, n'échappant pas plus que tout un chacun, et à son insu, à une certaine contamination par l'air du temps, en ce début de nouveau siècle plutôt pestilentiel, il faut bien le dire. Or, hélas !, c'est là que tout commence : dans ce glissement progressif et insidieux qui fait que de proche en proche racisme et fascisme deviennent réalité humaine.

La démocratie est donc en premier lieu un combat contre soi.

Acte premier

[Retour à la table des matières](#tdm)

Que l'on m'autorise tout d'abord un bref commentaire quant au titre général sous lequel j'ai placé cet article. Si tout un pan de la génération née après le carnage du premier conflit mondial a été profondément orienté dans sa vision du monde et ses entreprises par la mouvance surréaliste, comme s'est toujours plu à le souligner le grand psychiatre Lucien Bonnafé [[112]](#footnote-112) – lequel du reste, durant la Résistance, accueillera Paul Éluard à Saint-Alban –, tout un pan de la génération née après la Seconde Guerre mondiale et la Shoah a trouvé les fondements de son évolution conceptuelle et de son engagement dans les élaborations de Jean-Paul Sartre qui, selon l'heureuse formulation de mon collègue, le philosophe Jean Bardy [[113]](#footnote-113), « a toujours, même dans ses outrances et ses débordements, mis son intelligence et sa générosité au service de la liberté du sujet ».

[129]

Né en janvier 1947, précocement taraudé par le pourquoi de la fureur nazie au point d'y avoir désormais consacré plus de trente années de recherches, je ne saurais aujourd'hui disconvenir que le canevas de ma réflexion s'est organisé autour de la parole sartrienne, et plus précisément, je crois – et de mémoire –, autour de deux interpellations. L'une dans *Le Diable et le Bon Dieu :* « Il suffit qu'un homme en haïsse un autre pour que la haine gagne de proche en proche l'humanité tout entière. » L'autre dans *Les Séquestrés d'Altona :* « [Le] siècle fut une braderie ; la liquidation de l'espèce humaine y fut décidée en haut lieu. »

Sans nier la réalité des méthodologies – mon ami Gérard Mendel dirait les hégémonies intellectuelles successives – qui m'ont ultérieurement influencé – la psychanalyse et le marxisme –, j'ai toujours ressenti un malaise vis-à-vis des déterminismes ou, comme l'exprime péjorativement Mathieu dans *L'Âge de raison,* des « morales éprouvées ».

À l'heure actuelle encore, ma position est que rester sur les « chemins de la liberté » constitue l'unique voie pour ne pas devenir un enfer pour les autres.

D'autant que – je me réfère ici aux *Minima Moralia* d'Adorno [[114]](#footnote-114) – si l'on ne souhaite pas voir sa propre vie mutilée, on doit avoir pour souci primordial de ne pas mutiler celle des autres.

Je partage ainsi avec Gérard Mendel [[115]](#footnote-115) l'intime conviction que, « le conflit et la contradiction [faisant] partie organiquement de la réalité humaine et sociale, [...] attenter à la croyance en soi d'un être humain, à sa capacité de créer, c'est là le péché absolu ».

[130]

Comme l'affirmait en 1934 l'écrivain gallois John Cowper Powys dans son *Autobiographie,* « l'illusion vitale d'un individu [est] aussi sacrée que sa peau ».

C'est du reste cette conviction qui m'a conduit à éditer en 1998, avec la collaboration des Docteurs Henri Brunswic, fondateur de la Ligue internationale pour l'éthique médicale, et Anne Henry, chef de service en psychiatrie à Morlaix, un livre de considérations actuelles sur *Médecine et nazisme,* avec en exergue ce magistral apophtegme de Lucien Bonnafé : « Apologie des singularités dans la culture des solidarités » ; et aussi à publier l'année suivante un *Culture et dégénérescence en Allemagne,* avec une belle préface de Gérard Mendel, et cette fois-ci en exergue cette très remarquable sentence empruntée au *Testament de Maître Mussard* de Patrick Süskind : « Quand la conchylisation aura atteint le point où les hommes livrés au désarroi et à l'horreur imploreront à grands cris aide et salut de leurs différents dieux, en guise de réponse le grand coquillage ouvrira grand ses ailes et les refermera sur le monde, broyant tout en son sein. » Par un autre ouvrage, écrit dans la foulée et au titre volontairement provocateur de *Le Nazisme, une culture ?,* j'ai tenté de démontrer à l'appui d'une importante bibliographie que, en dernière analyse, il est indispensable de se convaincre que l'éclosion de l'irréparable dans une société relève du fait que ses structures caractérielles sont de longue date imbibées d'un contenu propice à une telle dérive.

[131]

Durant mes études universitaires, j'ai été très marqué par ***un***maître, le germaniste et philosophe Henri Arvon, qui nous enseignait à nous défier de ce qu'il appelait « l'efflorescence continuelle de mythes creux [...], de doctrines éphémères [qui] se posent en vérités absolues et prétendent, à ce titre, guider la vie des hommes » [[116]](#footnote-116).

La lecture, sous sa précieuse direction, de l'écrivain expressionniste Ernst Toller qui, dès 1923 dans son *Wotan déchaîné,* s'était attaqué aux nazis en représentant Adolf Hitler sous les traits d'un prétentieux petit coiffeur qui pourrait bien avoir donné quelques idées à Charlie Chaplin pour *Le Dictateur* (1940), ou encore du *Fils* de Walter Hasenclever et de *La Cause* de Leonhard Frank, deux réquisitoires décapants contre les mutilations infligées à la vie des jeunes dans l'Allemagne de Guillaume II, tout comme de *La Métamorphose* et de *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka, sans oublier la « Trilogie de Dantzig » de Gunter Grass [[117]](#footnote-117), objet de mon mémoire de maîtrise, m'avait incité à une grande réticence à l'égard des pouvoirs de toute nature. Rebelle, je me passionnais pour Max Stirner, Wilhelm Reich, et d'une façon générale pour l'École de Francfort dont le professeur Arvon était spécialiste, ce qui à l'époque faisait grincer les dents du mandarinat ultra conservateur sinon réactionnaire de la germanistique. Lors des examens et concours, se référer à *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse (1964), à *La Destruction de la raison* de Georg Lukács (1952-1954), au *Principe espérance* d'Ernst Bloch (1954-1959) équivalait à un suicide, sans parler de la toute jeune sociopsychanalyste initiée en Allemagne par Alexander Mitscherlich avec son *Deuil impossible* (1967) et en France par Gérard Mendel avec sa *Révolte contre le père* (1968).

[132]

Encore en 1990, un vieux germaniste de la Sorbonne et civilisationniste d'exception, écrivait à propos d'une de mes études sur le nazisme *(Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich) :*

« Que T.F. ait eu recours à des approches différentes pour maîtriser et éclairer l'immense matière qu'il a brassée, nous ne lui en ferons pas grief, bien au contraire.

[...] *Toutefois il nous semble qu’il fait la part trop belle aux explications de type psychanalytique »* (in *Études germaniques,* 2/1990, pp. 231-232). Cet honorable professeur était d'une grande probité intellectuelle et reconnut volontiers que sa résistance vis-à-vis de la psychologie des profondeurs correspondait chez lui à une tradition chrétienne et à une stricte formation classique ; je suis resté en relation avec lui jusqu'à sa mort.

Par contre, nous avons tous connu de ces éducateurs qui, sous couvert d'une phraséologie libérale et se targuant d'un large pluralisme, ne font en réalité que soumettre ceux qu'ils auraient à charge d'émanciper à leurs propres lois du contenu et de la forme, si bien que le développement de la conscience est brisé, à moins qu'il ne s'opère dans la marginalité. On ne peut au passage s'empêcher d'évoquer *C'est pour ton bien* d'Alice Miller (1984) qui explique excellemment comment la légitimité idiosyncrasique est asphyxiée par le diktat sociocentrisme, et aussi, concernant plus spécifiquement la sphère éducative familiale, *L'Enfant mal accueilli et sa pulsion de mort* de Sándor Ferenczi (Payot, 1982).

[133]

Depuis *L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind (1891), en passant par *L'Engrenage* de Hermann Hesse (1906) – qui décrit le destin tragique d'un jeune garçon qui se jette dans une rivière pour ne pas aller au séminaire où son père l'a inscrit d'autorité –, ou encore *Les Désarrois de l'élève Törless* de Robert Musil (1906) – dont le climat de perversité et de violence en milieu scolaire n'est pas sans évoquer les agissements, une petite quinzaine d'années plus tard, du collégien Adolf Eichmann qui poussera un de ses condisciples juif à se suicider –, la littérature de langue germanique du tournant du XXe siècle est peuplée d'adolescents en proie à des pulsions irrépressibles qui surgissent au détour de l'inflexible chaîne éducationnelle constituée par le *pater familias,* l'école, la religion, l'armée, le fonctionnarisme socio-structurel. Georges-Arthur Goldschmidt l'a fort opportunément mis en lumière dans son incontournable *Quand Freud voit la mer*[[118]](#footnote-118) :« L'édification nationale allemande s'est accompagnée d'un échange croissant entre répression du désir et accroissement de celui-ci. »

Or, comme on le disait alors couramment outre-Rhin : « *Was verboten ist, das macht uns gerade scharf*»,c'est-à-dire : « C'est ce qui est interdit qui justement nous excite. » De par leur pratique quotidienne, psychiatres et psychanalystes savent mieux que quiconque combien la confrontation aux forces de la réification et aux puissances de l'idéologie dominante peut être source de frustrations susceptibles de provoquer des actes irrémédiables, soit à rencontre de sa propre personne, soit à rencontre de l'altérité.

[134]

L'exemple de Franz Kafka est typique de cette problématique et illustre de façon paradigmatique le mot célèbre d'Arthur Rimbaud, « Je est un autre. » Dans *La Lettre au père,* il se voit comme un insecte piétiné par la botte paternelle ; dans *La Métamorphose,* Gregor Samsa crève de l'anathème : « Mon fils, tu n'es qu'une vermine » ; dans *Le Verdict,* Georg Bendemann se laisse tomber d'un pont en hurlant son amour filial.

Inversement, cette condamnation au « monde de l'on », génialement synthétisée par le fameux passif de Freud : *Ein Kind wird geschlagen (On bat un enfant),* peut dégénérer en conduites criminelles. Réifié par un principe supérieur impossible à identifier, le sujet réagit fantasmatiquement Ce fut le cas de Heinrich Himmler à propos duquel Alfred Andersen a suggéré dans un troublant récit, *Le Père d'un meurtrier* (1980), que face à l'incessante castration paternelle - un enseignant de grec et proviseur du Lycée Wittelsbach de Munich d'un catholicisme dogmatique - il n'avait eu d'autre voie de survie, ayant été trop jeune pour s'engager lors du premier conflit mondial, que d'assimiler son moi à un moi étranger [[119]](#footnote-119), en l'occurrence Adolf Hitler, et de se réaliser comme son organe d'élimination ; devenu chef de la SS et grand manitou de l'univers concentrationnaire, il se fera le manager absolu de l’*anus mundi.*

De même convient-il dans le même esprit de rappeler cet obscur, mais ô combien minutieux fonctionnaire de la néantisation que fut Adolf Eichmann, tel qu'il se confie à la psychiatre Frieda Schilch dans la scène cinq de la pièce de Heinar Kipphardt, *Frère Eichmann* (1983).

[135]

Sa sinistre carrière durant, Adolf, le seul des sept fils Eichmann à ne pas avoir obtenu le baccalauréat au grand dam de son père, un cadre de la Société des tramways de Linz « irréductible et impérieux », n'aura d'autre obsession que de démontrer à ce « Dieu de justice » qu'il n'était pas « la brebis galeuse » pour laquelle il le tenait, et de s'identifier le plus parfaitement possible à « l'autorité absolue » [[120]](#footnote-120)*.*

Dans les années 70 en République fédérale, les terroristes de la « Fraction Année Rouge » relèveront d'un processus similaire. Peter O. Chotjewitz l'a splendidement illustré dans *Romances d'amour d'un incendiaire* (trad. Belfond, 1979) : dominé par l'implacable pulsion de faire exploser le carcan dans lequel l'ont claustré son éducation et son environnement socioculturel, de fuir son moi oppressif qui lui barre la route à la vie dont il rêve, le terroriste « politise sa détresse privée » (Arno Plack [[121]](#footnote-121)) par une désagrégation programmatique de la sphère publique et en en pulvérisant systématiquement les attributs et les symboles. À la base de cette « *morale* édifiée sur le ressentiment [[122]](#footnote-122) » dégorge le fantasme de détruire ce qui motive sa haine sans pouvoir réellement l'identifier ; d'annihiler ce « on » qui, dans son angoissante imperceptibilité, finit toujours par prendre les traits d'un bouc émissaire.

Ici apparaît indubitablement une incommensurable peur de soi culbutée en peur de l'autre comme schéma explicatif à ses propres insuffisances. Et cette incapacité à se positionner dans la société finit par dériver vers un communautarisme des rancœurs et des haines, menant à la recherche d'un « m'a fait tort », « me fait tort », « va [136] me faire tort ». On aura reconnu là la contexture psychologique qui a accouché du nazisme, c'est-à-dire, comme l'a fort lucidement synthétisé Gérard Mendel [[123]](#footnote-123), que si « la République de Weimar était [...] dans les textes aussi démocratique que la République française de l'époque, [...] ce qui se passait *dans les têtes*[[124]](#footnote-124)se situait à un tout autre niveau ».

Or le nazisme fut, dès ses origines au lendemain de la Première Guerre mondiale – Carl von Ossietzky [[125]](#footnote-125), Wilhelm Reich [[126]](#footnote-126) ou encore Daniel Guérin [[127]](#footnote-127) avaient insisté sur ce point chacun à leur manière –, un terrorisme qui, à la faveur des traumatismes successifs vécus par la population allemande, s'érigera progressivement en mystique d'État : les manifestations du 30 janvier 1933 furent « une sorte d'alléluia célébré par une congrégation libérée du mal », se souvient Horst Kruger [[128]](#footnote-128) ; l'arrivée de Hitler au pouvoir fut interprétée comme « une tempête printanière, une tempête de rajeunissement de l'Allemagne. Comment ne pas profiter de l'aubaine pour hisser sa voile ? [...] Une ère nouvelle venait de naître. [...] On était soudainement quelqu'un. On se sentait bonifié, valorisé : on était *Allemand.* Le sol allemand était sanctifié ». Et de parler [[129]](#footnote-129) de « compulsion » *(Zwang),* de « névrose obsessionnelle meurtrière » *(mörderische Zwangsneurose)* qui fera que des millions de gens acteront à des degrés variés ce terrorisme sans aucune commisération pour ses millions de victimes, se mueront en « gentils fonctionnaires » (*brave Beamtengestalt)* de l'apocalypse pour peu que, pour pasticher la parole de saint Jean (*Apocalypse,* XX, 15), « l'étang de feu » leur permette à eux de se « trouver inscrits dans le Livre de la Vie ».

[137]

Prenons Joseph Goebbels, pas plus *prédisposé à l'origine* que tout un chacun à devenir ce que l'on sait : né en 1897 dans une famille rhénane que l'on qualifierait aujourd'hui de catholique intégriste et destiné par son père à la prêtrise, il réussit néanmoins à s'orienter vers la philosophie et la littérature ; complexé par une infirmité de la jambe gauche qui, en dépit de son doctorat es lettres, lui barre la carrière enseignante, et ulcéré par le refus du patron de presse berlinois d'origine juive, Theodor Wolff, de l'embaucher comme journaliste, il vire antisémite ; l'échec de son roman *Michael* et de ses deux pièces de théâtre, *Le Vagabond* et *L’Invité solitaire,* auquel aucun éditeur ni producteur ne prête attention, le confirme dans son sentiment que la culture est contrôlée par le *lobby* juif ; réduit à donner quelques cours de latin et à exercer un petit boulot dans une banque pour, à vingt-sept ans, ne pas même disposer de la vingtaine de marks qui lui permettraient de sortir avec sa fiancée, il devient nazi, d'autant que le parti lui propose cent marks mensuels comme rédacteur à son journal local d'Elberfeld, dans sa région natale ; la NSDAP devient sa famille ; en l'Allemagne s'incarne une mère qu'il va protéger bec et ongles contre les souillures que lui inflige le peuple de Sion. Lorsque Hitler (son aîné de huit ans qui a connu un parcours également pénible, mais ayant chez lui induit un fonctionnement paranoïaque [[130]](#footnote-130)), l'invite en avril 1926 à parler à ses côtés à Munich et à séjourner durant l'été à Berchtesgaden, le petit Rhénan l'appréhende comme un père (cf. ses déclarations d'amour dans son *Journal)* dont il va se faire l’oralité.

[138]

À tel titre d'ailleurs que la rue baptisera le petit « poste de radio populaire » *(Volksempfänger)* d'un prix modique mis sur le marché à son initiative dès 1933 et ne permettant de capter que les émissions officielles : *Goebbelsschnauze,* soit « Gueule de Goebbels ». La suite est connue : création à Berlin en 1927 de l'hebdomadaire *Der Angriff* (L'Attaque) dont tout le propos est de suggérer au lecteur la nécessité absolue d'une autodéfense face au mortel danger que constituent « l'esprit juif » et ses figurations actives : démocrates, pacifistes, bolcheviques, ploutocrates [[131]](#footnote-131) ; à partir de 1933, en tant que ministre de la Propagande et responsable de la Chambre culturelle du Reich, lutte contre la désagrégation des valeurs morales et civilisationnelles par l'influence judaïque, autodafés de livres (10 mai 1933), expositions de démonisation de « l'art dégénéré » *(Entartete Kunst,* 1937) et de la « musique dégénérée » *(Entartete Musik,* 1938) [[132]](#footnote-132) ; en 1938, orchestration de la *Nuit de Cristal* (9-10 novembre) et en 1943 de la *Guerre totale* (discours du 18 février 1943 au Palais des sports de Berlin).

Il est évident que le cas de Goebbels est extrême. Mais il montre parfaitement jusqu'à quel point une personnalité névrotique engagée dans un processus de victimisation est canalisable dans un rôle fonctionnel dès lors qu'elle s'est trouvé un phare qui éclaire sa route. Une société de désespérés représente une proie facile pour un *Führer* qui, crachant du haut de sa paranoïa son chant de haine et de guerre contre la réalité ambiante, livre des certitudes et des perspectives à des individus déboussolés par leur environnement traumatique [[133]](#footnote-133).

[139]

C'est ce qu'avait nus en lumière le sociologue américain Théodore Abel dès 1934 au terme d'une longue enquête effectuée en Allemagne auprès d'environ six cent quatre-vingts partisans de Hitler [[134]](#footnote-134). Et plus grande est l'intelligence de l'individu considéré, plus il s'avérera redoutable, car plus sera élaborée la conversion de son syndrome névrotique en stratégies de domination pour s'extirper de son sentiment d'écrasement.

Acte deuxième

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ainsi, lorsque l'ennemi est localisé, le traquer, l'humilier, l'abattre devient jouissance. Les conversions s'agglutinent. On assiste à la constitution de meutes, de groupuscules, d'une congrégation subjuguée par une mystique grégariste. On se trouve des légitimations pseudo philosophiques, pseudo idéologiques, pseudo scientifiques. *Loués* soient les Wilhelm Marr et Theodor Fritsch qui, durant l'ère bismarckienne, n'ont eu de cesse de stigmatiser, « sur le fouillis d'une érudition à la Bouvard et Pécuchet » [[135]](#footnote-135), la dégénérescence de l'humanité provoquée par le *judaïsme,* jetant pêle-mêle sous cette rubrique capitalisme et socialisme, démocratie et parlementarisme, criminalité, pathologies mentales, épidémies et maladies infectieuses (la syphilis !), et ont fondé par-là même le discours antisémite moderne ; *loués* soient les Arthur de Gobineau, Houston Stewart Chamberlain, Vacher de Lapouge et leurs affabulations anthroposociologiques [[136]](#footnote-136) ; *loués* soient les Bötticher de Lagarde, Julius Langbehn et Moeller van den Bruck pour leur idéalisme antilibéral et nationaliste [[137]](#footnote-137) ; et aussi les [140] Alexis Carrel et autres Konrad Lorenz pour leur vitalisme eugéniste social-darwinien [[138]](#footnote-138). Avec eux – et bon nombre encore qui n'eurent pas forcément leur aura, mais s'empressèrent de leur servir de relais dans « de multiples cercles, cénacles ou revues », souligne Louis Dupeux [[139]](#footnote-139) – « ces thèmes devinrent monnaie courante ». L'irrationnel prit les apparences du rationnel, et ce d'autant plus aisément que la polysémie de cette thématique permettait à chacun de trouver chaussure à son pied. Cependant, quel qu'ait pu être l'objet de défoulement, on se retrouvait toujours ramené à cette inflexible antienne dont Fritsch avait fait le leitmotiv de sa publication mensuelle, *Der Hammer* (Le Marteau) : « Pas de guérison [...] avant l’élimination du judaïsme. » [[140]](#footnote-140) D'où cette nécessité : frapper la puissance dissolvante sous quelque forme qu'elle se manifeste, mais en première urgence sa redoutable figuration politique, celle qui a « poignardé l'Allemagne dans le dos » durant la Première Guerre mondiale, fomenté la révolution de 1918, et qui prêche au travailleur allemand l'internationalisme et la lutte des classes pour le détourner des valeurs spécifiques à sa *Communauté raciale :* le communisme, invention du *Juif Marx,* et dont les chefs de files (de Rosa Luxemburg à Karl Sobelsohn-Radek en passant par Eugen Leviné, Léo Jogiches, Paul Levi, Ruth Eisler-Fischer, Clara Eißner-Zetkin, sans oublier Léo Bronstein-Trotski) sont majoritairement des Juifs, ce que ne manquera pas de corroborer Hitler dans *Mein Kampf.* Bientôt, comme le note Jean-Pierre Faye, ce « verbalisme tournoyant tiendra lieu d'absolue positivité » [[141]](#footnote-141)

[141]

Un roman fortement autobiographique écrit en exil en 1933 en dit long à ce propos ; il s'agit des *Sous-Hommes* de Walter Kolbenhoff [[142]](#footnote-142), un ami du psychanalyste Wilhelm Reich. On y voit des êtres bafoués et désemparés progressivement glisser vers le communautarisme fasciste : c'est la facilité. Il y a un passage terrible : un communiste est arrêté par les SA pour diffusion sauvage de tracts. Ils le conduisent en prison. On sait qu'il y sera torturé et assassiné. Mais lorsque la colonne et son prisonnier traversent la foule rassemblée pour le marché, ce sont ses frères et ses sœurs prolétaires qui lui crachent dessus, qui lui donnent des coups, qui l'insultent au lieu de se liguer pour le défendre. Ils ont trouvé le dérivatif momentané à leur détresse et ils en profitent. Qui donc est le plus coupable ? Les SA ou cette foule en transe ?

Les SA après tout annoncent la couleur – elle est brune – et le communiste sait ce qu'il risque. Mais cette foule !

Raul Hilberg [[143]](#footnote-143) n'est pas le seul à l'avoir dénoncé dans ses études essentielles sur la déportation : rien n'aurait été possible sans la complicité tacite de tout un petit monde qui a permis que, de l'étoile jaune aux cheminées d'Auschwitz, rien n'ait entravé un processus dont on sait pourtant qu'il aurait en fin de compte fallu relativement peu de chose pour le paralyser. On l'a bien vu en août 1941 lorsque l'« Action T4 » d'euthanasie des malades mentaux, déclenchée en octobre 1939, dut être stoppée suite aux protestations de certains prélats et juristes, et à l'émotion manifestée par la population [[144]](#footnote-144).

II y a donc bien, comme l'a noté Hanna Arendt [[145]](#footnote-145), « un élément d'imprévisibilité totale » qui fait que *la violence peut être.*

[142]

À quoi l'imputer ? Ou mieux, comme on peut le dire en allemand en usant d'un jeu de mots : *Was läßt die Gewalt walten ?*

On peut certes – selon les termes de l'analyse marxiste – concevoir que, n'ayant d'autre alternative que la répression pour assurer sa pérennisation, la classe dominante capitaliste au bout du rouleau insuffle à l'individu des schèmes comportementaux aliénateurs de sa conscience de classe et le manipule à son service en lui donnant l'illusion de participer de la superstructure : c'est d'une certaine manière ce qu'illustre Fritz Lang dans son célèbre film *M*. *le Maudit* (1931) par la collusion de la pègre avec la police, garant de l'ordre établi ; ou encore Bertolt Brecht lorsqu'il dépeint, dans *La résistible ascension d'Arturo Ui* (1941), Hitler et les siens comme des gangsters investis du pouvoir par le grand capital.

Mais, pour autant qu'elle rende compte d'un paramètre indéniable de l'établissement du fascisme dans l'Allemagne des années trente, cette interprétation est insuffisante dès lors que l'on est soucieux de cerner le pourquoi du « jaillissement originel » de la violence.

Pour user d'une image, tout se passe quelque part avec elle comme à Fontaine-de-Vaucluse [[146]](#footnote-146), où le bouillonnement est visible, où des explications logiques sont avancées, mais où le gouffre reste humainement insondable et conserve tout son mystère.

Que la violence existe, qu'on l'utilise, qu'on l'instrumentalise, comment l'ignorer puisque, comme le soulignait en 1992 le psychiatre Simon-Daniel Kipman, il s'agit d'un phénomène « dont l'ampleur marque notre temps. » [[147]](#footnote-147) De fait, depuis l'enfance, nous la côtoyons : récits familiaux, leçons d'histoire, stèles et monuments, livres et récits testimoniaux, images, médias, quotidien !

[143]

Nous la redoutons pour nous et nos proches, nous la réprouvons et la condamnons sans appel, déniant dans un même souffle qu'elle puisse un jour surgir de nous. Or l'effrayant test de Stanley Milgram [[148]](#footnote-148), popularisé par le film d'Henri Verneuil, / *comme Icare,* l'a démontré : tout individu est capable de soumettre un parfait inconnu à un choc électrique allant jusqu'à 450 volts pour peu qu'il soit assuré du bien-fondé de son geste ! Comment expliquer cette vérité *a priori* insupportable que notre personnalité puisse ainsi changer de dimension ?

Pour surprenant que cela paraisse, la thèse couramment avancée de la pression de l'autorité est difficile à retenir. Certes, le fait d'imputer à la hiérarchie les exactions qu'il a perpétrées dédouane l'exécutant – pratiquement tous ceux qui comparurent après la guerre devant un tribunal ou une commission de dénazification pour avoir été à divers égards impliqués dans les crimes nazis, usèrent de l'argument pour leur défense –, mais cela n'élucide pas pourquoi il s'est mis en situation *justement* d'être cet exécutant ; ***contrairement à une idée reçue****,* jamais le pouvoir hitlérien n'a contraint quiconque à participer à son programme génocidaire [[149]](#footnote-149), à rejoindre la SA, la SS ou le personnel des camps ; et si la Gestapo fit montre d'une efficacité si redoutable alors que ses effectifs n'excédèrent pas 1600 fonctionnaires [[150]](#footnote-150), ce fut – les dossiers d'archives aujourd'hui consultables l'attestent –, grâce à la collaboration spontanée et anonyme de tout un pan de la population. À cet égard, le rapport que nous a légué le journaliste Kurt Lichtenstein [[151]](#footnote-151), « un des rares documents avec une vision détachée et lucide de l'intérieur du béhémoth fasciste » (B. G. Bauske) [[152]](#footnote-152), est sans appel : c'est le total manque de [144] courage civique de la majorité du peuple allemand qui a rendu possible la dictature !

Pas plus soutenable est la thèse de l'atavisme : rechercher dans le passé germanique le plus lointain les germes du nazisme, parler de la prédestination du « boche » à faire le mal, ou encore insinuer tel Victor Farias [[153]](#footnote-153), que, si Martin Heidegger se reconnut dans le mouvement hitlérien alors qu'il était resté jusque-là totalement imperméable à la politique, c'est qu'il était originaire de Messkirch où déjà au XVIIe siècle le moine augustin Abraham a Sancta Clara (i.e. Johann Ulrich Megerle) prêchait la haine des Juifs, voilà qui revient à réviser l'histoire à partir d'éléments délibérément ciblés et à entrer dans le jeu des théories biogénéticiennes des nazis eux-mêmes. D'autant qu'il est – *a contrario* et partant d'une démarche semblablement falsificatrice – tout aussi loisible de faire de l'Allemagne un infortuné pays démocratique de haute culture frappé de plein fouet au début des années trente par un malencontreux « accident de parcours » dans lequel l'aurait entraîné une clique de monstrueux psychopathes [[154]](#footnote-154), et de Heidegger une tête de Turc des idéologues officiels du régime, le psychologue Jaensch et le philosophe Krieck, qui ne cessèrent de le dénoncer comme « Allemand talmudiste ».

Mais alors qu'en est-il de l'essence de la violence ?

Serait-ce, comme l’affirmait Schopenhauer [[155]](#footnote-155), que le « vouloir-vivre » individuel de l'homme, dont « l'égoïsme [...] ne souffre pas de bornes », l'emporterait toujours sur les principes éthiques ? Ou, comme le postule le darwinisme, un réflexe conditionné par l'instinct de conservation ? Ou, pour suivre le philosophe Hippolyte Taine, un vestige de notre animalité ? Ou, si l'on se réfère au *Zarathoustra* nietzschéen [[156]](#footnote-156), que chez « celui [145] qui est perdu au monde » éclaterait soudainement la « volonté » de conquérir « son propre monde », que dans ce « nœud de serpents sauvages entrelacés » qu'est l'humanité, « chacun de son côté » en serait réduit à aller « chercher [son] butin de par le monde »*?* Ou bien, pour reprendre le psychiatre et psychanalyste Otto Gross [[157]](#footnote-157) – que son père, un célèbre criminaliste, fit interner en 1913 en raison de ses conduites marginales –, la résultante d'un conflit insoluble entre *das Fremde* et *dos Eigene,* traduisons entre les volontés étrangères qui, sans trêve depuis l'enfance, s'imposent à l'individu, et sa nature profonde ? Ou encore, comme le pense Sartre dans *l'Être et le néant* et *Critique de la raison dialectique*[[158]](#footnote-158)*,* que les conduites humaines seraient fatalement rendues inhumaines par cette obsédante angoisse que « par autrui la situation m'échappe » ? Ou encore, comme le conçoit Freud [[159]](#footnote-159), que, dans sa lutte contre Thanatos, Éros ne serait pas de taille, que le surmoi ne constituerait qu'un bien fragile vernis face à la puissance du ça ? À moins que, si l'on suit le psychiatre et philosophe Karl Jasper [[160]](#footnote-160), la violence soit simplement une de ces « situations limites » qui, comme la mort et la souffrance, seraient inhérentes à notre être au monde ?

Dès lors, les agressions sociales ou psychiques, les mystiques religieuses ou laïques, l'alcoolisation et la drogue – le mot *assassin* ne vient-il pas de *haschischin, haschisch ?* – sont-elles causes de la violence ou ne sont-elles que les catalyseurs d'une immanence ?

Et que dire de cette violence de sang-froid perpétrée par Lafcadio Wluiki – une gémination du futuriste Filippo Tommaso Marinetti ? [[161]](#footnote-161) – sur le pauvre Amédée Fleurissoire dans *Les Caves du Vatican* [[162]](#footnote-162)*?*

[146]

Difficile à admettre sans doute, mais cessons de nous bercer d'illusions : oui, « le mal, ce que l'on appelle : le mal, peut être aussi gratuit » ! « Songez donc, écrit Gide, [...] sa raison de commettre le crime, c'est précisément de le commettre sans raison ! » Comment toutefois expliquer, comme se le demandera Meursault dans [*L'Étranger*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030174544) [[163]](#footnote-163)de Camus, que « c'est alors que tout a vacillé » ? Le déclencheur à coup sûr existe : il est là, quelque part en nous, traumatisme enfoui, trace mnésique indélébile, *daimōn* qui attend patiemment l'instant propice pour refaire surface et nous manipuler de manière imprévisible. Notre vie moderne fourmille de tels instants ! ***L'enjeu est donc de prendre conscience des éléments de la situation****:* « Une violence qui se place dans l'orbite de la raison [...] commence déjà de se nier comme violence », nous a appris Paul Ricœur [[164]](#footnote-164).

En outre, il n'est pas forcément besoin d'actes de violence pour qu'il y ait violence. Herbert Marcuse avait insisté sur ce point dans *La Tolérance répressive* (1965). Sur la base de son expérience personnelle de la République de Weimar (1918-1933), qu'il analyse à partir de la théorie critique élaborée au sein de l’*École de Francfort,* Marcuse soutient que les régimes dits démocratiques se servent des libertés accordées aux masses pour les domestiquer. En effet, c'est au nom même des droits constitutionnels que les citoyens sont désormais soumis à une violence, certes, imperceptible, mais bien présente. Sous prétexte d'accès à l'éducation, à l’information, d'organisation technique de la vie économique et quotidienne, les AIE (appareils idéologiques d'État [[165]](#footnote-165)) en charge de ces secteurs brisent toute négativité et obtiennent un consensus qui leur permet une manipulation [147] quasi totale. L'existence se fait *unidimensionnelle (eindimensional).*

Confirmés dans leur diagnostic par des témoins comme Heinrich Mann [[166]](#footnote-166), Ödön von Horváth [[167]](#footnote-167), Kurt Tucholsky [[168]](#footnote-168), Marcuse et l’*École de Francfort* ne pardonneront jamais à la social-démocratie à la tête de la République de Weimar de ne pas avoir désorganisé à l'avance la montée du nazisme : l'apathie politique à laquelle les dirigeants sociaux-démocrates et leurs alliés de la coalition républicaine (Parti *démocrate/DDP* et Centre catholique*/Zentrum* [[169]](#footnote-169))ont voué les classes productives, a eu pour conséquence directe la non-résistance à Hitler. De plus, en réduisant à pratiquement zéro la capacité revendicatrice des exploités, en leur donnant l'illusion d'avancées sociales et matérielles (rationalisation du travail, consommation, loisirs [[170]](#footnote-170)), et surtout d'être intégrés à la gestion capitaliste par le biais des représentants syndicaux auxquels on concède quelques grèves, ou encore d'associations dont on fait semblant d'écouter les pétitions, délégations et manifestations, les sociaux-démocrates ont atomisé le mouvement révolutionnaire et dilué l'utopie dont il tirait ses valeurs : fraternité et solidarité.

C'est contre cette situation terriblement nocive pour le prolétariat que Bertolt Brecht et Slatan Dudow avaient souhaité réagir avec leur film *agit-prop* de 1932, *Kuhle Wampe* [[171]](#footnote-171)*,* dont l'obsédant *leitmotiv* musical, dû à la collaboration de Brecht avec le compositeur Hanns Eisler, ne cesse de marteler : « *Die Solidarität !* » Avec le recul historique, on comprend vite aujourd'hui combien cet émouvant document péchait par excès d'optimisme !

[148]

Au demeurant, certaines scènes laissent un goût amer : ce n'est pas de communisme et de révolution dont rêvent les chômeurs – ce qui impliquerait une conscience politique et le passage à la lutte des classes –, mais de tranquillité, d'un nid douillet, d'un quotidien petit-bourgeois ; loin de lire *Le Drapeau rouge (Rote Fahne),* l'organe du parti communiste, ils se passionnent pour des magazines relatant les aventures de Mata Hari, pour les journaux à grand tirage du consortium Hugenberg [[172]](#footnote-172) dans lesquels l'exaltation nationaliste est habilement intégrée à un contexte distractif : histoires policières, secrets d'alcôve, nouvelles sportives ; on ressent en filigrane cette troublante sensation qu'il pourrait aussi bien s'agir du *Stürmer* [[173]](#footnote-173)ou de toute autre feuille de chou fasciste pour peu qu'ils y trouvent de quoi les dispenser de chercher à comprendre la réalité sociale qui les accable.

Ainsi, flouées des idéaux qui les animaient pour construire un monde de justice, d'équité et de paix, les énergies en sont venues peu à peu à s'investir dans la rancœur, l'hostilité à l'égard des autres, le racisme. Toute une jeunesse, complètement déboussolée, s'est constitué un monde marginal, empreint de haine à l'égard des aînés et de la société ; vivant en bandes, se livrant à des rites initiatiques et à des orgies, occupant des caves désaffectées, ces adolescents sans repères s'identifient à Winnetou, le héros apache popularisé par Karl May [[174]](#footnote-174) ; mais en vérité, ces caïds de surface n'attendent que la venue du « père » qui leur fait défaut. Dans son roman *Les Sous-Hommes,* déjà cité, Kolbenhoff montre bien comment cela évoluera à bas bruit jusqu'à ce que, en un formidable brassage démagogique, Hitler offre à chacun l'occasion de se dédommager de ses frustrations et que le rassemblement autour de la [149] croix gammée apparaisse comme la solution miracle [[175]](#footnote-175). Car voilà effectivement que, grâce au *Führer,* tous ces frustrés, désespérés et prostrés retrouvaient soudain la parole, pouvaient bomber le torse, se refaisaient une santé. Et « ces apaches de Mi-Carême » pouvaient devenir « de vrais bandits » [[176]](#footnote-176), au nom d'une *cause sacrée* et en toute impunité ! C'est tout le propos du film de propagande nazie *Le Jeune Hitlérien Quex,* réalisé par Hans Steinhoff et sorti sur les écrans le 15 septembre 1933 [[177]](#footnote-177) ; on y voit sans fard la mise en marche de ce que, dans *Léviathan* [[178]](#footnote-178)*,* Arno Schmidt a fort pertinemment baptisé « l'éloquence cinglante de la folie ».

En flattant les bas instincts de ces *paumés* et par le biais d'une mystique polarisée sur la promesse d'un avenir lumineux dans une Allemagne délivrée des Juifs et de leurs complices [[179]](#footnote-179), la NSDAP n'aura guère de mal à se constituer une milice plébéienne, les SA. Et lorsque ces SA, après avoir fourni l'indispensable dynamisme militant au succès du chef et à l'instauration de la dictature, se font trop exigeants, on les remplace par d'autres, les SS, intronisés en tant que corps d'élite et dotés de moyens d'action en conséquence ; on flatte l'orgueil de ces « surhommes », on hypostasie leur rôle de ferment régénérateur sans omettre de récompenser leurs services, et on obtient *Le Bois des morts* d'Ernst Wiechert, *La Mort est mon métier* de Robert Merle, *Les Morts inutiles* de François Wetterwald [[180]](#footnote-180).

***La mort****,* raison d'être par excellence de cet « ordre noir » affichant sans pudeur ni scrupule sur sa casquette d'uniforme le symbole de la civilisation nouvelle dont il se voulait le maître d'œuvre : une tête de squelette !

[150]

Nul ne l'a mieux formulé que Lionel Richard [[181]](#footnote-181) :

« Habituellement, la mort est considérée dans nos sociétés occidentales comme la non-valeur absolue et les valeurs morales s'élaborent pour tenter, au sens hégélien, son dépassement. Or le nazisme prend, lui, cette non-valeur pour valeur fondamentale. Les préceptes nazis exaltent la violence, l’extermination des faibles [... et] des êtres jugés inférieurs, puisque par nature ils [sont] censés porter en eux les germes de la décadence. »

Partant, il serait ***criminel***de ne pas tenir compte de ce fait désormais acquis : ***admettre l’idée même d'une thérapeutique sociale****,* et ce quel que soit l'attrait des arguments – ***toujours spécieux*** *–* plaidant en sa faveur, ne peut *in fine* qu'aboutir à la barbarie du *Coupable d'être née* de Simone Lagrange, du *Feu brûlant* de Saül Oren-Hornfeld, de l’*Itinéraire dans les ténèbres* de Willy Berler [[182]](#footnote-182).

*Fugue de mort (Todesfuge)* [[183]](#footnote-183)*,* dira Paul Celan ; avec au commencement le Verbe ; oui, le Verbe, tout banalement, le Verbe qui s'est matérialisé, ce Verbe qui, comme l'a montré Victor Klemperer [[184]](#footnote-184), insidieusement se fait air du temps, mélodie de la haine, concerto de la violence, oratorio de cet *amok* dont Stefan Zweig avait eu l'intuition [[185]](#footnote-185) et auquel la multitude finit peu ou prou par faire chorus, ainsi que l'a traduit Georg Kaiser dans sa cinglante parabole, *Après une guerre perdue* [[186]](#footnote-186)*.* Daniel Cohen l'a magistralement rappelé dans sa splendide *Lettre à une amie allemande* [[187]](#footnote-187) : quoi que l'on fasse, on est toujours « au cœur du langage, la langue définit le monde ».

[151]

Ils auraient bien fait d'y réfléchir, ce procureur de Colmar et ces journalistes de télévision qui, dans la foulée de la profanation du cimetière israélite de Herrlisheim dans le Haut-Rhin (30 avril 2004, stèles brisées et/ou maculées de croix gammées, inscriptions du type : *Adolf Hitler, Juden raus* /, etc.), ne trouvèrent rien de mieux que d'imputer cet acte ignominieux à « un groupe se revendiquant de la *philosophie* nazie ».

Effectivement, présenter en tant que *philosophie* une idéologie basée sur la taxinomie, la discrimination, le meurtre, c'est accréditer la négation de l'humanisme en tant qu'opinion légitime, c'est donner à une doctrine méprisant les valeurs fondamentales de la démocratie un droit de cité en tant que conception du monde intellectuellement admissible [[188]](#footnote-188). Décidément, c'est bien du fond de ses propres entrailles que la société engendre ce que Léon Poliakov nommait le *Bréviaire de la haine* [[189]](#footnote-189)*.* Certes pas forcément de façon délibérée, mais à la faveur de dérapages sémantiques et conceptuels successifs qui souvent sont des résurgences du passé tel qu'il nous a été transmis : « Apprendre [pour un élève] à comprendre le racisme ou l'antisémitisme par l'intermédiaire d'extraits de *Mein Kampf* ou de caricatures tirées du *Stürmer* [...],la planification et la mise en exécution de la politique d'extermination [...] par des extraits de textes officieux, de décrets, de directives, de lois nationales-socialistes [...], insistait en 1990 la socio-pédagogue Eva Kolinsky [[190]](#footnote-190), donne l'impression que le national-socialisme aurait été en soi rationnel et fondé sur des lois qui méritent encore aujourd'hui ce qualificatif.

[152]

[...] L'élève apprend à découvrir les Juifs avec les yeux des nationaux-socialistes et à parler d'eux avec le langage que ceux-ci utilisaient à propos des Juifs. »

La pédagogie de la transmission de la mémoire recèle donc de nombreux pièges qu'il est capital de déjouer. Depuis le Colloque d'Orléans sur « L'enseignement de l'histoire des crimes nazis » (29-30 avril 1979), à l'issue duquel les participants, à l'initiative du regretté historien lyonnais François Delpech (1935-1982), avaient adopté à l'unanimité un texte qui n'a rien perdu de son actualité [[191]](#footnote-191), d'importantes contributions ont été publiées à ce sujet [[192]](#footnote-192). Il est indispensable de s'y reporter car, en la matière, la meilleure des volontés ne suffit pas et peut même conduire à un résultat opposé à celui recherché [[193]](#footnote-193) : « L'enseignement de l'horreur et l'éducation à la fraternité ne s'improvisent pas. » [[194]](#footnote-194)

Acte troisième

[Retour à la table des matières](#tdm)

Allemagne 1970. J'enseigne comme assistant au lycée Herder, au Centre pédagogique régional et à l'Université populaire *(Volkshochschule)* de Lüneburg [[195]](#footnote-195). Inscription en histoire et philosophie à Hambourg, toute proche. Recherche de matériel pour mon projet de thèse sur la politique culturelle du troisième Reich. Mon statut implique une totale réserve politique, mais j'observe. Pour la première fois depuis la naissance de la RFA, un socialiste, Willy Brandt – de son vrai nom Herbert Frahm, résistant précoce au nazisme [[196]](#footnote-196) – vient d'accéder à la Chancellerie : ouverture à l'Est *(Ostpolitik) !* L'Elbe, qui constitue la frontière inter zones n'est qu'à vingt kilomètres.

[153]

La ville, 57 000 habitants, très conservatrice, se voit déjà prise en étau entre les rouges de RDA et ceux de Hambourg, bastion des luttes ouvrières et de la contestation universitaire, où le PC de l'Ouest, tout juste reformé après avoir été interdit en 1956, fait parler de lui. Sur la belle place hanséatique de l'hôtel de ville, les manifestations se succèdent et dégénèrent souvent en rixes. La NPD, le parti néonazi, bien implantée chez les paysans de la Lande, va de provocations en provocations. La police est sur les dents.

Chez le charcutier, le boulanger, le plombier, le juge, l'industriel où l'on m'invite courtoisement à dîner – réconciliation franco-allemande oblige –, on n'a pas lu Heinrich Böll, ni Hans Magnus Enzensberger, ni Gunter Grass, mais on les déteste en tant que dangereux *gauchistes*; toute tentative de discussion est vaine. Une nuit, on brise les phares et crève les pneus de ma Renault 8 ; au commissariat, le fonctionnaire qui prend ma déclaration me suggère *en toute amitié* que je ferais mieux d'éviter de fréquenter le *Pampelmuse,* un bar sur l'Ilmenau tenu par un Berlinois chevelu et barbu, où se retrouve chaque soir l’*underground !* Je vais souvent à Uelzen. Il y a là un éleveur d'hanovriens auxquels j'ai rendu quelques services de traduction et qui m'aime bien. Lorsqu'il me demande si je veux l'accompagner chez un voisin pour la saillie d'une jument, je le suis. Le voisin semble d'un commerce agréable. Repas copieux, conversation sympathique. Puis vient le grand moment. Le voisin décide : pendant l'opération, je tiendrai le licol.

[154]

La scène est horrible. La jument est coincée entre des barres de fer. Pendu à la bride, je m'arc-boute pour qu'elle reste bien en place. On amène l'étalon. La jument renâcle, rue. On lui entrave sans ménagement les pattes arrière et le voisin lui torture la croupe avec un aiguillon pour que l'étalon puisse se mettre à l'œuvre. En un ultime effort pour échapper au viol, la jument se cabre. C'en est trop, je lâche. Tout est à recommencer ! Le voisin me couvre d'un regard de mépris et me jette : « *Herr Doktor, Sie haben ja keine Gewalt !* »

« ***Gewalt****»* qu'il a dit, violence, et pas « *Kraft »*, force ! Ce qu'il me reproche, ce n'est pas d'avoir manqué de force physique, mais d'être un « *Doktor »*, un intellectuel efféminé, un faible !

C'est ainsi que la propagande nazie discréditait auprès de la population les humanistes, les pacifistes, ceux qui refusaient de se laisser couler dans le moule de la haine. « *Keine Gewalt !* » : inapte à ce *triomphe de la volonté* dont Leni Riefenstahl faisait l'argument de ses films, et donc **inutile** ! Dans la vision du monde nationale-socialiste, seul a le droit de vivre celui qui est capable de satisfaire aux exigences de la loi biologique, d'imposer par la force les règles d'airain qui consacreront le « surhomme » [[197]](#footnote-197) !

Je m'en vais, la tête pleine d'horribles associations : « *Und bist du nient willig, so brauch'ich Gewalt /* Et si tu ne te plies pas à ma volonté, je te ferai violence ! » C'est en ces termes que, dans le célèbre poème de Goethe, *Le Roi des Aulnes* s'adresse à l'enfant qui se refuse à céder à ses tentatives de séduction.

[155]

Ce *Roi des Aulnes* dont Michel Tournier a, dans son roman éponyme, fait l'allégorie de la tyrannie nazie avec ses Jeunesses Hitlériennes, ses écoles spéciales telles les « Napola » où, dès l'âge de douze ans, on pétrissait la substance juvénile, ses camps de concentration pour les jeunes réfractaires comme Neuwied près de Coblence, et son « Tribunal de la Communauté raciale populaire » présidé par le sinistre Roland Freisler qui fera décapiter les étudiants de la « Rose blanche » [[198]](#footnote-198) !

Voilà donc que j'avais durant quelques minutes connu l’*Orcus,* cet *Orcus* que Gunter Grass, dans ses *Années de Chien* [[199]](#footnote-199), a localisé non pas au fond de quelque mystérieux abysse, mais bien là, sur terre, tout autour de nous pour peu que l'on ose regarder le monde en face.

Je comprenais maintenant ce qu'avait voulu dire George Steiner [[200]](#footnote-200) lorsqu'il avait écrit qu'un homme peut le soir se délecter de poésie, écouter du Bach ou du Schubert, être affectueux avec son épouse et ses enfants, être un ami sincère et généreux et, le lendemain, effectuer sans sourciller son travail quotidien dans un camp de concentration !

Jamais je n'oublierai ce paysan de la Lande de Lüneburg que je ne revis pourtant plus, pas plus du reste que mon éleveur d'hanovriens. Pour moi, cet « homme ordinaire » – selon le titre connu de Christopher Browning [[201]](#footnote-201) –, avec son rictus et sa *Gewalt,* devint à tout jamais le paradigme du « comment cela fut-il possible ? » de la barbarie nazie : effectuer sa tâche quoi que cela suppose, dans une totale indifférence à autrui, avec l'orgueil d'appartenir, tel le « héros » brekerien [[202]](#footnote-202), à une catégorie [156] supérieure autorisée à influer arbitrairement sur la marche du monde sans s'embarrasser de quelconques scrupules ; la « main de Dieu sur terre », comme le sinistre Mengele [[203]](#footnote-203) qui, par ses expérimentations médicales, prétendra systématiser les naissances gémellaires et diminuer les délais de gestation pour accélérer la production de la chair à canon dont le Reich avait besoin pour ses projets bellicistes [[204]](#footnote-204). Quelle audace que de vouloir refonder, restructurer, redistribuer l'univers ! On l'a bien vu, hélas ! dans les camps : brutalité et sévices les plus exacerbés ne peuvent métamorphoser un homme en plus fort et plus résistant que la vie qui l'habite !

Or ce qui est particulièrement angoissant, c'est de constater que, à partir d'une structure comportementale banale qui est notre lot commun, on puisse en arriver à des attitudes totalement délirantes auxquelles aucun garde-fou ne résiste !

Les années quarante ont vu l'assassinat planifié de six millions de Juifs (ce qui signifie que si nous faisions une minute de silence pour chacun – sans oublier environ 250 000 Tziganes – nous serions condamnés à douze années de mutisme absolu !). Et pourtant aucun antisémite allemand ou autrichien du début du XXe siècle – du type de celui qui en son temps avait envoyé promener le chapeau du père de Freud dans le caniveau [[205]](#footnote-205) – n'aurait osé penser que sa violence puisse prendre un jour un tour aussi spectaculaire. Des exactions, il n'en manquait, certes, pas ; les humiliations et brimades étaient affaire courante ; mais de là à envisager une destruction sytématique [[206]](#footnote-206) ! D'autant que, contrairement aux pays d'Europe orientale (Russie [[207]](#footnote-207), Roumanie) et centrale (Pologne, Hongrie) où on les poussait à l'émigration [157] (plus de quatre millions de personnes entre 1880 et 1932) par des pogroms – comme le feront les nazis dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938 [[208]](#footnote-208) –, les Juifs d'Allemagne et d'Autriche avaient su élaborer des stratégies d'intégration qui les avaient portés à des fonctions dans l'industrie, la banque, le commerce, la médecine, le professorat, à un rôle pilote sur la scène intellectuelle et culturelle, ou à s'engager en politique, notamment au sein du mouvement socialiste [[209]](#footnote-209) ; ils n'hésitaient pas à intenter à leurs calomniateurs et persécuteurs des procès qu'ils gagnaient régulièrement ; tant et si bien que Theodor Fritsch (1852-1933) lui-même, le farouche théoricien antisémite de Leipzig tant admiré par Dietrich Eckart et Alfred Rosenberg [[210]](#footnote-210), fut forcé d'admettre à son grand dam que désormais « l'état d'esprit antijuif [...] était pratiquement mort » [[211]](#footnote-211).

En fait, les antisémites les plus fanatiques en étaient maintenant réduits à épancher leur fiel par la plume ou dans des arrière-salles de bistrots, voire parfois s'expatriaient, à l'instar de ce Bernhard Förster (1843-1889), mari de la sœur de Nietzsche, qui, en 1887, était allé fonder avec une ribambelle d'illuminés dûment sélectionnés une *Germanie nouvelle* en pleine forêt paraguayenne [[212]](#footnote-212), ou d'Ernst Henrici (1854-1915), entre 1880 et 1885 frénétique dénonciateur de F« enjuivement » *(Verjudung)* de l'âme germanique, puis parti successivement pour le Togo, l'Amérique latine et les USA [[213]](#footnote-213), et sous le patronage « méthodologique » duquel Adolf Bartels (1862-1945) publiera en 1897 son *Histoire de la littérature allemande,* basée sur une « évaluation raciale » *(rassistische Wertung)* des auteurs [[214]](#footnote-214).

[158]

Que cela soit dit tout net : Förster, Henrici et Fritsch auraient pris pour un fou quiconque leur aurait fait miroiter l'élimination physique dans un proche avenir de six millions de Juifs !

Mais en 1920 (putsch de Kapp, putsch de l’*Orgesch,* naissance de la NSDAP [[215]](#footnote-215)), voilà que surgit un vaste courant de mobilisation pour la régénération d'une nation bafouée de l'extérieur (vainqueurs de la guerre) et de l'intérieur (république), avec en corollaire, dans sa forme la plus extrémiste incarnée par Hitler et les siens, la volonté clairement exprimée de faire définitivement table rase des responsables de sa dégénérescence. Dans leur dénuement théorique, ces thuriféraires du « réveil allemand » *(deutsches Erwachen)* vont entrer ***à reculons dans le futur****,* s'empressant « au nom du glorieux passé germanique » [[216]](#footnote-216) d'aller puiser leurs arguments chez tous ceux qui depuis des lustres incitaient leurs contemporains à penser et à vouloir l’inhumain [[217]](#footnote-217).

Émerge alors une nouvelle figure mythique, *l’Aryen* qui, pour que le Reich advienne et sauve le monde de la déliquescence – une façon « originale » de justifier la guerre impérialiste –, devra assumer la lourde mission historique d'éradiquer l'élément corrupteur juif et les complices de son action corrosive [[218]](#footnote-218). Ce dont il s'agit, c'est d'un « *Kulturkampf* judéo-allemand » (Wilhelm Stapel [[219]](#footnote-219)), et dans ce combat à mort « où il y va de l'avenir de la civilisation » [[220]](#footnote-220), peu importe à quels clichés et aberrations chacun se raccrochera pour peu que le but soit atteint : de l'archaïsme à l'état pur avec, en bout de chaîne, l'atterrante matérialité de la Shoah !

[159]

Aussi, nous qui savons désormais **en quel délire homicide ont fini par s'organiser dans le cerveau humain les stéréotypes de l'agressivité antisémite**, ne pouvons-nous manquer d'en tirer la leçon qu'il n'existe pas d'échelle qualitative et quantitative de la violence. Entre le chapeau du père de Freud et Treblinka, les expectorations d'hurluberlus – rééditées massivement à l'aveuglette sous le coup de traumatismes comme le furent la défaite de 1918 et les crises économiques qui ponctueront la République de Weimar – et Birkenau, il n'existe **aucune différence conceptuelle**, mais simplement **une différence circonstancielle**, c'est-à-dire de climat social, de rapport de force, de technicité. **Toute violence, pour banale qu'elle soit *a priori,* porte en elle le germe de la destruction absolue** et il en va de notre responsabilité que nous l'acceptions ou non, que nous la laissions s'organiser sémantiquement, socialement, politiquement, ou que nous lui opposions une alternative rationnelle, objective, pratique et décisive.

Comme l'a allégorisé Ernst Jünger dans *Sur les falaises de marbre* (1939), les chemins de la violence mènent tous à Köppelsbleek, ce lieu sordide où le « Grand Forestier » se délecte à souiller la liberté et la dignité humaines. Il y a à ce propos un livre tout à fait remarquable qui a été complètement dénaturé par la télévision : *Maya l'abeille,* publié en 1912 par Waldemar Bonsels (1880-1952) dont l'œuvre sera interdite par les nazis. Au terme d'un long périple initiatique durant lequel elle apprendra à connaître l'hostilité du monde et des hommes, la petite [160] Maya rentrera à la ruche convaincue qu'il faut toujours tenter de résoudre les conflits par la pensée et le dialogue. Lorsque chez Brecht [[221]](#footnote-221), le jeune Andréa Sarti veut couvrir de mépris son maître Galilée parce que celui-ci a abdiqué devant réquisition, il lui lance : « Malheureux le pays qui n'a pas de héros ! » A quoi le vénérable savant rétorque : « Malheureux le pays qui a besoin de héros ! » Lui qui a découvert que le soleil est au centre de la galaxie, veut que l’humanité en soit baignée et sorte enfin de l'obscurantisme auquel la condamne le dogme du Vatican selon lequel il n'y a rien à redire à l'organisation du monde telle que la conçoit l'idéologie dominante. Si Galilée abdique devant l'Inquisition, ce n'est pas pour sauver sa peau, comme le pense son disciple, mais pour que le progrès humain un jour triomphe. Et l'histoire lui donnera raison : quatre années plus tard, Andréa, qui aura mûri, quittera l'Italie avec dans ses bagages les précieux *Discorsi* qui déclencheront la révolution épistémologique que l'on sait [[222]](#footnote-222). En effet, avait déjà insisté Brecht par une splendide parabole qui se trouve dans le célèbre recueil des *Histoires de Monsieur Keuner* [[223]](#footnote-223)*,* la seule *mesure contre la violence* qui soit efficace, c'est la dialectique ; mais encore faut-il que cette dialectique soit mise en œuvre en permanence ! Lors des Rencontres de Saint-Alban-sur-Limagnole de juin 1986 [[224]](#footnote-224) où il était longuement intervenu sur le thème des « proscrits », Lucien Bonnafé avait lancé cette formule lumineuse que je m'étais empressé de noter sur mon calepin : « Entrer en résistance devient inutile si l'on a toujours résisté ! »

[161]

Dans *Le Joueur d'échecs* [[225]](#footnote-225)*,* écrit au Brésil en 1942 juste avant son suicide, Stefan Zweig déclarait que « la sensibilité et l'intelligence différenciée seront toujours vaincues par la brutalité de l'obscurantisme ». Parfaitement compréhensible vu l'état dépressif dans lequel se trouvait Zweig à l'époque [[226]](#footnote-226), ce fatalisme doit pourtant être rejeté. En effet, s'il peut en être ainsi que le déplore Zweig, c'est qu'une faille existe qui permet qu'une telle situation s'instaure. Après tout, « le monde n'est-il pas ce que les hommes le font » (J. P. Sartre) ? Rendons ici hommage à ce courageux écrivain pacifiste allemand aujourd'hui ignoré que fut Wilhelm Michel [[227]](#footnote-227) qui, dans un vibrant appel lancé en 1919, exhortait à chercher « les chemins qui mènent à l'ensemble des cœurs et des intérêts particuliers », à détruire « sous le feu de l'Esprit et de l'Amour, le bloc de violence et d'iniquité que représente le monde civilisé. Comme son contemporain Leonhard Frank [[228]](#footnote-228), Wilhelm Michel avait la certitude que c'est la société qui fait de l'homme une machine de haine et que la plus grande mutation à accomplir, c'est de restituer à celui-ci sa dignité et le sens des valeurs humanistes. À considérer la mécanique sociale actuelle, qui alimente un flux souterrain charriant des contenus psychologiques propres à toutes les dérives, nous sommes toujours loin du compte !

[162]

Épilogue

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans ses mémoires parues en 1954, le théologien protestant Helmut Gollwitzer [[229]](#footnote-229) cite un colonel de la *Wehrmacht –* « pas un nazi fanatique, un officier [...] bienveillant et très aimé des soldats » – qui, en Ukraine, alors qu'une horde de SS est en train de procéder à une liquidation massive de Juifs, tranquillise ses troupes par cette phrase : « C'est évidemment dur à encaisser. Cependant, peut-être qu'il n'est pas possible de procéder autrement pour résoudre la question juive. »

Tout est dit : la responsabilité individuelle en matière de réalité humaine est totale et au départ se situe le libre-arbitre de faire ou non d'un groupe humain une *question,* tout le reste (les *évidemment, cependant, peut-être,* etc.) n'étant qu'argutie.

Mais à quel titre l'existence d'un groupe humain ferait-elle question, sinon sur la base d'une visée intentionnelle qui trouve sa source dans une relation *délirante* au monde systématisé en une *pararéalité* abreuvée de mythes et de chimères ? On connaît la fameuse boutade test qui consiste à critiquer dans un seul souffle les Juifs et les cyclistes, et à laquelle l'interlocuteur généralement objecte : « Pourquoi les cyclistes ? » N'a-t-on pas là la preuve que ce qui apparaît comme une incongruité en ce qui concerne les cyclistes, relève de l'évidence pour les Juifs, et ce du fait de l'imprégnation séculaire à leur égard d'un vaste spectre de préjugés transmis par la mémoire collective ?

Prenez un bistrot de village au fin fond d'une quelconque province : bien que n'ayant jamais côtoyé un seul Juif, on saura pourtant vous en dire long à leur propos.

[163]

Et aussi sur les Noirs, les Nord-africains, les Turcs... L'origine de la métastase délirante est plus que floue : quelques vagues colportages et rumeurs [[230]](#footnote-230), un grand-père qui avait fait la coloniale, un lointain cousin qui s'est battu en Algérie, un neveu qui vit en banlieue et qui « connaît tout ça » ! Bien sûr « c'est pas qu'on est raciste », mais si ces gens ont une réputation aussi douteuse, si on leur en veut tant, c'est quand même bien que... [[231]](#footnote-231). Il n'en faut pas plus ! Ce que Hannah Arendt [[232]](#footnote-232) appelait « ces sornettes pseudo mystiques enrichies de souvenirs historiques innombrables autant qu'arbitraires » sollicite les forces souterraines les plus ravageuses. D'autant qu'il ne manque pas de démagogues mythomanes et manipulateurs qui, exploitant sans vergogne la naïveté d'un tel discours et spéculant sur la fatuité et les bas instincts de l’*anthropos* originaire, l'amplifient, l'érigent en absolu, en font la raison suprême. Et nous voici en plein *tribalisme :* « Arrogance démesurée, inhérente à sa concentration sur soi, [...] qui insiste toujours sur le fait que son peuple est environné d'un *monde d'ennemis* [.,.], qu'il existe une différence fondamentale entre ce peuple et tous les autres [...], et nie dans son principe même la possibilité d'un genre humain commun à tous les peuples [...]. », commentait l'élève de Karl Jaspers [[233]](#footnote-233). Faites remarquer que, à supposer que vous soyez d'accord pour éventuellement reconnaître qu'il y a anomalie quant à un groupe humain, vous vous demandez néanmoins pourquoi tel ou tel plutôt que celui-là même auquel nous appartenons... À y bien réfléchir, n'est-il pas bizarre que tout apologiste du racisme se classe de son propre chef d'emblée dans l'espèce supérieure et que ce soit toujours l’*Autre* qui est ciblé en tant que « symptôme de pourriture » [[234]](#footnote-234) ?

[164]

Les verres se vident, il est temps d'aller à la soupe ! À moins que le lit de la peste ne soit déjà si profondément creusé que...

Il serait bien sûr présomptueux de vouloir conclure. Pourtant il semble que le souci de promouvoir une culture basée sur la psycho-socialité – concevoir son acte social individuel comme un acte social collectif sans pour autant se sentir poignardé dans son narcissisme – est susceptible d'améliorer passablement les choses. Cela passe par la réflexion, l'information, la confrontation, le dialogue, l'échange afin d'appréhender les autres non pas comme des antagonistes destructeurs, mais au contraire d'indispensables compléments à la plénitude de notre être : « Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente », écrivait Antoine de Saint-Exupéry dans *Lettre à un otage* (1943) [[235]](#footnote-235).

Enseigner paisiblement, inlassablement, dans le sillage par exemple des efforts pédagogiques d'un Albert Jacquard [[236]](#footnote-236), la reconnaissance du polymorphisme humain, peut éviter que nos contemporains se fassent les complices abusés des théories élitistes et généticiennes à la Debray-Ritzen et autres Eibel-Eibesfeldt [[237]](#footnote-237), se transforment en hommes de main de gourous, Führer, ayatollahs et autres *Big Brothers,* et motiver – sur la base de cet acquis que tout homme est « tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » [[238]](#footnote-238) – l'indispensable mobilisation permanente qui leur damera le pion.

Ceci dit, être contre le racisme ne signifie pas non plus pratiquer cet **antiracisme systémique** qui, péchant par excès de zèle, en arrive à reléguer aux oubliettes les [165] principes fondamentaux de la morale et du droit en tant que « loi universelle de liberté » [[239]](#footnote-239), ce qui, *a contrario* de l'objectif initial, fournit des arguments à l'attitude raciste. Un Juif, un Arabe, un Noir peut – **très exactement** comme n'importe quel individu sur la planète –être un malotru, un malhonnête, un escroc, un trafiquant, un saligaud, un exploiteur, un délinquant, un traître, un criminel... Et ce j**ustement** parce qu'il est homme et relève donc des mêmes travers et défauts susceptibles d'affecter tous les hommes. Ce qu'il est nécessaire d'internaliser, c'est donc que ce n'est pas l'**origine** qui est en cause, mais la **personne**, avec à la base son idiosyncrasie forgée à l'aune des conditions économiques, sociales et culturelles qui lui sont imposées.

Or il semble exclu que cette internalisation puisse se réaliser à grande échelle tant que nos sociétés resteront sous la coupe de systèmes menant l'humain à contresens de l'humain, étouffant délibérément pour se l'aliéner toute acceptation par l'individu de sa singularité formelle comme l'apanage de chacun et lui déniant l'accès à ce que Kant appelait « un mode de pensée élargi » *(eine erweiterte Denkungsart),* c'est-à-dire qui « sait transcender ses propres limites individuelles [et] nécessite la présence des autres [...] dont [il] doit prendre les vues en considération » [[240]](#footnote-240).

Ainsi, nourri de la défiance et du mépris des autres, l'individu se retrouve réduit à naviguer dans cette ***non-culture***par excellence qui, refusant les contradictions créatrices, se donne des légitimations ultra nationalistes, antisémites, raciales, et sous les immondices de laquelle fermente la violence.

[166]

Mais le fond du problème ne doit pas nous échapper : puisque « dans le monde du profit, tout partenaire est un adversaire », rien ne sera possible sans la réhabilitation du « monde de l'esprit [où] tout partenaire est un allié, un double de notre moi ». Il n'est pas de pays qui ne possède « une tradition de l'esprit et de l'amour entre les hommes » ; sachons donc nous solidariser avec ceux qui la défendent et nous mobiliser contre ceux qui la dévoient. [[241]](#footnote-241)

Ainsi parlait toute une génération d'Allemands et d'Autrichiens au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ils s'appelaient Wilhelm Michel, Leonhard Frank, René Schickelé, Ludwig Rubiner, Max Brod, Franz Werfel, Ernst Toller, Ernst Bloch, Otto Dix, George Grosz, Andréas Latzko, Hugo Bail, Johannes R. Becher, Walter Benjamin, Wilhelm Herzog, Karl Otten, Bertolt Brecht... Ils rêvaient tous à leur manière de paix, de liberté, de fraternité. L'histoire a voulu que leur rêve se brise contre la réalité, mais, par-delà le siècle et ce qui put ultérieurement les diviser, **la fantastique générosité** qui les animait à l'époque demeure. À nous de trouver les chemins qui la matérialiseront.

NOTES ET RÉFÉRENCES

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[167] [167] [167] [170] [170] [170] [170] [170] [170] [170] [170] [170] [170] [180] [181] [182]

[183]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

CONCLUSION

H. Alain AMAR et Thierry FERAL

[Retour à la table des matières](#tdm)

Tant que sur cette terre, un seul individu risquera sa vie, sa liberté, son intégrité physique et psychique parce qu'il est différent de l'Autre, parce qu'il est l'Autre, l’*Alien,* soit parce qu'il est blanc, noir, peau-rouge, jaune, grand, petit, brun, blond, roux, gros, maigre, en bref différent, il n'y aura pas de repos ou d'harmonie pour l'humanité. Tant qu'un seul être vivant sera regardé avec curiosité ou dédain ou mépris, qu'il sera exclu, rejeté ou éliminé (récemment, dans notre vieille Europe, les tortionnaires parlaient « d'épuration ethnique », et plus récemment encore, l'Autriche a fait parler d'elle), il y aura matière à s'indigner, mais surtout à être vigilant et prêt à s'opposer à une reviviscence des périodes les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Ces propos peuvent paraître utopistes, idéalistes, voire naïfs, ou témoigner d'une indignation que certains pourront juger facile ( !), mais d'une part, le devoir de mémoire dont parlent Elie Wiesel et Marek Halter vaut bien un tel développement. D'autre part, nous avons envie de répondre comme dans l'histoire juive bien connue :

« — Pourquoi les Juifs répondent-ils toujours à une question par une autre question ?

— Et pourquoi pas ? »

[184]

Des arguments bibliques, historiques, philosophiques, y compris psychanalytiques, scientifiques, viennent étayer, tout au long de ce travail, l'hypothèse de départ. Nous ne pouvons qu'espérer en la possibilité d'échanges et de réflexion, issus du présent ouvrage.

La vigilance est de règle tant sur le plan des mots que des actes. I1 ne faudrait pas que le mot *ethnie* vienne se substituer à celui de *race,* tout en comportant les mêmes aberrations. La résistance commence par le refus des anomalies de langage. L'Histoire nous a montré de façon sanglante que les actes suivent de très près les thèses d'exclusion et de discrimination.

Nous voudrions terminer par une anecdote qui nous a été rapportée :

Deux messieurs d'une soixantaine d'années, fort bien mis, prennent le train en première classe pour aller de Paris vers la province. Les deux sont élégamment vêtus, transportent une mallette de cuir et le hasard les fait s'installer face à face dans un compartiment. Ils sont seuls. L'un commence à lire le dernier numéro de *Minute,* l'autre *Le Monde.* Le lecteur de *Minute,* volubile, commente à haute voix le contenu de l'hebdomadaire et sollicite l'avis de son vis-à-vis, lequel hoche discrètement la tête. Le lecteur de *Minute* se fait plus insistant et interroge son compagnon de voyage en déclarant notamment :

« *Oh ! moi, les Juifs, je les repère à plus de cent lieues, je les sens... Ils sont comme des vermines qui polluent le monde, ne trouvez-vous pas ?* »

[185]

Il poursuit ses invectives et, au bout d'un moment, notre lecteur du *Monde* se prête au jeu et en rajoute, poussant son compagnon dans ses ultimes éructations antisémites.

Lorsque le voyage prend fin et que les deux hommes se séparent, le lecteur du *Monde* précise ; *« Au fait, j'ai oublié de me présenter, monsieur, je m'appelle Elie Cohen... »*

[186]

[187]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

**ABEL T**. : The nazi movement. Why Hitler came into power, réédition, New York, 1966.

**ACHACHE-WIZNITZER S.** : Le racisme extraordinaire ou l'art de tuer les métaphores, Paris, *Le Coq Héron,* 1984, n° 92.

**Actes du Forum**: Les religions et la violence, Marseille Espérance, 14 avril 2002.

**ADORNO T. W**. : Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée, Paris, Payot, 1991.

**AMAR H. A.**: Rapport relatif au 1er congrès international d'histoire de la psychanalyse. Paris, 1987.

**AMAR H. A**. : L'antisémitisme : une maladie auto-immune ?, *Le Journal,* n° 11, Toulouse, 2000 (pp 27-35, version courte ) et *Los Maestros* de l’*Institut Séfarade Européen,* Bruxelles, version longue en trois parties publiées en juin 2001 (n° 43), septembre 2001 (n° 44) et décembre 2001 (n° 45).

**AMAR H. A.**: *Une jeunesse juive au Maroc,* Paris, L'Harmattan, 2001.

**ARENDT H**. : « Sur la violence », in *Du Mensonge à la violence,* Paris, Pocket, 1994.

**ARENDT H**. : *L’Impérialisme,* Paris, Seuil Politique, 1984.

**ARENDT H**. : *La Crise de la culture,* Paris, Folio essais, 1993.

**ARVON H**. : *La Philosophie du travail,* Paris, PUF, 41973. BAKAN D. : *Freud et la tradition mystique juive,* Paris, Payot, 1964.

**BARDY J.**: « Les Mouches, tragédie de la liberté », *NER – Raison présente* 117, 1996.

**BENJAMIN W.**: *Œuvres I,* Paris, Folio essais, 2000.

**BERLER W**. : *Itinéraire dans les ténèbres,* Paris, L'Harmattan, 1999.

[188]

**BERNHEIM G**. : *Le souci des autres au fondement de la loi juive,* Paris, Calmann-Lévy, 2002.

**BONNAFE L**. : « Psychiatrie en Résistance », *Chimères* 24,1995.

**BRECHT B**. : « Maßnahmen gegen die Gewalt », in *Geschichten vont Herrn Keuner,* Frankfurt/Main, Suhrkampf, 1971.

**BRECHT B**. : *Leben des Galilei (La Vie de Galilée),* Frankfurt/Main, Suhrkampf, 1969.

**BROWNING C.**: *Des Hommes ordinaires,* Paris, Belles Lettres, 1994.

**BRUNSWIC H**. : *Initiation à l'éthique médicale,* Paris, Vuibert, 2002.

**CAMUS A**. : [*La Chute*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030165669)*,* Paris, Gallimard, 1956.

**CARMON Y**. : Evolution dans le discours antisémite du monde arabe, MEMRI, avril 2003.

**CARRIERE J. C**. : *La Controverse de Valladolid,* Paris, Le Pré aux Clercs – Belfond, 1992.

**CELAN P**. : *Fugue de mort,* in *Pavot et mémoire,* Paris, C. Bourgeois, 1987.

**CICERON** : Catilinaires, 2, 9 : in *Dissimuli rationae*

**COHEN D**. : *Lettre à une amie allemande,* Paris, L'Harmattan, 2000.

**CONAN E**. : Les Protocoles des sages de Sion, *l'Express*, 18 novembre 1999.

**DANQUART D**. : *Le Regard de Pannwitz,* documentaire vidéo Internationes, 1991.

**DELARUE I**. : *Histoire de la Gestapo,* Paris, Fayard, 1962.

**DELPECH F**. : « L'enseignement de l'holocauste en France », in *Sur les Juifs,* Lyon, PUL, 1983.

**DONAT H., WILD A**. et al. : *Cari von Ossietzky. Republikaner ohne Republik,* Bremen. Donat & Ternmen Verlag, 1986.

**DUBOR P**. : « Structure psychotique », in *Abrégé de psychologie pathologique,* Paris, Masson, 1974.

[189]

**DUPEUX L**. et al. : La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar, Paris, Kimé, 1992.

**DUPONT J**. : Le racisme ordinaire, Paris, *Le Coq-Héron,* n° 92, 1984.

**EISENBERG J**. : *Une Histoire des Juifs,* Paris, Livre de Poche, 1986.

**FARIAS V**. : *Heidegger et le nazisme,* Paris, L.d.P. biblio, 1989.

**FAYE J. P**. : *Langages totalitaires,* Paris, Hermann, 1972.

**FERAL T**. : *Le National-socialisme,* Paris, Ellipses, 1999, « L'efficience d'un délire ».

**FERAL T**. : « Aliénation, réification et fétichisme à l'exemple du livre sous le troisième Reich », *X-Alta,* 5/2001.

**FERAL T., GANZLE S.** : « Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem », *Kultur-Mosaik,* Paris, Ellipses, 1997.

**FERAL T**. : Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990.

**FERAL T.** et al. : *Médecine et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 1998.

**FERAL T.** : [*Culture et dégénérescence en Allemagne*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Culture_et_degenerescence_en_Allemagne/Culture_et_degenerescence_en_Allemagne.html)*,* Paris, L'Harmattan, 1999.

**FERAL T**. : [*Le Nazisme, une culture ?*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/nazisme_une_culture/nazisme_une_culture.html)*,* Paris, L'Harmattan, 2001.

**FLEG E**. : *L'enfant prophète,* Paris, Gallimard/NRF, 1926.

**FONTETTE F. (de)**: *Le Racisme,* Paris, PUF, 1985.

**FOUCAULD C. (de)**: *Reconnaissance au Maroc,* Paris, Challamel, 1888.

**FRANK L**. : *À gauche à la place du cœur,* Grenoble, PUG, 1992.

**FREUD S.**: *Dos Unbehagen in der Kultur (Malaise dans la civilisation),* Paris, PUF, 1971.

**FREUD S**. : « Das Ich und das Es » (sous le titre : Le moi et le soi), in *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1951.

**FREUD S**. : [*L'inquiétante étrangeté et autres essais*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030149457)*,* Paris, Folio essais, 1991.

[190]

**FROMM E.** : *La Peur de la liberté,* Paris, Buchet-Chastel, 1962.

**GARNIER - DELAMARE**: *Dictionnaire des termes techniques en médecine,* 20e édition, Paris, Maloine S.A. Editeur.

**GIDE A**. : *Les Caves du Vatican,* Paris, Gallimard, 1951.

**GOLDHAGEN D**. : Les Bourreaux volontaires de Hitler (Hitler 's willing executioners), New York, Knopf, 1996.

**GOLDSCHMIDT G. A**. : *Quand Freud voit la mer,* Paris, Buchet-Chastel, 1988.

**GROSS O**. : Révolution sur le divan, Paris, Solin, 1988.

**GUERIN D**. : *Fascisme et grand capital* (1936), Paris, Maspero, 1965.

**HANIN R**. : *L'ours en lambeaux,* Paris, Éditions Encre, 1983.

**HESSE H**. : *Narcisse et Goldmund,* (1930), Paris, Livre de Poche, 1991.

**HILBERG R**. : Die Vernichtung der europäischen Juden (La Destruction des Juifs d'Europe), Berlin, Olle & Wolter, 1982.

**HILBERG R**. : *Sonderzüge nach Auschwitz (Trains spéciaux pour Auschwitz),* Frankfurt am Main/Berlin, Ullstein, 1987.

**HORKHEIMER M., ADORNO T. W**. : *La Dialectique de la raison,* Paris, Gallimard, 1974.

**HORVÁTH Ö. von**: *Itatienische Nacht,* Frankfurt/Main, Suhrkampf, 1984 (trad. fr., *La Nuit italienne) ;* *Sechsund-dfreißig Stunden – Der ewige Spießer, ibid*., 1987. IMPACT – Revue du cinéma direct, 10-11,1979.

**JASPERS K**. : *Introduction à la philosophie,* Paris, 10/18, 1982.

**JONAS H**. : *Le concept de Dieu après Auschwitz,* Paris, Rivages poche/Petite Bibliothèque Payot, 1994.

**JUNG C. G**. : Civilisation et transitions (extraits), Paris, *Le Coq-Héron,* n° 92,1984.

**KAISER G**. : *Après une guerre perdue* (1941), in T, Feral, *Le National-socialisme,* Paris, Ellipses, 1999.

**KIPMAN S. D**. : « Éditorial », *Psychiatrie française,* Vol. XIII, 1/92.

[191]

**KIPPHARDT H.** : *Bruder Eichmann,* Reinbek, RoRoRo, 1986.

**KISCH E. E**. : *Histoire de sept ghettos,* préface de J. M. Palmier, Grenoble, Presses Universitaires, 1992. KLEIN T. : *Libérez la Torah ! Moïse, l'homme et la loi : une relecture,* Paris, Calmann-Lévy, 2001.

**KLEMPERER V**. : *« LTI » Die unbewältigte Sprache,* München, DTV, 1969.

**KOLBENHOFF W**. : *Les Sous-Hommes,* Paris, L'Harmattan, 2000.

**KOLBENHOFF W**. : *Morceaux choisis,* Paris, L'Harmattan, 2004, postface de Dietram Hoffman, fils de Walter Kolbenhoff.

**KOLINSKY E**. : « L'objectivité en guise d'humanité ? », in *Allemagne d'aujourd'hui* 112/1990.

**KRUGER H**. : Das zerbrochene Haus. Eine Jugend in Deutschland, München, DTV, pp. 18-20. LACAN J. : *Ecrits I,* Éditions du Seuil, Collection *Le Champ Freudien,* Paris, 1966.

**LAGRANGE S**. : *Coupable d'être née,* Paris, L'Harmattan, 1997.

**LANGMUIR G. I**. : *History, Religion, and Antisemitism.* University of California. 1990, 1993. Paperback. ISBN 0-520077-28-8.

**LANGMUIR G. L**. : *Toward a Définition of Antisemitism.* University of California. 1990, 1996. Paperback. Reprint édition. ISBN 0-520061-43-8.

**LAPLANCHE J. et PONTALIS J. B.**: *Vocabulaire de la psychanalyse,* Paris, PUF, 81984, article « Identification », p. 190.

**LAZARE B**. : *Juifs et antisémites,* Paris, Éditions Allia, 1992.

**LE PICHON Y., HARARI R** : *Le musée retrouvé de Sigmund Freud,* Paris, Éditions Stock, 1991.

[192]

**LESCHNITZER A.**: *The magie background of modem antisemitism,* New York, International Universities Press, 1956.

**LEVINAS E**. : *Humanisme de l'Autre Homme,* Saint-Clément (34), Fata Morgana, 1972.

**LEVINAS E.**: *Totalité et Infini,* La Haye, Martinus Nijhof, 1961.

**LEVINAS E**. : *Quatre Lectures Talmudiques,* Paris, Éditions de Minuit, 1968.

**LOEWENSTEIN R**. : *Psychoanalyse des Antisemitismus,* Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1968, ch. I.

**LYOTARD J. F**. : Figure forclose. *L'Écrit du Temps,* Paris, Questions de judaïsme, 1984/5.

**LYOTARD J. F**. : Questions sur le judaïsme, entretiens avec Elisabeth Weber, collection Midrash, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.

**MALKA V**. : *La mémoire brisée des Juifs du Maroc,* Paris, Éditions Entente, 1978.

**MANN H**. : *Der Weg der deutschen Arbeiter* (1936), in *Fachismus,* Berlin & Hamburg, Elefanten Press, 41977.

**MEMMI A**. : *Portrait d'un Juif,* Paris, NRF, 1963.

**MEMMI A**. : *La libération du Juif,* Paris, NRF, 1966.

**MEMMI A**. : *La statue de sel,* Paris, NRF, 1953.

**MENDEL G**. : *Pour décoloniser l'enfant,* Paris, Payot, 1971.

**MENDEL G.**: *De Faust à Ubu,* La Tour d'Aigues, L'Aube, 1996.

**MENDEL G**. : *Le Vouloir de création,* La Tour d'Aigues, L'Aube, 1999.

**MENDEL G.**: *La Révolte contre le père,* Paris, Payot, 1968.

**MENDEL G**. : *Une Histoire de l'autorité,* Paris, La Découverte, 2002.

**MICHEL W**. : « Aux intellectuels de tous les pays », in L. Richard, *D'une Apocalypse à l'autre,* Paris,10/18, 1976.

**NEHER A.**: *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz,* Paris, Seuil, 1970.

[193]

**OREN-HORNFELD S**. : *Comme un feu brûlant,* préface de T. Feral, Paris, L'Harmattan, 1999.

**OUAKNIN M. A.**: *Les Dix Commandements,* Paris, Seuil, 1999.

**OUAKNIN M. A.** : *Concerto pour quatre consonnes sans voyelle,* Paris, petite bibliothèque Payot, 1998. PLACK A. : *Wie oft wird Hitler noch besiegt ? ,* Frankfurt/Main, Fischer, 1985.

**POLIAKOV L**. : *Histoire de l'antisémitisme,* Paris, Calmann-Lévy, Paris, 1955, 61, 81.

**POLIAKOV L**. : *Bréviaire de la haine,* Paris, Calmann-Lévy, 1951.

**POLITZER G**. : *Contre le nazisme,* Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984.

**POLITZER G.** : *Écrits 1, – La Philosophie et les mythes,* Paris, Éditions sociales, 1973.

**POTOK C**. : *Au commencement,* Paris, Buchet-Chastel, 1987

**POTOK C.**: *L'élu,* Paris, Buchet-Chastel, 1976

**POTOK C**. : *Le don d'Asher Lev,* Paris, Buchet-Chastel, 1990.

**RACAMIER P. C**. : « Esquisses d'une clinique de la paranoïa », in *Rev. franc, psychan.,* 1/1996.

**RAHMANI M**. : L’exode oublié. Juifs des pays arabes. Préface d'Alexandre Del Valle. Bruxelles, Éditions Raphaël, collection « Témoignages ».

**RAPHAËL F**. : interview in *Impact. Revue du cinéma direct,* 10-11,1979.

**RAULET G**. : *Atifkliirung,* Paris, GF-Flammarion. 1995, pp. 25-28.

**REICH W**. : *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), Paris, Payot, 1974.

**RICHARD L.**: *Le Nazisme et la culture,* Paris, Maspero, 1978.

[194]

**RICHET C**. : *La Sélection humaine,* Paris, F. Alcan, 1919.

**RICŒUR P.**: *La violence,* Paris, de Brouwer, 1967.

**ROSENZWEIG F**. : *L'étoile de la rédemption,* Paris, Seuil. Collection *La couleur des idées,* 2003 pour la traduction française.

**SAINT-EXUPÉRY A**. de : *Œuvres,* Paris, Gallimard / Pléiade, 1959.

**SALA-MOLINS L**. : *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan,* Paris, 2002, P.U.F., collection *Quadrige.*

**SARTRE J. P**. : *Réflexions sur la question juive,* Paris, Idées/NRF, 1954.

**SARTRE J. P**. : *L'Être et le néant,* Paris, Gallimard, 1943.

**SARTRE J. P**. : *Critique de la raison dialectique,* Paris, Gallimard, 1960.

**SCHELER M**. : « Das Ressentiment im Aufbau der Moralen », in *Vont Umsturz der Werte,* Bem, Francke, 41955.

**SCHMIDT A**. : *Léviathan,* Paris, C. Bourgeois, 1998.

**SCHMITT E. E**. : *L'enfant de Noé,* Paris, Albin Michel, 2004.

**SCHNITZLER A.**: *Vienne au crépuscule,* Paris, collection *Nouveau Cabinet Cosmopolite,* Stock, 1985.

**SCHWARTZ-BART A**. : *Le dernier des Justes,* Paris,Seuil, Paris, 1959.

**SCHOPENHAUER A**. : *Le Fondement de la morale,* Paris, Librairie générale française, 1991.

**SERRIER T.**: *Günter Grass,* Paris, Belin. 2003, chap. 2.

***Site Internet :***

http://www.amnistia.net/news/enquetes/negauniv/faurisson/faurisson/htm

***Site Internet :***

http://mavet.free.fx/deces.htm

**STEINER G**. : *Language and silence,* New York, Atheneum, 1967.

[195]

**STERN F**. : Politique et désespoir. Les Ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne, Paris, A. Colin, 1990.

**TAGUIEFF P.A**. : *Les Protocoles des Sages de Sion,* Paris, Berg International, 1992.

**TAGUIEFF P.A.** et coll. : *L'antisémitisme de plume,* 1940-1944, études et documents, Paris, Berg International Éditeurs, 1999.

**THIS B.** : Mythes et racismes, Paris, *Le Coq-Héron,* n° 92/1984.

**TUCHOLSKY K**. : *Bonsoir révolution allemande !,* Grenoble, PUG, 1981.

**WEISS P**. : *Die Ermittlung* (L'Instruction), Reinach/Hamburg, Rowley, 1965.

**WILLEMS S**. : *Lothar Kreyssig,* Göttingen, Aktion Sülme-zeichen Friedensdienste/Steidl Verlag, 1996.

**ZUNDER R**. : Erschossen in Zicherie. Vom Leben und Sterben des Journalisten Kurt Lichtenstein, Berlin, Dietz Verlag, 1993.

**ZWEIG S**. : *Amok* (1922), in *Romans et nouvelles,* Paris, L.d.P., 1993.

**ZWEIG S**. : *Le Joueur d'échecs,* in *Romans et nouvelles,* Paris, L.d.P., Pochothèque, 1993.

[196]

[197]

**LE RACISME.  
Ténèbres des consciences.**

INDEX DES NOMS CITÉS

[Retour à la table des matières](#tdm)

**A**

Abdallah Ibrahim, 56.

Abel Théodore, 139, 171, 187.

Abi-Serour Mardochée, 50.

Abraham, 31, 56, 64.

Abram, 30, 31.

Achache-Wiznitzer Suzanna, 82, 83, 84, 90, 187.

Adorno Theodor W., 129, 169, 171, 187, 190.

Aleman Joseph, 50.

Alibert Raphaël, 79.

Amar David, 58.

Amar Hanania Alain, 17, 19, 27, 83, 87, 93, 183, 187.

Andersch Alfred, 134.

Aram, 30.

Arendt Hanna, 141, 163, 172, 181, 182, 187.

Arpaschad, 30.

Assur, 30.

**B**

Bach Jean-Sébastien, 155.

Bakan David, 65, 88, 89, 187.

Balint Michael, 76.

Bail Hugo, 166.

Bardy Jean, 128, 169, 187.

Bartels Adolf, 157.

Bauske Bernd G., 143, 173.

Becher Johannes R., 166.

Ben Daoud (Sid), 50.

Benjamin Walter, 121, 166, 167, 187.

Ben Simhon Samuel, 50.

Bettelheim Bruno, 76.

Berler Willy, 150, 175, 187.

Bernheim Gilles, 110, 117, 188.

Bloch Ernst, 131,166.

Boissel Jean (Anselme Boissel dit), 62.

Böll Heinrich, 13, 153.

[198]

Bonaparte Marie, 73.

Bonaparte Napoléon, 24.

Bonnafé Lucien, 128,130, 160, 169,180.

Bonsels Waldemar, 159.

Brabant Eva, 76,90.

Brandt Willy (i.e. Frahm Herbert), 152.

Brasillach Robert, 62.

Brecht Bertolt, 9, 142, 147, 160, 166, 180, 188.

Brecht Karen, 75, 90.

Broch Hermann, 120.

Brod Max, 166.

Bronstein-Trotzki Léo, 140.

Browning Christopher, 155, 177, 188.

Bruck, Mœller (van den), 139.

Brunswic Henri, 130, 172, 188.

Bürckel Josef, 11.

**C**

Camus Albert, 94, 126, 146, 168, 174, 188.

Carmon Ygal, 63, 88, 188.

Carrel Alexis, 78, 140.

Carrière Jean-Claude, 97, 113.

Celan Paul (i.e. Antschel Paul), 150, 176, 188.

Cerfberr (Édouard ?), 44.

Cham, 30.

Chamberlain Houston Stewart, 78, 139.

Charles Quint, 41.

Chasseguet-Smirgel Janine, 65, 69.

Chirac Jacques, 13, 62.

Chirpaz François, 112.

Chotjewitz Peter O., 135.

Chouraqui André, 63.

Cicéron, 24, 188.

Colomb Christophe, 36.

Conan Eric, 53, 87, 188.

Cortés Hernán, 97.

Crémieux Isaac Adolphe, 44, 45, 80, 86.

Crysostome (saint Jean), 33.

Cohen Daniel, 150, 176, 188.

[199]

Coudenhove-Kalergi Heinrich (comte), 72.

Coughlin Charles E., 53.

Cousteau Pierre-Antoine, 62.

Cullin Michel, 12,14, 15.

Custer George Armstrong, 98, 116.

**D**

Darquier Louis (de Pellepoix), 62.

Debray-Ritzen Pierre, 164, 182.

Deckaert Joseph, 66.

Decours Jacques, 14.

De Gaulle Charles, 55.

Delpech François, 152, 175, 177, 188.

Demnig Gunther, 12.

Descartes René, 94.

Disraeli Benjamin (comte de Beaconsfield), 44.

Dix Otto, 166.

Döblin Alfred, 120.

Doriot Jacques, 74.

Dreyfus Alfred, 10, 47, 66, 69, 80, 87.

Drumont Édouard, 10, 47, 53, 62, 87.

Dudow Slatan, 147.

Dupeux Louis, 140,179.

Dupont Judith, 76, 77, 78, 81, 90, 189.

**E**

Eckart Dietrich, 157.

Eibel-Eibesfeldt Irenaus, 164, 182.

Eisenberg Josy, 124, 167, 178, 189.

Eisler Hanns, 147.

Eisler-Fischer Ruth, 140.

Eißner-Zedkin Clara, 140.

Elam, 30.

El-Fassi Allal, 57.

El Hadj-Idriss, 50.

Eluard Paul, 128.

Enzensberger Hans Magnus, 153.

Esterházy Ferdinand Walsin, 47.

[200]

**F**

Fallada Hans, 120.

Fanas Victor, 144, 173, 189.

Faurisson Roger, 82, 84, 90, 91, 194.

Faye Jean-Pierre, 140, 178, 179, 189.

Federn Ernst, 76.

Feral Thierry, 18, 88, 89, 119, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 77, 178, 179, 183, 189, 190, 193.

Feraudy Jacques (de), 124.

Ferdinand d'Aragon, 35.

Ferenczi Sándor, 76,132.

Feuchtwanger Lion, 12.

Fleg Edmond, 48, 49, 51, 87,189.

Fliess Wilhelm, 66.

Fontaine André, 12

Fontane Theodor, 120.

Ford Henry, 52,53.

Förster Bernhard, 157.

Foucauld Charles (de), 49, 50, 51, 53, 87, 189.

Fould Achille, 44.

Fourier, 47.

Frank Leonhard, 131, 161, 181.

Frédéric II, 40.

Freisler Roland, 155.

Fréret Nicolas, 43.

Freud Anna, 72.

Freud Ephraïm, 65.

Freud Jacob, 65.

Freud Schlomo, 65.

Freud Sigismund Schlomo, 64, 65.

Freud (Sigmund), 33, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 88, 89, 124, 133, 134, 145, 156, 159, 167, 169, 173, 178,187, 189, 190, 191.

Freytag Gustav, 123.

Fritsch Theodor, 139, 140, 157, 158, 179.

[201]

**G**

Galiléi Galileo(dit Galilée), 160, 174, 180, 188.

Garnier-Delamare, 28, 85, 190.

Gengis Khan, 98.

Gide André, 146, 173, 174, 190.

Giscard d'Estaing Valéry, 14.

Gobineau Arthur (de), 78,139.

Goebbels, Joseph Paul, 21, 56, 137, 138.

Göring Hermann, 74, 123.

Göring Mathias, 74.

Goethe Johann Wolfgang von, 13, 154, 177.

Goldschmidt Georges-Arthur, 88, 122, 133, 167, 169, 190.

Gollwitzer Helmut, 162, 181.

Golovinski Mathieu, 53.

Graf Max, 67, 88, 89.

Grand Mufti, 52.

Grandjonc Jacques, 12.

Grass Günter, 13, 119, 123, 131, 153, 155, 169, 177, 194.

Grégoire (Abbé), 44.

Grosz Otto, 145, 173, 190.

Grosz George, 166.

**H**

Halévy Chamatz Nathan, 65.

Halter Marek, 61, 63, 183.

Hanin Roger, 80, 90, 190.

Harari Roland, 191.

Hasenclever Walter, 12.

Hashimoto, 29.

Hassan II, 59.

Heidegger Martin, 144, 173, 189.

Henri II, 97.

Henrici Ernst, 157.

Henry Anne, 88, 130.

Herzog Wilhelm, 166.

Herzl Théodor, 47, 69, 86, 87.

[202]

Hesse Hermann, 122, 133, 167, 190.

Hilberg Raul, 141, 171, 177, 190.

Himmler Heinrich, 134.

Hitler Adolf, 21, 54, 56, 76, 91, 131,134, 136, 137, 139, 140, 142, 147, 148, 151, 158, 167, 169, 171, 172, 174, 175, 177, 179, 180, 181, 187, 190.

Horváth Ödön von, 147, 174, 190.

Hugenberg Alfred, 148, 174.

**I**

Innocent III, 38, 41.

Isabelle de Castille, 35.

Itzig Veitel, 123.

**J**

Jaensch, 144.

Jacquard Albert, 164.

Japhet, 30.

Jaspers Karl, 145, 163, 173, 190.

Jean XXIII, 34, 99.

Jean-Paul H, 63.

Jésus-Christ, 43, 98.

Jogiches Léo, 140.

Jonas Hans, 190.

Jones Ernest, 68, 71, 72, 89.

Jospin Lionel, 13.

Juan Carlos Ier d'Espagne, 62.

Jung Carl-Gustav, 70, 89, 190.

Jünger Ernst, 159.

**K**

Kafka Franz, 13, 131, 134.

Kahn Axel , 23, 25.

Kant Immanuel, 127, 165, 182.

Kaiser Georg, 150, 176, 190.

Klein Théo, 111, 118, 191.

Khatami Mohammed, 39.

[203]

Kipman Simon-Daniel, 142, 172, 190.

Klemperer Victor, 150, 176, 191.

Kolbenhoff Walter, 141, 148,171, 191.

Kolinsky Eva, 151, 176, 191.

Kracauer Siegfried, 120.

Krieck Ernst, 144.

Krüger Horst, 136, 170.

**L**

Lacan Jacques, 84, 91, 191.

Laforgue René, 73, 74.

Lagache Daniel, 74.

Lagarde (Bötticher) Paul, Anton, 139.

Lagrange Simone, 150, 175, 191.

Lang Fritz, 142.

Langbehn Julius, 139.

Langmuir Gavin I., 33, 85, 191.

Laplanche Jean, 77, 90, 169, 191.

Las Casas Bartolomé (de), 98.

Laval Pierre, 11,

Latzko Andréas, 166.

Lazare Bernard, 47, 87, 191.

Lebovici Serge, 74.

Le Pichon Yann, 191.

Lépékhine Mikhaïl, 53.

Leschnitzer Adolf, 119, 166, 178, 192.

Leuba John, 74.

Lévi Paul, 140.

Lévi Primo, 22.

Levinas Emmanuel, 113, 117, 192.

Leviné Eugen, 140.

Lichtenstein Kurt, 143, 173, 195.

Loewenstein Rudolph, 73, 125, 168, 192.

Lorenz Konrad, 140.

Louis XIV, 24, 97.

Lud, 30.

Lukács Georg, 131.

[204]

Lustiger Jean-Marie, 63.

Luxemburg Rosa, 140.

Lyotard Jean-François, 82, 83, 84, 90, 192.

**M**

Mac Carthy, 49.

Malka Victor, 57, 58, 86, 87, 88, 192.

Malesherbes (Chrétien Guillaume de Lamoignon de), 44.

Marchandeau, 19.

Marcuse Herbert, 131, 146, 147.

Marinetti Filippo Tommaso, 145.

Marr W., 10, 139.

Martial René, 62.

Marx Karl, 65, 140.

Mata Hari, 148.

Maximilien, 41.

May Karl, 148.

Megerle Johann Ulrich, 144.

Memmi Albert, 49, 68, 69, 87, 89, 192.

Mendel Gérard, 88, 120, 126, 129, 130, 131, 136, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 192.

Mengele Josef, 156, 178.

Merle Robert, 149.

Méry Gaston, 10.

Meyerbeer Giacomo, 45.

Michel Serge, 39, 86.

Michel Wilhelm, 161,166.

Mijolla Alain (de), 73, 74, 90.

Milgram Stanley, 143.

Miller Alice, 132.

Minkowski Alexandre, 75.

Minkowski Eugène, 75.

Miquez (Miques) Jean, 41.

Mirabeau (Honoré Gabriel Riqueti, comte de), 44.

Mitscherlich Alexander, 131.

Mohammed V, 59.

Modiano Patrick, 39, 86.

Moïse, 32, 33, 38, 43, 64, 66, 85, 97, 102, 110, 111, 118, 191.

Montandon George Alexis, 62.

[205]

Morgenstern Sophie, 73.

Müller Ludwig, 123.

Musil Robert, 13, 120, 133.

**N**

Nacht Sacha, 73.

Napoléon, 24, 44.

Nasser, Gamal Abdel, 56.

Nassi Joseph, 41, 42.

Naxos (duc de), 41.

Néher André, 192.

Nicolas II, 53.

Nietzsche Friedrich, 46, 157, 173.

Nysse Grégoire (de), 33.

**O**

Oren-Hornfeld Saül, 150, 5, 193.

Oit Hugo, 11.

Otten Karl, 166.

Ouaknin Marc-Alain, 30, 85, 194.

**P**

Pacheco Francisco, 124.

Pasche Francis, 75.

Pétain Philippe, 11, 13.

Pfister von, 10.

Philippe II, 98.

Philippe le Bel, 40.

Philippson Ludwig, 68.

Pichon Edouard, 73.

Pizarro Francisco, 98.

Poliakov Léon, 32, 33, 34, 45, 46, 85, 86, 151, 176, 193.

Politzer Georges, 14, 122, 167, 169, 193.

Pontalis Jean-Baptiste, 77, 90, 169, 191.

Potok Chaïm, 112, 118, 193.

Powys John Cowper, 130.

Proudhon Pierre Joseph, 44, 45, 86.

[206]

**R**

Rachi (rabbi Chlomo Itzhaki dit), 35.

Rahmani Moïse, 59, 60, 88, 193.

Raphaël Freddy, 127.

Rathenau Walter, 123.

Rebatet Lucien, 62.

Reggiani Serge, 94.

Reich Wilhelm, 15, 131,136, 141, 170, 193,

Rémond René, 10.

Renard Michel, 74.

Richard Lionel, 150, 175, 181, 192, 193.

Richet Charles, 21, 25, 194.

Ricœur Paul, 146, 174, 194.

Ridé J., 10.

Riefenstahl Leni, 154.

Rimbaud Arthur, 134.

Roheim Geza, 76.

Rohling August, 65.

Romanov, 61.

Rosenberg Alfred, 157.

Rosenzweig Franz, 194.

Rothschild (Alphonse de), 44.

Rousseau Jean-Jacques, 42, 43, 94.

Rubiner Ludwig, 166.

**S**

Saint-Exupéry Antoine de, 164, 181, 194.

Salem Shentoub, 74.

Salomon abou Ayyoub, 37.

Sara, 31.

Saraï, 31.

Sarti Andréa, 160.

Sartre Jean-Paul, 102, 121, 122, 125, 128, 145, 161, 168, 166, 173, 181, 182, 194.

Schickelé René, 166.

Schmidt Arno, 149, 175, 194.

Schmitt Eric-Emmanuel, 84, 91, 194.

Schnitzler Arthur, 194.

[207]

Sélim 11,41.

Sem, 30, 31, 45.

Sepúlveda Juan Ginés (de), 98.

Schopenhauer Arthur, 46, 144, 173, 194.

Schubert Franz, 155.

Schwartz-Bart André, 194.

Sobelsohn-Radek Karl, 140.

Stapel Wilhelm, 158.

Stavisky Alexandre, 80.

Steiner George, 155, 177, 178, 194.

Steinhoff Hans, 149.

Stromsky Helmut, 11.

Sue Eugène, 44.

Süskind Patrick, 130.

**T**

Taguieff Pierre-André, 53, 54, 55, 62, 87, 88, 195.

Taine Hippolyte, 144.

Térach, 30.

This Bernard, 20, 21, 24, 195.

Toller Ernst, 131, 166.

Tournier Michel, 155.

Tucholsky Kurt, 147, 174, 195.

**V**

Vauban, 11.

Verneuil Henri, 143.

Vigny Alfred (de), 44.

Voltaire (Arouet François Marie, dit), 42.

Vormeier Barbara, 12.

**W**

Wagner Richard, 45.

Wagner Robert, 11.

Wedekind Frank, 133.

Weil Simone, 69.

Weinachter Michèle, 14.

[208]

Werfel Franz, 166.

Wetterwald François, 149.

Wiechert Ernst, 13,149.

Wiesel Elie, 61, 175, 183.

Wolff Theodor, 137.

**Y**

Youssef ben Tachfine, 37.

**Z**

Zafrani Haïm, 36, 85.

Zaharoff Basil, 97.

Zweig Arnold, 69.

Zweig Stefan, 150, 161, 180, 195.

[209]

Table des matières

Avertissement [9]

Avant-propos [17]

Préambule [19]

Antisémitisme : maladie auto-immune [27]

Violence et religions [93]

Les chemins de la violence [119]

Conclusion [183]

Bibliographie [187]

Index [197]

*Fin*

1. Cf. Cicéron, *Catilinaires,* 2, 9 : in *Dissimuli rationae. L. :* dans une autre sphère, dans un ordre de choses différent. [↑](#footnote-ref-1)
2. B*.* This : Mythes et racisme, Paris, *Le Coq-Héron,* n° 92/1984, pp. 21-28. [↑](#footnote-ref-2)
3. [*Le Code Noir*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030168016)désigne un ensemble de textes comportant : l'Édit du Roi Louis XIV sur la police de l'Amérique française, rédigé par Jean-Baptiste Colbert dès 1681, signé par son fils Jean-Baptiste Colbert en 1685 et promulgué sous forme de décret royal par Louis XIV le 20 mars 1685. *Le Code Noir* est composé de l'ensemble des textes législatifs relatifs à l'esclavage depuis 1685. Censé au départ défendre les Noirs contre les abus, ce *Code Noir* en soixante articles servit en réalité à codifier l'esclavage et la traite des Noirs, présentant ceux-ci comme une véritable marchandise.

   En 1723, il s'applique à Bourbon (devenue plus tard l'île de la Réunion) et à l'île Maurice. C'est au tour de la Louisiane de le mettre en application en 1724.

   La Convention abolit l'esclavage en 1794 et Napoléon Bonaparte le rétablit en 1802 pour l'inclure dans le *Code Civil* en 1803. Il ne sera abrogé qu'en 1848.

   II comporte des dispositions consternantes dont nous livrons quelques extraits :

   Art. 2.

   Tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la religion catholique, apostolique et romaine.

   Enjoignons aux habitants qui achètent des nègres nouvellement arrivés d'en avenir dans huitaine au plus tard les gouverneur et intendant desdites îles, à peine d'amende arbitraire, lesquels donneront les ordres nécessaires pour les faire instruire et baptiser dans le temps convenable. Art. 12.

   Les enfants qui naîtront des mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves et non à ceux de leurs maris, si le mari et la femme ont des maîtres différents. Art. 33.

   L'esclave qui aura frappé son maître, sa maîtresse ou le mari de sa maîtresse, ou leurs enfants avec contusion ou effusion de sang, ou au visage, sera puni de mort.

   Art. 38.

   L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées et sera marqué d'une fleur de lys sur une épaule ; s'il récidive un autre mois à compter pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé, et il sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule ; et, la troisième fois, il sera puni de mort.

   Art. 42.

   Pourront seulement les maîtres, lorsqu'ils croiront que leurs esclaves l'auront mérité, les faire enchaîner et les faire battre de verges ou cordes. Leur défendons de leur donner la torture, ni de leur faire aucune mutilation de membres, à peine de confiscation des esclaves et d'être procédé contre les maîtres extraordinairement.

   Voir : Louis Sala-Molins : *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan,* Paris, 2002, P. U. F., collection *Quadrige.* [↑](#footnote-ref-3)
4. [C. Richet](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ric.hom): *La Sélection humaine,* Paris, F. Alcan, 1919, pp. 58, 232. [↑](#footnote-ref-4)
5. Les Idées, janvier 1997. « Le racisme à l'épreuve de la science », par Jean-Claude Oliva. Entretien avec le professeur Axel Kahn, médecin généticien, directeur de l'unité de recherches en génétique et pathologie moléculaire de l’INSERM, membre du Comité national consultatif d'éthique.

   Site Internet : www.regards.fr/archives/1997/199701/19970lide01.html [↑](#footnote-ref-5)
6. Garnier-Delamare : *Dictionnaire des termes techniques en médecine,* 20e édition, Paris, Maloine SA Éditeur. [↑](#footnote-ref-6)
7. M. A Ouaknin : *Les Dix Commandements,* Paris, Seuil, 1999. [↑](#footnote-ref-7)
8. L. Poliakov. : *Histoire de l'antisémitisme,* Paris, Calmann-Lévy, 1955, pp. 61-81. [↑](#footnote-ref-8)
9. G. I. Langmuir, médiéviste américain.

   *— History, Religion, and Antisemitism.* University of California. 1990, 1993. Paperback. ISBN 0-520077-28-8.

   *— Toward a Définition of Antisemitism.* University of California. 1990, 1996. Paperback. Reprint édition ISBN 0-520061-43-8. [↑](#footnote-ref-9)
10. H. Zafrani : *Mille ans de vie juive au Maroc,* Paris, Maisonneuve et Larose, 1983. [↑](#footnote-ref-10)
11. H. A. Amar. : *Une jeunesse juive au Maroc,* Paris, L'Harmattan, 2001. [↑](#footnote-ref-11)
12. V. Malka : *La mémoire brisée des Juifs au Maroc,* Paris, Entente, 1978. [↑](#footnote-ref-12)
13. L. Poliakov : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-13)
14. L. Poliakov : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-14)
15. Serge Michel : Le dernier carré des Juifs d’Ispahan. *Le Figaro,* 27 décembre 1999. [↑](#footnote-ref-15)
16. P. Modiano : *La place de l’Étoile*, Paris, Gallimard, 1968. [↑](#footnote-ref-16)
17. L. Poliakov : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-17)
18. L. Poliakov : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-18)
19. L. Poliakov : *op. cit.*

    Texte extrait de *Considérations sur le gouvernement de Pologne.* [↑](#footnote-ref-19)
20. Cité in L. Poliakov : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-20)
21. L. Poliakov : *op. cit.*

    Précisons que dans ses invectives contre Isaac Adolphe Crémieux, Proudhon visait surtout l'homme qui fut le père du décret du 24 octobre 1870 relatif à la francisation des Juifs d'Algérie. C'est à Tours – où s'est réfugié le gouvernement de la Défense nationale qui a succédé à l'Empire après la défaite de Sedan – que fut promulgué ce décret.

    Habituellement, on ignore totalement que jusqu'au milieu du XIXe siècle, les citoyens juifs de France, et plus particulièrement en Alsace, furent contraints de lutter avec acharnement contre la suppression du serment « *more judaïco »* obligatoire pour tout Juif déposant en justice. Son origine juive le présumait parjure sauf à prouver le contraire. Le jeune avocat Crémieux s'illustra brillamment et gagna en 1827 use affaire de « *more judaïco »* devant la Cour royale de Nîmes. Il fut ministre de la Justice durant le gouvernement provisoire qui suivit le désastre de Sedan. [↑](#footnote-ref-21)
22. Theodor Tivadar Binyamin Zéev Herzl (1860-1904). Écrivain et homme d'action, fondateur du sionisme qui aboutira en 1948 à la fondation de l'État d'Israël. Auteur notamment de *Der Judenstaat* (1896), *L'État des Juifs.* Né à Budapest, de nationalité hongroise, il assistera à la dégradation du capitaine Alfred Dreyfus le 5 janvier 1895, dans la cour de l'École Militaire à Paris. Herzl était à Paris le correspondant du journal viennois : *Neue frei Presse.* [↑](#footnote-ref-22)
23. E. Drumont : *La France juive,* Paris, Marpon et Flammarion, 1885. [↑](#footnote-ref-23)
24. B. Lazare : *Juifs et antisémites,* Paris, Éditions Allia, 1992. [↑](#footnote-ref-24)
25. E. Fleg : *L'enfant prophète,* Paris, Gallimard/NRF, 1926. [↑](#footnote-ref-25)
26. A. Memmi : *La libération du Juif,* Paris, NRF, 1966. [↑](#footnote-ref-26)
27. C. de Foucauld : *Reconnaissance au Maroc,* Paris, Challamel, 1888. [↑](#footnote-ref-27)
28. C. de Foucauld : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-28)
29. H. A. Amar. : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-29)
30. P. A. Taguieff : *Les Protocoles des Sages de Sion,* Paris, Berg International, 1992. [↑](#footnote-ref-30)
31. E. Conan. : *Les Protocoles des Sages de Sion*, *l'Express,* 18 novembre 1999. [↑](#footnote-ref-31)
32. H. A. Amar : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-32)
33. P. A. Taguieff : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-33)
34. P. A. Taguieff : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-34)
35. H. A. Amar : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-35)
36. H. A. Amar ; *op. cit.* [↑](#footnote-ref-36)
37. V. Malka : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-37)
38. V. Malka : *op.* *cit.* [↑](#footnote-ref-38)
39. H. A. Amar : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-39)
40. V. Malka : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-40)
41. M. Rahmani : *L'exode oublié. Juifs des pays arabes,* Bruxelles, Raphaël, 2003. [↑](#footnote-ref-41)
42. J'adresse un remerciement vibrant à l'auteur pour avoir eu la force, le courage de faire acte de devoir de mémoire en surmontant ses propres douleurs. [↑](#footnote-ref-42)
43. P. A. Taguieff : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-43)
44. Y. Carmon : Évolution dans le discours antisémite du monde arabe, MEMRI, avril 2003. [↑](#footnote-ref-44)
45. Cf. G. A. Goldschmidt : *Quand Freud voit ta mer,* Paris, Buchet-Chastel, 1988 et T. Feral : Les Juifs de Vienne à l'aube de la modernité, *in La mémoire féconde,* Paris, L'Harmattan, 2003. [↑](#footnote-ref-45)
46. Je retranscris ici les principales communications de ce congrès auxquelles j'ai assisté. Un rapport complet en a été publié sous le titre *Psychanalyse et psychanalystes durant la Deuxième Guerre mondiale dans le monde*,PUF, Paris, 1988. Chaque fois qu'il y sera fait référence, la note ultérieure renverra à la présente. [↑](#footnote-ref-46)
47. En France, venait tout juste de paraître en mars 1987 le travail pionnier de T. Feral : *Nazisme et psychanalyse,* Paris, PU, 1987, auquel G. Mendel rendit hommage dans La psychanalyse revisitée, Paris, La Découverte, 1988, p. 73. [↑](#footnote-ref-47)
48. D. Bakan : *Freud et la tradition mystique juive,* Paris, Payot, 1964. [↑](#footnote-ref-48)
49. Cf. à ce propos A. Henry, *in Médecine et nazisme,* Paris, l'Harmattan, 1998, chap. 4. [↑](#footnote-ref-49)
50. Freud : *Ma vie et la psychanalyse,* Paris, Idées Gallimard, 1972, p. 13. [↑](#footnote-ref-50)
51. M. Graf, musicien, musicologue, collaborateur de Sigmund Freud, a écrit ses souvenirs dans un ouvrage intitulé *L'atelier intérieur du musicien,* Paris, Buchet-Chastel, 1999. En janvier 1908, Max Graf sollicitait S. Freud par courrier pour Herbert, son petit garçon alors âgé de trois ans.

    Ce dernier avait peur d'être mordu par un cheval et refusait dès lors de sortir dans la rue. De nombreuses autres lettres suivirent décrivant le déploiement et l'évolution de ce symptôme ainsi que les tentatives d'interprétation du père. La prise en charge de l'enfant par Freud lui permit d'écrire l'observation désormais célèbre du « Petit Hans ». Max Graf écrivit en 1942 un livre intitulé *Souvenirs du professeur Sigmund Freud* dont, malgré des recherches conséquentes, je n'ai pas pu retrouver les références exactes.

    François Nicolas, musicien, musicologue et compositeur a écrit de Max Graf, *in* site Internet <http://www.entretemps.asso.fr/Nicolas> : « La musique était là, au lieu même de la fondation de la psychanalyse, lieu de pensée (Freud) plus encore que lieu géographique (Vienne), la curieuse figure de Max Graf en témoigne.

    [...] Pour dire les choses rapidement, mon impression est que Max Graf, voulant concilier découverte de l'inconscient et expérience musicale, voudrait « musicaliser » l’inconscient, désirerait te doter de capacités musicales aptes à le rendre acteur de musique. Le désir propre de Max Graf, ou du moins de l'auteur de ce livre, serait que l'inconscient du compositeur soit apte à faire de la musique, fut-ce de manière très rudimentaire ou primitive. » [↑](#footnote-ref-51)
52. E. Jones : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* vol. 2 trad. par A. Berman, Paris, PUF, 1961. [↑](#footnote-ref-52)
53. A. Memmi : postface du livre de D. Bakan : cf. note 42. [↑](#footnote-ref-53)
54. Cf. note 40. [↑](#footnote-ref-54)
55. C. G. Jung : Civilisation et transition, Paris, *Le Coq héron,* n° 92,1984. [↑](#footnote-ref-55)
56. Voir à ce propos T. Feral, *in Médecine et Nazisme,* Paris, l'Harmattan, 1998, chap. 3. [↑](#footnote-ref-56)
57. Extrait de *Die Zukunft* (l'Avenir), Journal hebdomadaire d'émigrés allemands, publié en France, n° 7, 25 novembre 1938 ; cf. *Le Coq héron,* n° 92, 1984. [↑](#footnote-ref-57)
58. A. de MIJOLLA : La psychanalyse et les psychanalystes en France, *in* La psychanalyse et les psychanalystes durant la Deuxième Guerre mondiale dans le monde, *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse,* Paris, PUF, 1988, pp. 167-223. [↑](#footnote-ref-58)
59. K. Brecht : La psychanalyse sous l'Allemagne nazie, *in* La psychanalyse et les psychanalystes durant la Deuxième Guerre mondiale dans le monde, *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse,* Paris, PUF, 1988, pp. 95-105. [↑](#footnote-ref-59)
60. E. Brabant : cf. note 40. [↑](#footnote-ref-60)
61. Cf. note 40. [↑](#footnote-ref-61)
62. J. Dupont : Le racisme ordinaire, Paris, *Le Coq-Héron,* 1984, n° 92. [↑](#footnote-ref-62)
63. J. Laplanche et J. B. Pontatis : *Vocabulaire de la psychanalyse,* Paris, PUF, 1967. [↑](#footnote-ref-63)
64. J. Dupont : *op. cit.* [↑](#footnote-ref-64)
65. R Hanin : *L'ours en lambeaux,* Paris, Encre, 1983. [↑](#footnote-ref-65)
66. S. Achache-Wiznitzer : Le racisme extraordinaire ou l'art de tuer les métaphores, Paris, *Le Coq-Héron,* 1984, n° 92. [↑](#footnote-ref-66)
67. S*.* F. Lyotard : Figure forclose. *L'Écrit du Temps,* Paris, Questions de judaïsme, 1984/ 5, pp. 63-105. [↑](#footnote-ref-67)
68. J. F. Lyotard : *Le Différend,* Paris, Éditions de Minuit, 1983. [↑](#footnote-ref-68)
69. R. Faurisson, maître de conférences en littérature française du XXe siècle à l'Université de Lyon.

    A notamment écrit : Un dictionnaire de Céline ; Les Bavures : chronique de l'Épuration dans les communes du Confolantais ; articles sur Céline et sur Lautréamont ; Recherches sur le thème *Le Journal d'Anne Frank est-il authentique ?* A effectué des recherches sur la genèse de la « légende des chambres à gaz » et préface sur ce thème à la traduction française de *L'Imposture du XXe siècle* d'A. R. Butz.

    Douze mois avant que n'explose le scandale négationniste, les opinions de Faurisson étaient parfaitement connues, et l'Université lyonnaise en a même fait la promotion.

    Au mois de mai 1978, R. Faurisson distribue à ses étudiants en licence de littérature, un document polycopié portant le titre suivant : *Pour une véridique histoire de la Seconde Guerre mondiale,* dans lequel on peut notamment lire :

    « Cette prétendue tentative de génocide et ces prétendues chambres à gaz ne sont qu'une seule et même invention de propagande de guerre. Cette invention est d'origine essentiellement sioniste. [...] Hitler n'a jamais donné l'ordre de tuer ne serait-ce qu'un seul homme en raison de sa race ou de sa religion [...] Le nombre de Juifs exterminés par Hitler (ou victimes du génocide) s'élève heureusement à... zéro. » Il prétend également que : « les plus fortes et terribles déportations ont eu pour victimes les minorités allemandes de l'Est européen ».

    Cf. site Internet :

    http://[www.amnistia.net/news/enquetes/negauniv/faurisson/faurisson.htm](http://www.amnistia.net/news/enquetes/negauniv/faurisson/faurisson.htm) [↑](#footnote-ref-69)
70. J. Lacan : *Ecrits I,* Paris, Éditions du Senti, Collection *Le Champ Freudien,* 1966, pp. 107-108. [↑](#footnote-ref-70)
71. Eric-Emmanuel Schmitt : *L'enfant de Noé,* Paris, Albin Michel, 2004. [↑](#footnote-ref-71)
72. J. C. Carrière : *La controverse de Valladolid,* Paris, Le Pré aux Clercs- Belfond, 1992. [↑](#footnote-ref-72)
73. « Les massacres des Arméniens de l'Empire ottoman avaient constitué le premier génocide du XXe siècle. Ainsi, après les rafles d'intellectuels écrivains, poètes, journalistes, médecins, écrivains, savants et prêtres arméniens les plus en vue de Constantinople et leur élimination, l'enchaînement inexorable des faits a conduit au massacre de la population arménienne vivant dans l'Empire ottoman. Une loi édictée le 27 mai avait légalisé la violence contre les Arméniens. Les opérations à grande échelle ont d'abord touché les provinces orientales de l'Arménie historique pour s'étendre à partir d'août 1915 à tout l'Empire ottoman à l'exception de Smyrne et Constantinople.

    Quels que soient les lieux, les opérations étaient savamment orchestrées et supervisées par une organisation spéciale formée par le noyau dur du parti « Union et Progrès » comme le confirme en 1919 le procès de Constantinople.

    Notables et responsables politiques arméniens des villes et villages furent arrêtés, accusés de participer à un vaste complot, sommés, souvent sous la torture, de livrer armes et déserteurs. Femmes, enfants, vieillards, organisés en convois furent déportés, à pied ou dans des wagons à bestiaux. En cours de route, les convois ont été décimés par les pillards, les conditions extrêmement rudes du voyage et les exécutions sommaires. Les déserts de Mésopotamie et de Syrie furent le tombeau de ces colonies de déportés. Les récits et témoignages du calvaire de ces survivants, majoritairement des femmes et des enfants, sont particulièrement horribles. La déportation fut en soi une mise à mort. Lorsque l'année 1916 s'acheva, le génocide des Arméniens de l'Empire ottoman était pratiquement consommé.

    Sur 1 800 000 Arméniens vivant dans l'Empire, 600 000 avaient été assassinés sur place, 600 000 au cours de leur déportation, soit 1 200 000 morts. 200 000 se réfugièrent dans le Caucase, 100 000 furent victimes d'enlèvements, 150 000 survécurent dans des camps à la déportation et 150 000 seulement échappèrent à la déportation

    Le caractère massif, planifié et ciblé de ces massacres démontre amplement qu'il s'agit d'un génocide, le premier du XXe siècle qui préfigure la Shoah. Les massacres systématiques d'hommes, de femmes et d'enfants sont commis au nom de leur appartenance ethnique, ce qui correspond à la définition juridique du génocide, donnée une première fois en 1943 par le juriste polonais Raphaël Lemkin : *« par génocide, nous voulons dire la destruction d'une nation ou d'un groupe ethnique [...]. En général, le génocide ne veut pas dire nécessairement la destruction immédiate d'une nation. Il signifie plutôt un plan coordonné d'actions différentes qui tendent à détruire les fondations essentielles de la vie des groupes nationaux, dans le but de détruire ces groupes mêmes ».*

    *In* Rapport fait au nom de la Commission des Affaires étrangères sur la proposition de loi adoptée par le Sénat, *relative à la* reconnaissance *du* génocide arménien *de* 1915, par M. François Rochebloine le 10 janvier 2001.

    **Voir aussi** htrp://www.dtextcom/raphael-cohen/ondees/ondees490.htmI : Douleur sans pareille du génocide arménien (19 octobre 1998).

    « Rendus fous par la négation de leur sang versé, qui ne peut même trouver sa SÉPULTURE PSYCHOLOGIQUE.

    Les avoir tués, et puis les avoir enfouis dans les refus administratifs de non-recevoir toute réalité de gorges tranchées, alors que les couteaux pleins de sang étaient bel et bien présents, en 1915, et les yeux haineux pour le non musulman.

    Déshonorés par la banalisation de ce qui n'a jamais eu lieu, “fantasme démoniaque dans l'esprit d'insatisfaits irresponsables”.

    Comme si des musulmans étaient capables de crimes aussi odieux...

    Ceux qui sont commis MAINTENANT, personne ne les connaît ; on ne peut donc en parler, ENCORE.

    Un écriteau qui se plaint, qui attire, sans succès, l'attention sur la compassion de passants, non criminels, peut-être, dans une rue :

    LA TURQUIE DORT AVEC DANS SA CAVE LES CADAVRES D’UN MILLION ET DEMI D'ARMÉNIENS.

    Ils n'étaient, semble-t-il, QUE... UN MILLION ! Mais en augmenter le nombre ne change rien.

    J'ai mal.

    Dans le petit village de Jérusalem, la vision photographique murale des CORPS DÉPECÉS (verset de la Genèse cité par le *Rav* Weinberg, dans *Séridé Ech,* son livre de jurisprudence appelé... les Rescapés du Feu). Dois-je penser et dire que les Turcs sont encore plus monstrueux que d'autres ?

    Dois-je me résigner à un APARTHEID qui sélectionne entre les souffrances, les convenables et les saintes, et les autres ? Jamais, jamais je ne ferai cela.

    Que ma main se dessèche si MA Jérusalem ne reconnaît pas, dans la douleur, toute souffrance humaine.

    Il m'appartient de pleurer avec quiconque pleure, et non seulement dans la nuit.

    Comme j'ai mal !

    Rien ne ressuscitera les pauvres victimes, et quelle satisfaction la reconnaissance de leur mort violente peut-elle apporter à quiconque ? Les Gabaonites, spoliés de leur gagne-pain de « puiseurs » d'eau, exigent la mort par pendaison de sept des fils de Saul, et l'obtiennent. Une femme, concubine du fils de l'un d'entre eux, empêche les vautours de s'acharner sur les jeunes chairs

    Dans le sang versé en référence à une idole nommée Dieu, que faire, sinon blasphémer l'idole, et détester tout de ce peuple ? Mais quel lien réel existe-t-il entre les descendants des assassins et ceux qui, jamais, ne connurent autre chose que les haines ?

    Quel soulagement une reconnaissance de faits pourrait-elle apporter à quiconque ?

    Le crime le plus atroce ne se suffit-il pas à lui-même ? Terrible impression de parier, et de n'être pas entendu. De ne pas pouvoir l'être, parce que l'on parle à des êtres décervelés, qui ont seulement des réflexes, et non des pensées ni des émotions. D'être invisible, comme transparent... Destin des victimes, arrachées à la vie par l'absurde du méchant. Insensible à la mort d'un être humain, tué seulement parce que sa petite dogmatique originelle n'est pas identique à celle du « brandisseur « de coutelas.

    Alors que chacun des assassins espère sa félicité ultérieure et bienheureuse, en présence d'un Dieu accommodant qui n'est pas regardant aux crimes, et qui se contente de regarder ailleurs. » (sic). [↑](#footnote-ref-73)
74. Les nazis proclament les lois antisémites entre 1933 et 1938. Les déportations commencent en 1939 dans les pays occupés par les nazis. En 1941, le décret *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard) organise la déportation massive des « ennemis du Reich » et leur élimination systématique. Le 20 janvier 1942, la conférence de Wannsee officialise la « solution finale de la question juive »en Europe et décide l’extermination des Juifs – six millions de morts – et des Tziganes – deux cent mille morts. [↑](#footnote-ref-74)
75. Dès le début du XIXe siècle, le gouvernement des États-Unis d'Amérique eut recours de façon systématique à la contrainte exercée sur les populations indiennes. En 1830, fut promulguée la loi sur la déportation des Indiens se traduisant par le déracinement de tribus de l'est du pays et leur installation dans les terres situées à l'ouest du Mississippi. Le refus de certaines tribus provoqua ce qu'on a appelé les *Guerres indiennes* dont parmi les plus célèbres, Rosebud, la défaite du fameux 7ede Cavalerie dirigé par le colonel Custer lors de la bataille de Little Big Horn le 25 juin 1876 et le massacre des Indiens (dont le célèbre Sitting Bull) à Wounded Knee le 29 décembre 1890. [↑](#footnote-ref-75)
76. E. Levinas : *Humanisme de l'Autre Homme,* Saint-Clément (34), Fata Morgana, 1972. [↑](#footnote-ref-76)
77. Site Internet : *http://mavet.free.fr/deces.htm.* [↑](#footnote-ref-77)
78. G. Bernheim : *Le souci des autres au fondement de la loi juive,* Paris, Calmann-Lévy, 2002. [↑](#footnote-ref-78)
79. T. Klein : *Libérez la Torah ! Moïse, l'homme et la loi : une relecture,* Paris, Calmann-Lévy, 2001. [↑](#footnote-ref-79)
80. POTOK Chaïm : *Au Commencement* (Paris, Buchet-Chastel, 1987), *L'Élu* (Paris, Buchet-Chastel, 1976), *Le don d'Asher Lev* (Paris, Buchet-Chastel, 1990)... [↑](#footnote-ref-80)
81. Religieux pratiquant l'orthodoxie. [↑](#footnote-ref-81)
82. Actes du Forum : *Les religions et la violence,* Marseille Espérance, 14 avril 2002. [↑](#footnote-ref-82)
83. A. Leschnitzer, *The magie background of modem antisemitism,* New York, International Universities Press, 1956 ; cf. également R. Girard, *Le Bouc émissaire,* Paris, Grasset, 1982, ainsi que K. Nagorni *et al, Brauchen wir einen Sündenbock ?,* Karlsruhe, Verlag evang. Presseverb. für Baden, 1993. [↑](#footnote-ref-83)
84. G. Mendel, *Pour décoloniser l'enfant,* Paris, Payot, 1971, pp. 9-10. [↑](#footnote-ref-84)
85. P. Dubor, « Structure psychotique », in *Abrégé de psychologie pathologique,* Paris, Masson, 1974. [↑](#footnote-ref-85)
86. P.C. Racamier, « Esquisses d'une clinique de la paranoïa », in *Rev. franc, psychan.,* 1/1996. [↑](#footnote-ref-86)
87. J. P. Sartre, *Réflexions sur la question juive,* Paris, Idées/NRF, 1954, p. 47. [↑](#footnote-ref-87)
88. *Ibid*., p. 64. [↑](#footnote-ref-88)
89. *Ibid*., p. 181. [↑](#footnote-ref-89)
90. W. Benjamin, *Œuvres 1,* Paris, Folio essais, 2000. [↑](#footnote-ref-90)
91. J. P. Sartre, *Réflexions sur la question juive, op. cit.,* p. 26. [↑](#footnote-ref-91)
92. *Politzer contre le nazisme,* Paris, Messidor/Editions sociales, 1984, p. 99. [↑](#footnote-ref-92)
93. H. Hesse, *Narcisse et Goldmund,* (1930), Paris, Livre de Poche, 1991, pp. 269-272. [↑](#footnote-ref-93)
94. J. P. Sartre, *Réflexions sur la question juive, op. cit.,* pp. 47, 48, 50, 51, 52. [↑](#footnote-ref-94)
95. G. A. Goldschmidt, *Quand Freud voit la mer,* Paris, Buchet-Chastel, 1988, pp. 204, 192, 214. [↑](#footnote-ref-95)
96. Voir à ce propos *Die Geächteten (Les Réprouvés)* et *Der Fragebogen (Le Questionnaire)* de Ernst von Salomon (1902-1972) qui participa à l'assassinat. [↑](#footnote-ref-96)
97. S. Freud, [*L'inquiétante étrangeté et autres essais*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030149457)*,* Paris, Folio essais, 1991, p. 262. [↑](#footnote-ref-97)
98. J. Eisenberg. *Une Histoire des Juifs,* Paris, Livre de Poche, 1986, p. 483. [↑](#footnote-ref-98)
99. Cit. in *Impact. Revue du cinéma direct,* 10-11,1979, p. 31. [↑](#footnote-ref-99)
100. Cf. P. Weiss, *Die Ermittlung (L'Instruction),* Reinbek/Hamburg, Rohwohlt, 1969, p. 30. [↑](#footnote-ref-100)
101. Voir E. E. Kisch. *Histoire de sept ghettos,* préface de J. M. Palmier, Grenoble, Presses Universitaires, 1992, p. 24. [↑](#footnote-ref-101)
102. J. P. Sartre, *Réflexions sur la question juive, op. cit.,* p. 64. [↑](#footnote-ref-102)
103. R. Loewenstein, *Psychoanalyse des Antisemitismus,* Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1968, ch. I. [↑](#footnote-ref-103)
104. G. Mendel *De Faust à Ubu,* La Tour d'Aigues, L'Aube, 1996, pp. 129-131. [↑](#footnote-ref-104)
105. A. Camus, [*La Chute*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030165669)*,* Paris, Gallimard, 1956, p. 12. [↑](#footnote-ref-105)
106. Voir le documentaire vidéo de D. Danquart, *Le Regard de Pannwitz,* Internationes, 1991. [↑](#footnote-ref-106)
107. A. Camus, [*La Chute*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030165669)*, op. cit.,* p. 128. [↑](#footnote-ref-107)
108. Qu'il me soit permis de dire ici ce que je pense de la querelle à propos du nombre des morts de la déportation qui revient sans cesse sur le tapis. Poser le problème sous cet angle revient tout simplement à admettre comme moralement acceptable de massacrer des innocents pour peu que l'on se cantonne dans des limites « raisonnables », donc de concevoir sans aucun état d'âme que la raison puisse légitimer le crime alors que sa fonction est précisément de permettre à l'homme de contrôler ses passions, ses pulsions, son animalité et que, pour reprendre la sentence de Goya, c'est justement sa mise en sommeil qui conduit l'homme à commettre des actes incontrôlés et horribles (« El sueño de la razon produce monstruos », *Les Caprices,* 1799, gravure n° 23, musée de Castres). [↑](#footnote-ref-108)
109. F. Raphaël, interview in *Impact. Revue du cinéma direct, op. cit.,* p. 73. [↑](#footnote-ref-109)
110. Voir à ce propos G. Raulet*, Aufklärung,* Paris, GF-Flammarion, 1995, pp. 25-28. [↑](#footnote-ref-110)
111. C'est-à-dire rejeter sans concession toutes conceptions et pratiques fondées sur l'exaltation des passions, des instincts, de l'arrivisme.

     Cf. Georges Politzer, *Écrits 1, – La Philosophie et les mythes,* Paris, Éditions sociales, 1973, p. 178 : « Le rôle de la philosophie n'est pas de forger à l'usage de qui que ce soit des mythes, pas plus des mythes d'abdication que les mythes barbares de la négation de l'homme.

     Le rôle de la philosophie n'est pas d'obscurcir mais d'éclaircir. Il n'est pas d'aider les ennemis de l'homme à la duper, mais d'aider l'homme à réaliser son être effectivement ». [↑](#footnote-ref-111)
112. L. Bonnafé, « Psychiatrie en Résistance », *Chimères* 24,1995. [↑](#footnote-ref-112)
113. J. Bardy, « Les Mouches, tragédie de la liberté », *NER - Raison présente* 117,1996. [↑](#footnote-ref-113)
114. T. W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée,* Paris, Payot, 1991. [↑](#footnote-ref-114)
115. G. Mendel, *Le Vouloir de création,* La Tour d'Aigues, L'Aube, 1999, p. 48. [↑](#footnote-ref-115)
116. H. Arvon, *La Philosophie du travail,* Paris, PUF, 41973, p. 93. [↑](#footnote-ref-116)
117. C'est-à-dire *Le Tambour, Le Chat et la souris, Les Années de chien ;* voir à ce propos l'excellente présentation de Thomas Serrier, *Günter Grass,* Paris, Belin, 2003, chap. 2. [↑](#footnote-ref-117)
118. G. A. Goldschmidt, *Quand Freud voit la mer,* Paris, Buchet-Chastel, 1988, p. 208. [↑](#footnote-ref-118)
119. Cf. S. Freud, cit in J. Laplanche et J. B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse,* Paris, PUF, 81984, article « Identification », p. 190. [↑](#footnote-ref-119)
120. H. Kipphardt, *Bruder Eichmann,* Reinbek, RoRoRo, 1986, pp. 30, 35, 32. [↑](#footnote-ref-120)
121. A. Plack, *Wie oft wird Hitler noch besiegt ?,* Frankfurt/Main, Fischer, 1985, p. 234. [↑](#footnote-ref-121)
122. Cf. M. Scheler, « Das Ressentiment im Aufbau der Moralen », in *Vom Umsturz der Werte,* Bern, Francke, 41955, p. 106. [↑](#footnote-ref-122)
123. G. Mendel, *De Faust à Ubu, op. cit.,* p. 126. [↑](#footnote-ref-123)
124. Voir à ce propos T. Feral, *Le National-socialisme,* Paris, Ellipses, 1999, p. 42 : « L'efficience d'un délire ». [↑](#footnote-ref-124)
125. Journaliste né à Hambourg en 1889, dirigeant du mouvement pacifiste, rédacteur en chef de la *Weltbühne* (Tribune internationale) ; dénoncera les méthodes barbares de la NSDAP dès 1920 ; envoyé en camp de concentration fin février 1933, où il sera sauvagement torturé après avoir reçu le Prix Nobel de la paix ; décédera des suites de ses maltraitances dans un hôpital berlinois en mai 1938. Voir H. Donat, A. Wild *et al, Cari von Ossietzky. Republikaner ohne Republik,* Bremen, Donat & Temmen Verlag, 1986. [↑](#footnote-ref-125)
126. Cf. W. Reich, *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), Paris, Payot, 1974. [↑](#footnote-ref-126)
127. Cf. D. Guérin, *Fascisme et grand capital* (1936), Paris, Maspero, 1965. [↑](#footnote-ref-127)
128. H, Krüger, *Dos zerbrochene Haus. Eine Jugend in Deutschland,* München, DTV, pp. 18-20. [↑](#footnote-ref-128)
129. *Ibid*, p. 23. [↑](#footnote-ref-129)
130. Cf. T. Feral, *Le National-socialisme, op. cit*., pp. 35 *sq. ;* voir aussi le petit texte de D. Buzatti, « Pauvre petit garçon », in *Le K,* Paris, L.d.P., 1990, pp. 80-86. [↑](#footnote-ref-130)
131. Voir T. Feral, « Aliénation, réification et fétichisme à l'exemple du livre sous le troisième Reich »*, X-Alta,* 5/2001, pp. 92-94. [↑](#footnote-ref-131)
132. Cf. T. Feral et S. Gänzle, « Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem », *Kultur-Mosaik,* Paris, Ellipses, 1997, pp. 187-202. Voir aussi pour plus de détails, T. Feral, *Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich,* Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990. [↑](#footnote-ref-132)
133. On se reportera ici aux analyses de l'École de Francfort, notamment : E. Fromm, *La Peur de la liberté,* Paris, Buchet-Chastel, 1962, chap. 6, pp. 175-188, et M. Horkheimer/ T. W. Adomo, *La Dialectique de la raison,* Paris, Gallimard, 1974, p. 161 *sq*. ; voir égaiement G. Mendel, *La Révolte contre le père,* Paris, Payot, 1968, pp. 223-287. [↑](#footnote-ref-133)
134. T. Abel, *The nazi movement. Why Hitler came into power,* réédition, New York, 1966. [↑](#footnote-ref-134)
135. Voir J. P. Faye, *Langages totalitaires,* Paris, Hermann, 1972, pp. 175-192. [↑](#footnote-ref-135)
136. Cf. F. de Fontette, *Le Racisme,* Paris, PUF, 1985, pp. 42-71. [↑](#footnote-ref-136)
137. Voir F. Stem, *Politique et désespoir. Les Ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne,* Paris, A. Colin, 1990, ainsi que L. Dupeux *et al., La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar,* Paris, Kimé, 1992. [↑](#footnote-ref-137)
138. Cf. T. Feral *et al, Médecine et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 1998 ; T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne,* Paris, L'Harmattan, 1999 ; T. Feral, *Le Nazisme, une culture ?,* Paris, L'Harmattan, 2001. [↑](#footnote-ref-138)
139. L. Dupeux, *La Révolution conservatrice..., op. cit*, p. 9. [↑](#footnote-ref-139)
140. *Ibid*., p. 18. [↑](#footnote-ref-140)
141. J. P. Faye, *Langages totalitaires, op. cit*., p. 192. [↑](#footnote-ref-141)
142. W. Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes,* Paris, L'Harmattan, 2000 ; voir aussi W. Kolbenhoff, *Morceaux choisis,* Paris, L'Harmattan, 2004, postface de Dietram Hoffman, fils de Walter Kolbenhoff. [↑](#footnote-ref-142)
143. R. Hilberg, *Die Vernichtung der europäischen Juden (La Destruction des Juifs d'Europe),* Berlin, Olle & Wolter, 1982, ainsi que *Sonderzüge nach Auschwitz (Trains spéciaux pour Auschwitz),* Frankfurt am Main/Berlin, Ullstein, 1987, dans lequel est citée (pp. 243-245) la réponse d'Albert Ganzenmüller, directeur des chemins de fer allemands de juin 1942 à la fin de la guerre, au juge qui, lors de son procès aux assises de Düsseldorf en avril 1973, l'interrogeait sur ce qu'il avait vraiment su de la persécution des Juifs et de la Shoah : « Je ne me suis jamais réellement préoccupé de tels détails... et qui plus est, il était extrêmement difficile d'y voir clair dans ce qui se passait... je veux dire pour moi, en tant que simple citoyen. » Cette altitude fut celle de la grande majorité de la population. C'est en ce sens que l'historien Daniel Goldhagen a intitulé son célèbre livre *Les Bourreaux volontaires de Hitler (Hitler's willing executioners,* New York, Knopf, 1996). Pour ma part, il me semble que, mis à part pour les hauts fonctionnaires du troisième Reich, les SS et certains décideurs économiques, la notion d'« exécutants consentants » serait plus appropriée à la réalité globale ? [↑](#footnote-ref-143)
144. Cf. *Médecine et nazisme, op. cit*., pp. 24-26 ; voir aussi bibliographie et filmographie in S. Willems, *Lothar Kreyssig,* Göttingen, Aktion Sühnezeichen Friedensdienste/Steidl Verlag, 1996, pp. 196-201. [↑](#footnote-ref-144)
145. Voir H. Arendt, « Sur la violence », in *Du Mensonge à la violence,* Paris, Pocket, 1994, pp. 105-187. [↑](#footnote-ref-145)
146. Mentionnons au passage que cette petite bourgade possède un très exceptionnel centre de documentation sur la Résistance et la Déportation. [↑](#footnote-ref-146)
147. S. D. Kipman, « Éditorial », *Psychiatrie française,* Vol. XIII, 1/92, p. 4. [↑](#footnote-ref-147)
148. Cf. H. Brunswic, in *Médecine et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 1998, p. 49 ; H. Brunswic, in *Initiation à l'éthique médicale,* Paris, Vuibert, 2002, pp. 18-19 ; G. Mendel, *Une Histoire de l'autorité,* Paris, La Découverte, 2002, pp. 44 *sq.* [↑](#footnote-ref-148)
149. *Voir Médecine et nazisme, op. cit.,* p. 35. [↑](#footnote-ref-149)
150. À cet égard, l'étude pionnière et désormais « classique » de J. Delarue, *Histoire de la Gestapo,* Paris, Fayard 1962, est trompeuse de par son titre accrocheur ; il s'agit en effet d'une excellente histoire globale de la répression et des persécutions mises en œuvre par le national-socialisme de 1933 à 1945 et des organisations qui s'en chargèrent, mais pas d'une présentation de la Gestapo *stricto sensu.* [↑](#footnote-ref-150)
151. Voir R. Zunder, *Erschossen in Zicherie. Vom Leben und Sterben des Journalisten Kurt Lichtenstein,* Berlin, Dietz Verlag, 1993, pp. 191- 210 : document 3. Kurt Lichtenstein était né en décembre 1911 dans une famille juive de Berlin, ses parents et sa sœur furent gazés à Auschwitz en 1941 ; membre du Parti communiste, émigrera en 1933 ; participation à la guerre d'Espagne puis internement dans un camp en France d'où il s'évadera pour rejoindre la Résistance ; en avril 1944, se portera, avec de faux papiers français, volontaire pour le STO afin de retourner en Allemagne ; affecté dans une usine à Subi en Thuringe, où il mettra sur pied une cellule de propagande antinazie. [↑](#footnote-ref-151)
152. Lettre à T. Feral du 14 avril 2004. Bernd G. Bauske enseigne à l'Université Gutenberg de Mayence. [↑](#footnote-ref-152)
153. V. Farias, *Heidegger et le nazisme,* Paris, L. d. P. biblio, 1989, pp. 47-48. [↑](#footnote-ref-153)
154. Cf. T. Feral, *Le National-socialisme,* Paris, Ellipses, 1999, pp. 12 *sq.*;cf. également *Le Nazisme, une culture ?, op. cit.* [↑](#footnote-ref-154)
155. A. Schopenhauer, *Le Fondement de la morale,* Paris, Librairie générale française, 1991, pp. 141-149. [↑](#footnote-ref-155)
156. F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra,* Paris, L.d.P., 1963, pp. 37, 50. [↑](#footnote-ref-156)
157. O. Gross, *Révolution sur le divan,* Paris, Solin, 1988, introduction de J. Le Rider, p. 21. [↑](#footnote-ref-157)
158. J. P. Sartre, *L'Être et le néant,* Paris, Gallimard, 1943 ; *Critique de la raison dialectique,* Paris, Gallimard, 1960. [↑](#footnote-ref-158)
159. S. Freud, *Dos Unbehagen in der Kultur (Malaise dans la civilisation),* Paris, PUF, 1971 ; « Das Ich und das Es » (sous le titre : Le moi et le soi), in *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1951, pp. 163-218. [↑](#footnote-ref-159)
160. K. Jaspers, *Introduction à ta philosophie,* Paris, 10/18,1982. [↑](#footnote-ref-160)
161. Voir G. D. Painter, *André Gide,* New York, Atheneum, 1968, pp. 63-74. [↑](#footnote-ref-161)
162. A. Gide, *Les Caves du Vatican,* Paris, Gallimard, 1951, pp. 198-199, 182. [↑](#footnote-ref-162)
163. A. Camus, [*L'Étranger*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030174544)*,* Paris, L. d. P., 1964, p. 90. [↑](#footnote-ref-163)
164. P. Ricœur, *La Violence,* Paris, de Brouwer, 1967, p. 87. [↑](#footnote-ref-164)
165. Cf. à ce propos L. Althusser, *Positions,* Paris, Éditions sociales, 1976, p. 65. [↑](#footnote-ref-165)
166. H. Mann, *Der Weg der deutschen Arbeiter* (1936), in *Fachismus,* Berlin & Hamburg, Elefanten Press, 41977, pp. XIV-XVI. [↑](#footnote-ref-166)
167. Ö. von Horváth, *Italienische Nacht,* Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1984 (trad. fr., *La Nuit italienne) ; Secnsunddreißig Stunden – Der ewige Spießer, ibid*., 1987. Cf. également : « *Lumières sur la nuit italienne* d'Ödön von Horváth », in T. Feral, *La Mémoire féconde,* Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 13-41. [↑](#footnote-ref-167)
168. K. Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande !,* Grenoble, PUG, 1981. [↑](#footnote-ref-168)
169. Voir J. Bariéty et J. Droz, *République de Weimar et régime hitlérien,* Paris, Hatier, 1973 ; G. Castellan, *L'Allemagne de Weimar,* Paris, A Colin, 1969. [↑](#footnote-ref-169)
170. Cf. H. Arvon, *La Philosophie du travail,* Paris, PUF, 1960, pp. 87 *sq.* et 111 *sq.* [↑](#footnote-ref-170)
171. Nom d'un lieu-dit sur le Müggelsee près de Berlin où se trouvait au début des années trente un campement qui servait de refuge aux chômeurs. Je renvoie ici au texte de mon regretté ami Jean-Michel Palmier, « Retour à Kuhle Wampe », in *Berliner Requiem,* Paris, Galilée, 1976, pp. 156-163. [↑](#footnote-ref-171)
172. Alfred Hugenberg (1865-1951), ancien PDG du groupe Krupp, membre fondateur de la Ligue pangermaniste, député puis président du Parti national populiste (DNVP), alliance avec les nazis (Front de Harzburg/1931), ministre de l'Économie et de l'Agriculture dans le premier gouvernement Hitler (30 janvier – 27 juin 1933) ; magnat de la presse, de l'édition et de l'industrie cinématographique. [↑](#footnote-ref-172)
173. Abjecte feuille à sensation antisémite créée en 1923 à Nuremberg par Julius Streicher (1885-1946) ; richement illustré par des caricaturistes et ne reculant pas devant la pornographie, le *Stürmer* propageait toutes les légendes, rumeurs et insanités imaginables sur les Juifs ; diffusé à environ 3000 exemplaires autour de 1925, son succès ne cessera de croître jusqu'en 1933. [↑](#footnote-ref-173)
174. Karl May (1842-1912), l'auteur de pacotille le plus lu par la jeunesse allemande ; prône l'existence tribale en osmose avec la nature, l'abnégation, la résistance à la modernité ; très admiré par Hitler. [↑](#footnote-ref-174)
175. Cette évolution qui marque les années 1927-1933 a été également parfaitement restituée par Ernst Glaeser dans son roman *Der letzte Zivilist (Le dernier civil),* publié en exil à Paris en 1935. [↑](#footnote-ref-175)
176. D. Guérin, *La Peste brune,* Paris, Maspero, 1971, p. 45. [↑](#footnote-ref-176)
177. Voir T. Feral *Le Film de propagande nazie « Hitlerjunge Quex »,* in *La Mémoire féconde,* Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 43-55. [↑](#footnote-ref-177)
178. A. Schmidt, *Léviathan,* Paris, C. Bourgois, 1998. [↑](#footnote-ref-178)
179. Cf. le slogan « Les Juifs sont notre malheur » forgé à l'origine par l'historien prussien Heinrich von Treitschke (1834-1896). Rappelons que tous les chants SA appelaient au meurtre des Juifs et des *Rouges.* [↑](#footnote-ref-179)
180. Un des meilleurs ouvrages jamais publiés sur les camps de concentration nazis ; paru initialement aux Éditions de Minuit, il fut mis au pilon sur intervention de Louis Aragon parce qu'il « ne disait mot des communistes » ; en 1991, l'auteur le fit réimprimer à son compte pour ses amis par une petite maison d'édition de Luneray et il est aujourd'hui pratiquement introuvable. [↑](#footnote-ref-180)
181. L. Richard, *Le Nazisme et la culture,* Paris, Maspero, 1978, pp. 20-21. [↑](#footnote-ref-181)
182. S. Lagrange, *Coupable d'être née,* préface d'Élie Wiesel, postface de Bertrand Poirot-Delpech, Paris, L'Harmattan, 1997 ; S. Oren-Hornfeld, *Comme un feu brûlant,* préface de T. Feral, Paris, L'Harmattan, 1999 ; W. Berler, *Itinéraire dans les ténèbres,* préface de Maxime Steinberg, présentation et commentaires de Ruth Fivaz-Silbermann, Paris, L'Harmattan, 1999. [↑](#footnote-ref-182)
183. P. Celan (i.e. Paul Antschel 1920-1970), « Fugue de mort », in *Pavot et mémoire,* Paris, C. Bourgois, 1987, p. 85 ; voir à propos de ce texte : E. Traverso, « Paul Celan et la poésie de la destruction », in *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels,* Paris, Cerf, 1997. [↑](#footnote-ref-183)
184. V. Klemperer, *« LTI » Die unbewältigte Sprache,* München, DTV, 1969. [↑](#footnote-ref-184)
185. S. Zweig, *Amok* (1922), in *Romans et nouvelles,* Paris, L.d.P., 1993, pp. 210-264. [↑](#footnote-ref-185)
186. G. Kaiser, *Après une guerre perdue* (1941), in T. Feral, *Le National-socialisme,* Paris, Ellipses, 1999, pp. 6-8. [↑](#footnote-ref-186)
187. D. Cohen, *Lettre à une amie allemande,* Paris, L'Harmattan, 2000. Nul ne devrait ignorer ce livre qui réfléchit sur la Shoah à l'échelle humaine sans jamais sombrer dans l'incantation théologique ou doctrinale. [↑](#footnote-ref-187)
188. Il en va de même avec le négationnisme qui, redisons-le avec force, n'a rien à voir avec une « interprétation historique », mais est une manipulation de l'histoire à de pures fins propagandistes. Voir à ce sujet l'excellent travail de M. Imbleau, *La Négation du génocide nazi. Liberté d'expression ou crime raciste ?,* Paris, L'Harmattan, 2003. [↑](#footnote-ref-188)
189. L. Poliakov, *Bréviaire de la haine,* Paris, Calmann-Lévy, 1951. Comme je l'avais énoncé lors d'une conférence aux journées de formation continue de l'Association française de psychiatrie (Paris, 30 janvier 1998, texte intégral in *Psychiatrie française,* numéro spécial, sept. 1998, pp. 66-70) : « C'est dans la serre de la banalité du parler de tous les jours et des images qu'il suscite que mûrit la réalité de demain, ce qui veut dire que c'est au niveau sémantique et sémiologique que commence la résistance. » [↑](#footnote-ref-189)
190. E. Kolinsky, « L'objectivité en guise d'humanité ? À propos de la présentation des Juifs dans les livres d'histoire récents », trad. J. Lajarrige, in *Allemagne d'aujourd'hui,* 112/1990, pp. 72-83. [↑](#footnote-ref-190)
191. « Thèses du colloque d'Orléans », in *Historiens & Géographes,* 273/1979, pp. 633-635. [↑](#footnote-ref-191)
192. Voir notamment : F. Delpech, « L'Enseignement de l'Holocauste en France », in *Sur les Juifs,* Lyon, PUL, 1983 ; D. Borne, in *Les Cahiers de Shoah,* n° 1, Paris, L. Levi, 1994 ; R. Hilberg et MF. de Palomera, *La Politique de la mémoire,* Paris, Gallimard, 1996 ; J. F. Forges, *Éduquer contre Auschwitz,* Paris, ESF, 1997. [↑](#footnote-ref-192)
193. Cf. T. Feral, « Pourquoi toujours parler des camps du troisième Reich ? », in *La Mémoire féconde,* Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 75-98. On doit sans cesse avoir à l'esprit que toute exagération, déformation, erreur de présentation des faits fournissent des arguments exploités par les négationnistes. [↑](#footnote-ref-193)
194. « Thèses du colloque d'Orléans », article 9, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-194)
195. L'Université proprement dite ne sera créée qu'en 1971. [↑](#footnote-ref-195)
196. Voir G. Sandoz, *Ces Allemands qui ont défié Hitler,* Paris, Pygmalion, 1980. [↑](#footnote-ref-196)
197. Cf. T. Feral, « Aliénation, réification et fétichisme à l'exemple du livre sous le troisième Reich », *in X-Alfa,* 5/2001, pp. 91-101. [↑](#footnote-ref-197)
198. Voir T. Feral, *Justice et nazisme,* Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 78-81. [↑](#footnote-ref-198)
199. G. Grass, *Les Années de chien* (1963), Paris, Points Seuil, 1981, pp. 570-600. Sur ce concept de la mythologie romaine désignant à la fois les Enfers et la divinité infernale, voir B. Hederich, *Gründliches mythologisches Lexikon* (1770), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1996 ; cet ouvrage avait été conseillé par Goethe à Schiller afin qu'il approfondisse sa connaissance du monde antique. [↑](#footnote-ref-199)
200. G. Steiner, *Language and silence,* New York, Atheneum, 1967. [↑](#footnote-ref-200)
201. C. Browning, *Des Hommes ordinaires,* Paris, Belles Lettres, 1994 ; l'ouvrage rend compte de l'épouvantable besogne accomplie en Pologne par des employés et des travailleurs du port de Hambourg nullement fanatiques après leur mobilisation dans le 101e bataillon de réserve de la police allemande. [↑](#footnote-ref-201)
202. Le sculpteur nazi Arno Breker (1900-1991) reste dans toutes les mémoires — avec son collègue Josef Thorak (1889-1952) — comme le protagoniste le plus efficace de l'esthétisation de l’'homme-dieu tel que le rêvaient les idéologues nazis. [↑](#footnote-ref-202)
203. Josef Mengele (1911-1979), médecin SS, muté à Auschwitz fin mai 1943 ; cf. *Z.* Zofka, « Der KZ-Arzt Josef Mengele », in *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte,* 34/1986, pp. 245-267, ainsi que A. Thom *et al, Médian unterm Hakenkreuz,* Berlin, Verlag Volk und Gesundheit 1989, pp. 343 et 356-357. [↑](#footnote-ref-203)
204. DTV, 1985, p. 67. : « Le lit de couches comme *champ de bataille de la femme,* la salle d'accouchement comme *chantier où travaillent les mères,* les nazis voulaient la guerre et avaient besoin pour la faire de *matériel humain.*» [↑](#footnote-ref-204)
205. Cf. S. Freud, *L'interprétation des rêves,* Paris, PUF, 1967 : « D'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : *Juif, descends du trottoir* –Et qu'est-ce que tu as fait – J'ai ramassé mon bonnet, dit mon père avec résignation. » [↑](#footnote-ref-205)
206. Voir A. Leschnitzer, « Geschichte der deutschen Juden vom Zeitalter der Emanzipation bis 1933 », in F. Böhm & W. Dirks, *Judentum. Schicksal, Wesen und Gegenwart,* Wiesbaden, F. Steiner, 1965 ; cf. également J. P. Faye, *Langages totalitaires,* Paris, Hermann, 1972, pp. 177-199. [↑](#footnote-ref-206)
207. Où, comme l'écrit J. Eisenberg (*Une Histoire des Juifs,* Paris, L.d.P., 1986, p. 476), « la révolution d'octobre constitua une véritable libération pour les Juifs opprimés de l'empire tsariste. L'antisémitisme et la discrimination raciale furent mis hors la loi et sévèrement condamnés » ; la situation changera avec l'arrivée au pouvoir de Staline (*ibid*., p. 478). [↑](#footnote-ref-207)
208. « Nuit de cristal » ; cf. W. H. Pehle *et al., Der Judenpogrom 1938,* Frankfurt/Main, Fischer, 1988. [↑](#footnote-ref-208)
209. Cf. T. Feral, « Les Juifs de Vienne à l'aube de la modernité », in *La Mémoire féconde,* Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 57-74. [↑](#footnote-ref-209)
210. Dès 1918, tous deux diffusaient déjà sur le Stachus à Munich des tracts de propagande raciale largement inspirés du *Catéchisme antisémite* de Fritsch (1887), ultérieurement rebaptisé *Manuel de la question juive (Handbuch der Judenfrage) ;* mentors de Hitler, ils joueront un rôle prépondérant dans son évolution politique. Voir T. Feral, *Anatomie d'un crépuscule,* Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990, pp. 148 sq., ainsi que *Le National-socialisme,* Paris, Ellipses, pp. 58-60. [↑](#footnote-ref-210)
211. Cit en allemand in J. P. Faye, *Langages totalitaires, op. cit.,* p. 727, n. 99. [↑](#footnote-ref-211)
212. Cf. H. Salmi, « Die Suent nach dem germanischen Idéal », *Zeitschrift für Geschichtswissenschqft,* 6/1994, pp. 485-496. [↑](#footnote-ref-212)
213. Voir G. Hoffmann, *Der Prozeß um den Brand der Synagoge in Neustettin. Antisemitismus in Deutschland ausgangs des 19. Jahrhunderts,* Schifferstadt, Hoffmann Verlag, 1998, pp. 7-49. [↑](#footnote-ref-213)
214. Cf. T. Feral, *Le Nazisme : une culture ?,* Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 131-132. [↑](#footnote-ref-214)
215. Pour le détail, voir T. Feral, *Le National-socialisme, op. cit.,* pp. 52-58. [↑](#footnote-ref-215)
216. Voir J. Ridé, « La fortune singulière du mythe germanique en Allemagne », in *Études germaniques,* 4/1966, pp. 489-505. [↑](#footnote-ref-216)
217. Il suffît pour s'en persuader de se reporter aux innombrables anthologies publiées par les nazis avant et durant le troisième Reich afin de justifier leur politique raciale. Eux-mêmes se situaient donc non pas en tant que novateurs mais en tant que « techniciens ». Hitler, écrit Louis Dupeux (*La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar,* Paris, Kimé, 1992, p. 209), « se vante lui-même de n'avoir pas seulement *pris à bail l'idée völkisch* (c'est-à-dire raciste, comme dans le titre de l'organe central de la NSDAP, le *Völkischer Beobachter,* T.F.). *Je lui ai,* dit-il, *donné une pratique »*. [↑](#footnote-ref-217)
218. Tout ceci a été remarquablement mis en évidence par K. Pätzold et M. Weißbecker, *Hakenkreuz und Totenkopf. Die Partei des Verbrechens,* Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1981, pp. 15-77. [↑](#footnote-ref-218)
219. Voir à son propos l'article de L. Dupeux, in *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar, op. cit.,* pp. 253-260. [↑](#footnote-ref-219)
220. Cf. A. Hitler, *Mein Kampf,* Paris, Sorlot, 1934, p. 289 : « L'Aryen est le Prométhée de l'humanité ; l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux ; il a toujours allumé à nouveau ce feu qui, sous la forme de la connaissance, éclairait la nuit recouvrant les mystères obstinément muets et montrait ainsi à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivants sur terre. Si on le faisait disparaître, une profonde obscurité descendrait sur terre ; en quelques siècles, la civilisation humaine s'évanouirait et tout le monde deviendrait un désert. » ; et d'en conclure, p. 296 : « Le mélange des sangs et l'abaissement du niveau des races, qui en est la conséquence inéluctable, sont les seules causes de la mort des anciennes civilisations [...]. Tout ce qui n'est pas dans ce monde de race pure n'est que brins de paille balayés par le vent. » [↑](#footnote-ref-220)
221. B. Brecht, *Leben des Galilei (La Vie de Galilée),* Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1969, pp. 113-114, On néglige aujourd'hui beaucoup trop le fait que Brecht avait écrit cette pièce en 1938/1939 pour dénoncer l'obscurantisme du troisième Reich. Le procès de Galilée devant l'Inquisition avait eu lieu en 1633, soit très exactement trois siècles avant l'accession des nazis au pouvoir (30 janvier 1933) et les autodafés de livres (10 mai 1933). [↑](#footnote-ref-221)
222. Voir *ibid*., pp. 122-132. [↑](#footnote-ref-222)
223. B. Brecht, « Maßnahmen gegen die Géant », in *Geschichten vom Herrn Keuner,* Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1971, pp. 9-10. [↑](#footnote-ref-223)
224. Un colloque impressionnant où l'on trouvait réunis, outre Lucien Bonnafé, les grands psychiatres [et humanistes !] François Tosquelles, Jean Benichou, Roger Gentis, et Jean Oury ! [↑](#footnote-ref-224)
225. S. Zweig, *Le Joueur d'échecs,* in *Romans et nouvelles,* Paris, L.d.P. Pochothèque, 1993, pp. 1157-1201. [↑](#footnote-ref-225)
226. Cf. J. P. Perrissin-Fabert, « Le suicide de Stefan Zweig », in *Nervure. Journal de psychiatrie,* fév. 1993, pp. 21-25. [↑](#footnote-ref-226)
227. W. Michel (1877-1942), « Aux intellectuels de tous les pays », cit in L. Richard, *D'une Apocalypse à l'autre,* Paris, 10/18,1976, pp. 127-129. [↑](#footnote-ref-227)
228. L. Frank (1882-1961) ; voir à son propos J. M. Palmier, « Leonhard Frank ou la passion d'un idéaliste », in L. Frank, *À gauche à la place du cœur,* Grenoble, PUG, 1992, pp. 7-23. [↑](#footnote-ref-228)
229. H. Gollwitzer,... *und führen, wohin du nicht willst,* Frankfurt/Main, Fischer, 1954, p. 119. [↑](#footnote-ref-229)
230. Voir à ce propos E. Morin, *La Rumeur d'Orléans* / *La Rumeur d'Amiens,* Paris, Seuil, 1982. [↑](#footnote-ref-230)
231. Cf. J. P. Sartre, *La Putain respectueuse,* Paris, L.d.P., 1966, pp. 81-82 ; Lizzie au nègre : « Il faut tout de même que tu sois un drôle de citoyen pour avoir toute une ville après toi. » Le nègre : « Je n'ai rien fait, madame, vous le savez bien. » Lizzie : « Ils disent qu'un nègre a toujours fait quelque chose. »Le nègre : « Jamais rien fait. Jamais. Jamais. » Lizzie : « Je ne sais plus où j'en suis. Tout de même, une ville entière, ça ne peut pas avoir complètement tort. » [↑](#footnote-ref-231)
232. H. Arendt, *L'Impérialisme,* Paris, Seuil Politique, 1984, p. 176. [↑](#footnote-ref-232)
233. *Ibid*., pp. 177-178. [↑](#footnote-ref-233)
234. L'expression est de Walter Buch (1883-1949) ; commandant durant la Première Guerre mondiale, Buch rejoindra Hitler en 1922 et deviendra chef de la SA pour Munich ; chargé en 1927 de la direction de l'*Uschla –* Commission d'enquête et d'arbitrage des conflits internes au Parti qui jouera un rôle décisif lors de la fameuse « Nuit des longs couteaux » –, il présidera à partir de 1934 le « Tribunal suprême » de la NSDAP ; beau-père de Martin Bormann. [↑](#footnote-ref-234)
235. In A. de Saint-Exupéry, *Œuvres,* Paris, Gallimard / Pléiade, 1959, p. 404. [↑](#footnote-ref-235)
236. Voir ses ouvrages : *Éloge de la différence,* Paris, Seuil, 1978 ; *Moi et les autres,* Paris, Seuil 1983 ; *Inventer l'homme,* Bruxelles, Complexe, 1984 ; *L'héritage de la liberté,* Paris, Seuil, 1986 ; *Cinq milliards d'hommes dans un vaisseau,* Paris, Seuil, 1987. [↑](#footnote-ref-236)
237. Tous deux universitaires et théoriciens de « l'homme génétiquement programmé » ; le professeur Debray-Ritzen (1922-1993) était proche du Front national comme l'Autrichien Eibel-Eibesfeldt (né en 1928 à Vienne, élève de Konrad Lorenz) l'est de Georg Haider et du FPÖ ; Cf. B. Bailer et W. Neugebauer, « Die FPÖ », in *Handbuch des österreichischen Rechstextremismus,* Wien, Siftung Dokumentationsarchiv des österreichischen Widerstands, 1993. [↑](#footnote-ref-237)
238. J. P. Sartre, *Les Mots,* Paris, Gallimard, 1964, p. 213. [↑](#footnote-ref-238)
239. I. Kant, cit. in A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie,* Paris, PUF, '1962, p. 251. [↑](#footnote-ref-239)
240. H. Arendt, *La Crise de la culture,* Paris, Folio essais, 1993, pp. 281-282. [↑](#footnote-ref-240)
241. Citations extraites du manifeste de W. Michel, « Aux intellectuels de tous les pays », *op. cit.* [↑](#footnote-ref-241)